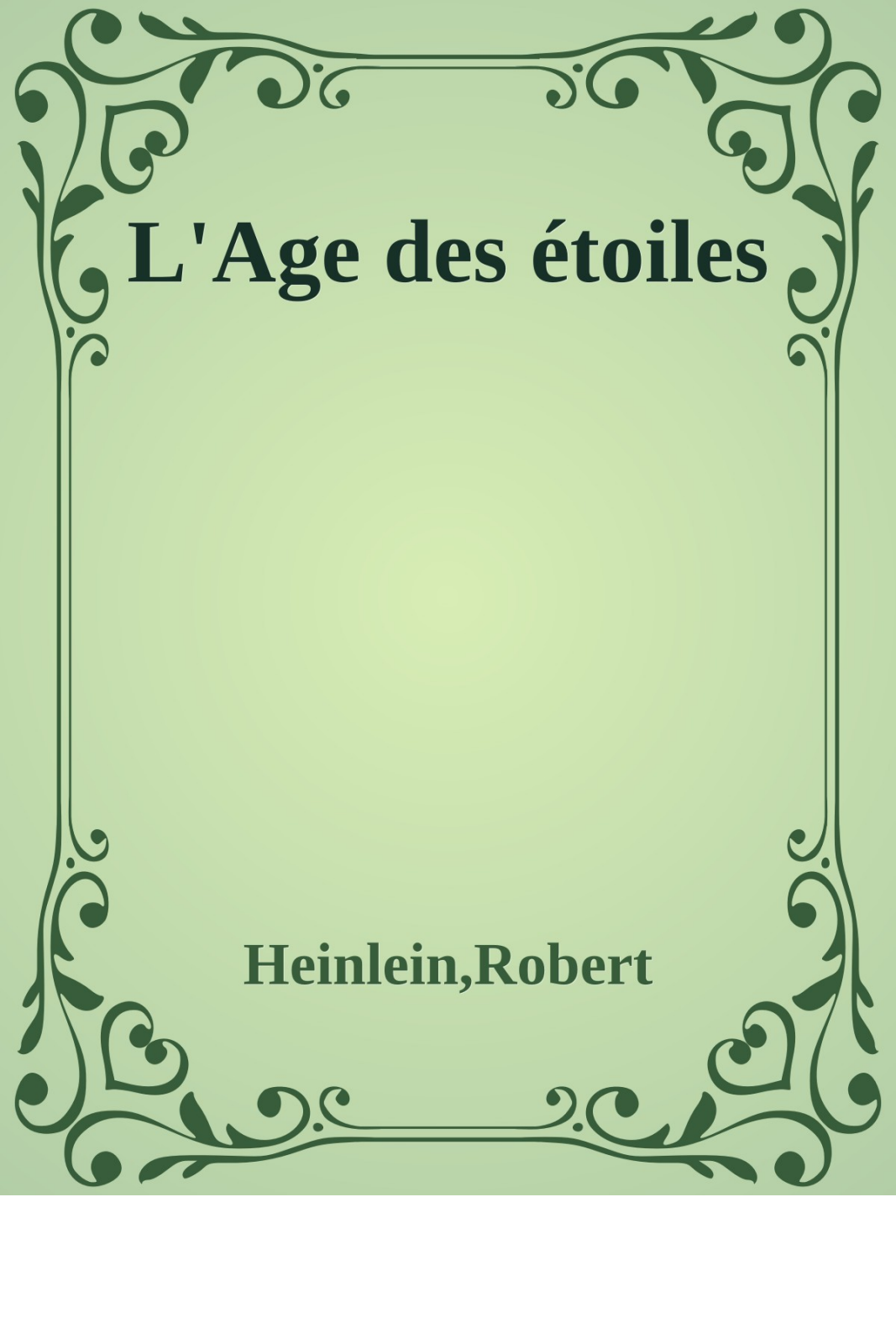




L'Age des étoiles

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION
Robert Heinlein

L'ÂGE DES ÉTOILES



Robert A. Heinlein

L'Âge des étoiles

(Time for the stars, 1956)

Traduction de Hélène Bouboulis



L'institut de recherches prospectives

D'après leurs biographies, les enfants privilégiés par le destin avaient leur voie toute tracée de leur naissance à leur mort. Le petit Napoléon, pieds nus dans sa Corse natale, prévoyait déjà comment il allait gouverner la France. C'était à peu près la même chose pour Alexandre le Grand. Quant à Einstein, il marmonnait des équations au berceau.

C'est peut-être vrai. Moi, en tout cas, j'ai plutôt suivi tant bien que mal le cours des événements.

Dans un vieux livre qui appartenait à mon arrière-grand-père Lucas, j'ai vu un jour l'image d'un homme en tenue de soirée au sommet d'un tremplin de ski. Il avait une expression perplexe comme s'il se demandait avec perplexité : « Mais comment ai-je fait pour monter jusque-là ? »

Je connais bien cette impression. Je ne sais pas non plus comment j'ai réussi à grimper jusqu'ici.

Je n'étais même pas prévu. Notre famille composée de trois enfants avait atteint le quota limite de non-imposition, puis mon frère Pat et moi, nous sommes survenus dans un emballage économique géant. Ce fut une surprise pour tout le monde, surtout pour nos parents, nos trois sœurs et les contrôleurs du fisc. Je ne me rappelle pas avoir été moi-même surpris, mais mes souvenirs les plus anciens sont rattachés à un vague sentiment de ne pas être le bienvenu. Même si tout le monde, Papa, Maman, Foi, Espérance et Charité nous ont bien traités.

Papa n'a peut-être pas pris la situation en main comme-il le fallait. Beaucoup de familles obtiennent un quota spécial pour un enfant supplémentaire sur la base d'un échange avec une autre famille, surtout quand la limite de non-imposition est atteinte soit uniquement par des filles, soit par des garçons. Mais Papa était têtue. Il soutenait que la loi était anticonstitutionnelle, injuste, discriminatoire, contre la morale sociale et la volonté de Dieu. Il pouvait énumérer une longue liste de personnalités qui étaient les cadets de familles nombreuses, en partant de Benjamin Franklin au premier gouverneur de Pluton. Il voulait savoir ce que l'humanité aurait fait sans eux. Après quoi, Maman le réconfortait gentiment.

Papa avait probablement raison. Il avait fait des études dans

pratiquement tous les domaines, même dans le sien : la micromécanique, mais il avait une prédilection particulière pour l'histoire. Il voulait que nous portions les noms de ses deux héros préférés de l'histoire américaine. Maman tenait à ses artistes favoris. Je suis donc resté avec Thomas Paine Leonardo da Vinci Bartlett et mon frère avec Patrick Henry Michelangelo Bartlett. Papa nous appelait Tom et Pat, Maman Léo et Michel, nos sœurs Zéro et Double-Zéro. Papa eut gain de cause en se montrant le plus têtue.

Il l'était, vraiment. Il aurait pu payer la taxe annuelle pour les surnuméraires, nous en l'occurrence, se faire inscrire en vue d'un sept-pièces et en prendre son parti. Ensuite il aurait demandé une reclassification. Mais chaque année, il réclamait l'exemption pour les jumeaux, finissait par payer avec un tampon sur son chèque : « Payé sous la menace », et nous vivions toujours à sept dans un appartement pour cinq. Quand nous étions petits, Pat et moi, nous dormions dans des berceaux faits-maison dans la salle de bains, ce qui n'arrangeait personne. Mais dès que nous étions plus grands, c'était sur le divan du living-room, ce qui dérangeait tout le monde, en particulier nos sœurs : cette solution gênait leur vie mondaine.

Papa aurait pu résoudre le problème en faisant une demande d'émigration vers Mars, Vénus ou les lunes de Jupiter. De temps en temps il soulevait la question, mais c'était le seul point capable de rendre notre mère plus têtue que lui. Je ne sais pas d'ailleurs quelle partie du Grand Voyage l'effrayait tant, car elle se contentait de fermer la bouche et de ne pas répondre. Papa faisait remarquer que les familles nombreuses recevaient un traitement de faveur si elles émigraient : l'impôt supplémentaire par tête servait à subventionner les colonies qui avaient quitté la Terre. Pourquoi ne bénéficieraient-ils pas de l'argent qu'on leur volait ? Sans parler des avantages pour les enfants qui grandiraient en toute liberté et avec suffisamment d'espace autour d'eux. Et puis, là-bas, il n'y avait pas un bureaucrate derrière le dos de chaque travailleur productif en train d'imaginer de nouveaux règlements et de nouvelles restrictions. Essayez donc de trouver une réponse à cela.

Maman ne répondait jamais et nous n'avons jamais émigré.

Nous avons toujours des problèmes d'argent. Deux bouches supplémentaires, des impôts en plus et pas d'allocations familiales pour les deux surnuméraires rendaient le budget familial établi par la loi aussi peu adéquat que les vieux vêtements de Papa que Maman retailait pour nous. Nous n'avons pas souvent l'occasion de dîner comme tout le monde, et Papa ramenait même les restes de son déjeuner. Maman retourna travailler dès que nous, les jumeaux, nous sommes rentrés au jardin d'enfants. Le seul robot ménager que nous avions était un modèle dépassé « Morris Garage », *l'auxiliaire de la*

maman, dont les ampoules étaient toujours brûlées, et que l'on mettait plus longtemps à programmer qu'à effectuer le travail soi-même. C'est ainsi que Pat et moi, nous fîmes connaissance avec l'eau de vaisselle et les détergents. En tout cas, moi. Pat voulait toujours faire la stérilisation, ou bien il avait mal au pouce ou encore autre chose.

Papa nous parlait des avantages intangibles de la pauvreté. Elle vous apprend à vous débrouiller dans la vie, vous forme le caractère. Quand j'ai été en âge de comprendre cela, j'étais aussi en âge de souhaiter que ces avantages ne soient pas aussi intangibles. Mais en y repensant, mon papa avait peut-être raison. Nous nous sommes bien amusés, Pat et moi. Nous élevions des hamsters dans le bloc d'entretien sans que Maman proteste. Quand nous avons transformé la baignoire en laboratoire de chimie, les filles ont bien fait des remarques désobligeantes, mais lorsque Papa a voulu faire acte d'autorité, elles ont plaidé en notre faveur et ont accroché leur linge ailleurs. Plus tard, Maman s'interposa entre le gérant et nous, car nous avions versé de l'acide dans une canalisation ce qui n'avait pas arrangé la plomberie.

La seule fois où Maman se fâcha vraiment, ce fut quand son frère, l'oncle Steve, nous rapporta de Mars des vers aquatiques. Nous avions décidé d'en faire un élevage et de les vendre à profit. Mais le jour où Papa en écrasa un dans la douche (nous n'avions pas discuté de nos projets avec lui), elle nous obligea à les donner au zoo, sauf celui que Papa avait réduit en bouillie. Peu de temps après, nous avons fait une fugue pour nous, enrôler dans la Marine Haute, où oncle Steve était sergent balisticien. Ils ne nous ont pas cru quand nous avons menti sur notre âge, et nous ont ramené à la maison... Non seulement Maman ne nous a pas grondés à notre retour, mais elle avait nourri nos serpents et nos vers à soie pendant notre absence.

Oh, je crois bien que nous étions heureux. C'était difficile à dire sur le moment ; Pat et moi, nous étions très proches et faisons tout ensemble, mais il y a un point sur lequel je veux insister. Être jumeau n'a rien à voir avec le rêve de Damon et Pythias que les écrivains mélos veulent vous faire croire. Cela vous rapproche d'un être d'être né en même temps que lui, d'avoir partagé sa chambre, de manger, de jouer, de travailler avec lui, de n'avoir pratiquement jamais rien fait sans lui d'aussi loin que vous vous en rappelez, ou de plus loin encore d'après les témoignages. Cela vous rend très proches, mais cela ne veut pas forcément dire que vous l'aimez.

Je veux que ce soit bien clair parce qu'on a raconté beaucoup de bêtises depuis que les jumeaux sont devenus si importants. Je suis moi. Je ne suis pas mon frère Pat. J'ai toujours pu nous distinguer, même quand les autres ne le pouvaient pas. Il est droitier, je suis gaucher. Et selon moi, je suis celui qui a presque toujours eu le plus

petit morceau de gâteau.

Je me rappelle certaines fois où grâce à une rapide manipulation il obtenait les deux morceaux. Je ne parle pas en général. Je pense à un certain gâteau blanc avec du chocolat glacé dessus. Il avait si bien embrouillé les choses qu'il a eu mon morceau en plus. Malgré mes protestations, Maman et Papa croyaient qu'il était nous deux. Le dessert peut être le point culminant de la journée quand on est huit autour de la table, ce qui était le cas alors.

Je ne me plains pas de ces détails... Même si je ressens encore maintenant une colère sourde, après toutes ces années et à tous ces kilomètres de distance, au souvenir d'avoir été puni parce que j'ai été pris pour celui qui essayait de carotter un dessert. Je veux simplement dire la vérité. Le docteur Devereaux m'a dit de tout écrire. Il faut bien que je commence par mes impressions en tant que jumeau. Vous n'êtes pas jumeau, n'est-ce pas ? Peut-être l'êtes-vous, mais il y a quarante-quatre chances sur une pour que vous ne le soyez pas, pas même un faux jumeau. Pat et moi, nous sommes identiques, et ça c'est encore quatre fois plus improbable.

On dit qu'un des jumeaux est toujours retardé. Je n'en crois rien. Mon frère et moi, nous avons toujours été aussi semblables que les gants de la même paire. Les rares fois où nous avons marqué la moindre différence, je mesurais un demi-centimètre ou pesais cinq cents grammes de plus. Mais bientôt nous rétablissions l'équilibre. Nous avions tous deux de bonnes notes à l'école. Nous avons fait nos dents au même moment. Mais Pat était plus rapide que moi pour accaparer ce qui lui tombait sous la main ; les psychologues appellent ça « la chaîne hiérarchique ». Mais c'était si subtil que personne ne le remarquait. Pour autant que j'en sache, cela a commencé à partir de rien, pour se fixer dans un moule que ni lui ni moi ne pouvions briser, même si nous l'avions voulu.

Si l'infirmière m'avait pris le premier à notre naissance, j'aurais peut-être eu, moi, le plus gros morceau de gâteau. Peut-être l'a-t-elle fait... Je ne sais pas comment tout cela a commencé.

Mais ne pensez pas que ce soit si mauvais d'être un jumeau, même si l'on se trouve du mauvais côté de la barrière. C'est plutôt bien en général. Quand vous vous sentez effrayé et intimidé dans une foule d'étrangers, votre jumeau est là, à quelques mètres, et vous n'êtes plus seul. Ou bien quelqu'un vous envoie un coup de poing dans la figure : pendant que vous êtes abruti, votre jumeau lui a rendu le coup et c'est vous qui gagnez. Vous ratez une interro, votre frère aussi, et vous partagez l'échec.

Mais il ne faut pas croire non plus que c'est comme avoir un ami intime très fidèle. Ce n'est pas cela du tout et c'est encore plus intime.

Nous avons eu notre premier contact avec l'Institut de

Recherches Prospectives lors de la visite de M. Geeking. Je n'étais pas très chaud à son sujet. Papa non plus : il voulait le mettre dehors, mais Maman avait une conception très stricte de l'hospitalité, et cinq minutes plus tard l'homme était assis dans un fauteuil avec une tasse de café dans les mains.

Ainsi ce Geeking put exposer la raison de sa présence chez nous. Il était, affirmait-il, représentant des « Enquêtes génétiques ».

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Papa d'un ton revêché.

— « Enquêtes Génétiques » est une institution scientifique, monsieur Bartlett. Ce projet consiste à recueillir des données sur les jumeaux. Il est d'intérêt public, et nous espérons que vous voudrez bien coopérer.

Papa prit une profonde inspiration et lui servit la grande tirade habituelle qu'il tenait toujours en réserve :

— Encore le gouvernement qui vient fourrer son nez dans nos affaires ! Je suis un honnête citoyen ; je paie mes impôts et j'assure la subsistance de ma famille. Mes garçons sont comme tous les autres garçons. J'en ai plus qu'assez de l'attitude du gouvernement à leur égard. Je ne vais sûrement pas permettre qu'ils soient palpés, tâtés, et examinés sous toutes les coutures pour faire plaisir à un petit bureaucrate. Nous ne demandons qu'une chose : qu'on nous laisse tranquilles... Et que le gouvernement admette un fait évident : mes garçons ont le droit de disposer d'autant d'espace et de mètres cubes d'air que n'importe qui !

Papa n'était pas stupide. Il avait seulement un réflexe conditionné lorsqu'il s'agissait de Pat et de moi, comme celle du chien à qui l'on a donné des coups de pied trop souvent. M. Geeking essaya de le réconforter, mais Papa ne supporte pas d'être interrompu quand il a commencé sur ce thème-là.

— Dites au Service du Contrôle de la Population que je ne veux pas de leurs « enquêtes génétiques ». Que veulent-ils découvrir ? Probablement comment empêcher les gens d'avoir des jumeaux ? Qu'est-ce que vous reprochez aux jumeaux ? Où serait Rome sans Romulus et Remus ? Répondez donc un peu à cela ! Monsieur, savez-vous combien...

— *Je vous en prie*, monsieur Bartlett, je ne suis pas du gouvernement !

— Ah ? Eh bien, mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Qui vous envoie alors ?

— « Enquêtes Génétiques » est une organisation qui dépend de l'Institut de Recherches Prospectives.

Je sentis le brusque intérêt de Pat. Tout le monde a entendu parler de l'Institut, mais il se trouvait que Pat et moi, nous venions juste d'avoir un examen trimestriel sur les associations à buts non

lucratifs, et nous avons pris comme exemple l'Institut de Recherches Prospectives.

Nous étions intéressés par ses buts. Sa devise est : « Lance ton Pain sur l'Eau » et en tête de ses statuts, on peut lire : « Dédié au Bien-être de Nos Descendants. » Le texte est noyé dans le brouillard du vocabulaire juridique, mais l'interprétation des directeurs de l'Institut a toujours été de dépenser de l'argent sur des recherches qu'aucun gouvernement, ni aucune autre société ne financerait. Ce n'est pas suffisant qu'un projet proposé intéresse la science ou puisse être bénéfique pour la société, il faut qu'il coûte tellement cher que personne d'autre ne soit en mesure de le subventionner, et que les résultats éventuels soient susceptibles de se manifester dans un futur tellement lointain qu'on ne peut pas les justifier aux contribuables ou aux actionnaires. Pour enthousiasmer un directeur de l'IRP, il faut proposer un programme qui coûte au moins un milliard ou plus et qui ne donne pas de résultats avant dix générations, si tant est qu'il y en ait... Des questions comme le contrôle des phénomènes atmosphériques (ils travaillent dessus en ce moment) ou bien la disparition du giron quand on est debout.

Le plus curieux, c'est que lorsqu'on lance du pain sur l'eau, il revient rendu au centuple. Les projets les plus absurdes rapportaient à l'IRP des sommes d'argent tout à fait embarrassantes – « embarrassantes » pour une société à buts non lucratifs. Prenons les voyages dans l'espace. Un siècle auparavant ce projet semblait fait sur mesure pour l'IRP, car il était incroyablement onéreux, et n'offrait pas de résultat comparable à l'investissement. À une certaine époque, les gouvernements avaient fait quelques recherches dans ce domaine pour des raisons militaires, mais le Concordat de Bayreuth en 1980 avait mis fin à cela aussi.

Alors l'Institut de Recherches Prospectives fit son apparition et se mit joyeusement à gaspiller de l'argent. On amena le projet au moment où la société venait de gagner quelques milliards avec le convertisseur de masse Thompson, alors qu'ils espéraient faire durer les recherches au moins un siècle en recherche pure. Ne pouvant pas déclarer de dividende (il n'y a pas d'actionnaires), ils devaient se débarrasser de l'argent d'une façon ou d'une autre. Les voyages dans l'espace semblaient un excellent débouché.

Même les enfants connaissent le résultat : la torche d'Ortega a rendu les voyages spatiaux à l'intérieur du système solaire faciles, rapides, et économiques. L'écran dynamique à sens unique a simplifié et rentabilisé la colonisation. L'IRP n'arrivait pas à se débarrasser assez rapidement des fonds pour éviter d'en accumuler encore beaucoup plus.

Je ne pensais pas à tout cela ce fameux soir. L'IRP ne

représentait qu'un sujet sur lequel Pat et moi, nous en savions beaucoup plus long que la plupart des lycéens de notre âge... Visiblement plus que Papa qui grogna en répondant :

— L'Institut de Recherches Prospectives, n'est-ce pas ? Je préférerais presque que vous soyez du gouvernement. Si ces énergomènes étaient correctement imposés, le gouvernement ne nous extorquerait pas des impôts à nous les citoyens.

Cette affirmation n'était pas juste, par une « relation plane-courbe » comme ils l'appellent dans l'Initiation à l'Empirisme Mathématique. M. McKeefe nous avait dit d'estimer l'influence de l'IRP, si elle existait, sur l'augmentation du taux d'accroissement technologique. J'aurais raté le devoir si je n'avais pas écrit que cet institut avait empêché la stagnation de la courbe de développement au début du 21^e siècle. Je veux dire que notre « héritage culturel », l'accumulation des connaissances, l'abondance qui nous permettent de ne pas être des sauvages, ont été grandement accrus par la non-imposition statutaire de ces instituts de recherches à buts non lucratifs. Je n'ai pas imaginé cette conclusion. Les chiffres sont là pour la démontrer. Que se serait-il passé si les vieux de la tribu avaient obligé Ugh à chasser avec ses compagnons au lieu de le laisser fabriquer chez lui la première roue au moment où cette brillante idée lui traversait l'esprit ?

— Je ne peux pas débattre avec vous de ce genre de question, monsieur Bartlett, répondit Geeking. Je ne suis qu'un employé.

— Et c'est moi qui paie votre salaire. Indirectement et de mauvais gré. Mais ça pour le payer, je le paye.

Je voulais rentrer dans la discussion mais je sentais que Pat me retenait. Ça n'avait en fait aucune importance. Geeking haussa les épaules et continua :

— Si c'est le cas, je vous en remercie. Mais je suis seulement venu ici pour demander à vos jumeaux de passer quelques tests et de répondre à des questions. Les tests sont inoffensifs et les résultats restent confidentiels.

— Que cherchez-vous à découvrir ?

Je crois que le représentant de l'IRP était honnête.

— Je ne sais pas. Je ne suis qu'un agent prospecteur de l'Institut. Je ne suis pas à la tête du projet.

— Je ne vois pas pourquoi on ne le ferait pas, Papa, interrompit Pat. Vous avez les tests avec vous, monsieur Geeking ?

— Enfin, Patrick...

— Ce n'est pas grave, Papa. Voyons donc ces tests.

— Euh, ce n'est pas la procédure que nous avons adoptée. Le Projet a installé ses bureaux dans l'Immeuble Translunaire. Les tests doivent durer une demi-journée.

— Tout là-bas, en plein centre de la ville, euh, une demi-journée, vous dites... Vous payez combien ?

— Combien ? Les sujets sont priés de coopérer dans l'intérêt de la science.

Pat secoua la tête.

— Désolé, mais cette semaine nous avons tous nos examens... En outre, mon frère et moi, nous travaillons à mi-temps à l'école.

Je ne dis rien. Les examens étaient terminés, à part l'analyse historique qui était une matière très facile sans maths, avec seulement des statistiques et du calcul pseudo-spatial. Quant au labo de chimie où nous étions employés, il était fermé à cause des examens. Papa ne devait sûrement pas être au courant de ces détails, sinon il aurait certainement tiqué. Il était à cheval sur les principes et pouvait se transformer en censeur romain au moindre manquement.

Pat se leva, je fis de même. M. Geeking resta assis.

— On peut s'arranger, dit-il calmement.

Pat lui extorqua le montant de notre salaire mensuel gagné en lavant des bouteilles au labo, et cela pour un seul après-midi. Il augmenta la somme en apprenant que nous devions passer les tests ensemble (comme s'il pouvait en être autrement !). M. Geeking paya sans broncher, comptant et d'avance.

Le logarithme naturel de deux

Je n'ai jamais vu de ma vie autant de jumeaux qu'au quarantième étage de l'Immeuble Translunaire de l'après-midi du mercredi suivant. Je n'aime pas me trouver parmi eux. J'ai l'impression de voir double. Ne me dites pas que je suis absurde. Je n'ai jamais vu le couple de jumeaux dont je fais partie : je ne voyais que Pat.

D'ailleurs, il éprouvait la même chose que moi. Nous n'avons jamais lié amitié avec d'autres jumeaux. Il regarda autour de lui et siffla entre ses dents.

— Tom, tu as déjà vu un tel fouillis de pièces détachées ?

— Non, jamais.

— Si j'étais un dirigeant, j'en fusillerais-la moitié. Il n'avait pas parlé assez fort pour vexer qui que ce soit. Nous communiquions dans un murmure que personne n'entendait sans avoir de mal à nous comprendre.

— Déprimant, n'est-ce pas ?

Puis il siffla doucement et je tournai la tête dans la direction qu'il indiquait. Des jumelles, bien sûr, mais cette fois-ci c'était une aubaine qu'elles soient deux. Des rouquines, plus jeunes que nous, pas trop quand même – seize ans environ –, et aussi mignonnes que des chattes persanes.

Ces deux sœurs nous firent le même effet que la lumière sur les insectes. Pat chuchota :

— Tom, nous devons leur accorder une parcelle de notre temps.

Il se dirigea droit sur elles, avec moi dans sa foulée. Elles portaient de faux kilts écossais dans un tartan vert qui faisait ressortir l'éclat de leur chevelure de feu. Elles nous paraissaient aussi jolies que la neige fraîchement tombée.

Et tout aussi glaciales. Pat s'arrêta à la moitié de son baratin introductif et ferma la bouche. Elles le fixaient comme s'il était transparent. J'étais devenu rouge comme une tomate. Nous nous sommes tirés de cette situation qui aurait pu devenir dramatiquement embarrassante, grâce aux rugissements d'un haut-parleur.

— Votre attention, s'il vous plaît ! Vous êtes priés de vous présenter devant la porte marquée avec l'initiale de votre nom de famille.

Nous sommes allées devant celle avec l'inscription : A à D. Les rouquines se dirigèrent vers l'autre bout de l'alphabet sans même nous avoir remarqués. En faisant la queue, Pat marmonna :

— Est-ce que j'ai une tache sur le nez ? Ou bien ont-elles fait le vœu de rester vieilles filles ?

— Les deux probablement. De toute manière, je préfère les blondes.

C'était vrai, car Maudie était blonde. Pat et moi, nous sortions avec Maudie Kauric depuis un an. C'est ce qu'on appelle être fidèle, n'est-ce pas ? Mais pour moi, cela revenait généralement à rester coincé avec la copine de Maudie, Hedda Staley, dont la conversation se réduisait à me demander si je ne trouvais pas que Maudie était la fille la plus mignonne jamais rencontrée ? Comme je le pensais et ne pouvais le lui dire, je n'étais guère plus brillant.

— Moi aussi, répliqua Pat sans préciser quelle blonde. Maudie était le seul sujet que nous évitions d'aborder.

— Mais je ne suis pas exclusif. Et puis, il y a d'autres possibilités, ajouta-t-il joyeusement.

Il y en avait sûrement, car environ un tiers des centaines de jumeaux présents étaient dans nos âges, et la caractéristique féminine de la moitié d'entre eux transformait l'attroupement en réunion mondaine. Mais personne d'autre n'égalait les rouquines. Alors je parcourus la foule des yeux indistinctement.

Le couple le plus âgé, deux hommes adultes, était dans la trentaine. Il y avait aussi des filles d'environ douze ans avec leur mère derrière elle. Mais la plupart avaient une vingtaine d'années. J'en avais conclu que les « Enquêtes Génétiques » recueillaient des échantillons par groupe d'âge lorsque je m'aperçus que nous étions en tête de file devant un employé qui nous demandait nos noms.

Pendant deux heures nous sommes passés d'un récupérateur de données à un autre. On nous a pris nos empreintes digitales, prélevé du sang, demandé de répondre par « oui » ou par « non » à des centaines de questions idiotes qui appellent des réponses plus nuancées. Les examens physiologiques étaient complets et comportaient l'habituelle ineptie soigneusement prévue qui consiste à garder une personne pieds nus sur un sol glacé, dans une pièce à cinq degrés en dessous de la température tolérable pour la peau « humaine sans prendre le risque de s'enrhumer. Entre-temps on palpe la victime en lui posant un tas de questions indiscrettes.

J'en avais plus qu'assez et je n'ai même pas souri quand Pat me chuchota que nous devrions déshabiller le médecin, et *lui* chatouiller l'estomac pendant que l'infirmière enregistrerait *ses* impressions à *lui* pendant l'examen. La seule pensée agréable qui me vint à l'esprit, fut que Pat devait leur en avoir mis plein la vue. Puis on nous permit de

nous rhabiller et on nous fit entrer dans une pièce où une femme plutôt jolie était assise derrière un bureau. Il y avait une visionneuse sur sa table et elle examinait deux profils de personnalité superposés. Ils coïncidaient presque totalement. J'essayais de jeter un coup d'œil furtif aux endroits où ils divergeaient, mais je ne pouvais pas distinguer celui de Pat du mien, et de toute façon je n'ai pas fait de psychologie mathématique.

Elle sourit et déclara :

— Asseyez-vous. Je suis le docteur Arnault.

Elle prit les profils, un paquet de cartes perforées, et ajouta :

— De vrais jumeaux, absolument parfaits, même pour la dextrocardie. Cela promet d'être intéressant. Pat tenta de regarder les papiers.

— Quel est notre Q.I. cette fois-ci, docteur ?

— Aucune importance. — Elle posa les papiers et les recouvrit, puis ramassa un paquet de cartes. — Avez-vous déjà utilisé ceci ?

Bien sûr que oui, c'était le test classique de Rhine avec des cartes à jouer, des zigzags et des étoiles, et tout le reste. Dans les écoles chaque classe de psychologie en a une série. Un excellent résultat signifie presque toujours qu'un garçon brillant a réussi à mystifier le professeur. En fait, Pat avait trouvé un moyen simple pour tricher quand le nôtre de guerre lasse nous séparait et nous faisait passer le test avec d'autres camarades. À la suite de quoi, nos résultats atteignaient le seuil normal d'erreur. J'étais déjà certain que Pat et moi, nous n'étions pas des phénomènes avec une perception extra-sensorielle, et les cartes de Rhine n'étaient qu'un test ennuyeux de plus.

Mais je sentais Pat devenir attentif.

— Ouvre bien grandes tes oreilles, petit, murmura-t-il. Nous allons rendre l'expérience intéressante.

Je savais que ce n'était pas bien ; mais si Pat réussissait à me faire un signe, je ne pourrais pas m'empêcher de truquer les résultats. Je n'avais pas besoin de me faire de souci. Le docteur Arnault emmena Pat et revint sans lui. Elle était reliée à l'autre pièce par microphone, mais il n'y avait pas moyen de chuchoter dedans. Elle ne l'alluma que pour dire :

— Première série de tests dans vingt secondes, Mabel.

Puis elle l'éteignit et se tourna vers moi.

— Regarde les cartes à mesure que je les retourne. Ne fais pas d'efforts. Contente-toi de les regarder.

Je fis ce qu'elle avait demandé. Ce test avec des variantes dura peut-être une heure. Parfois j'étais censé recevoir, d'autres fois envoyer. Pour autant que j'en sache, il ne s'est rien passé, car on ne nous a jamais communiqué les résultats.

Enfin le docteur Arnault examina une des feuilles et dit :

— Tom, je voudrais te faire une piqûre. Cela ne va pas te faire de mal. Ses effets auront disparu avant que tu rentres chez toi. C'est d'accord ?

— Quel genre de piqûre ?

— Ne t'inquiète pas. Elle est inoffensive. Je ne peux pas te dire ce que c'est ou tu risques de réagir inconsciemment de la manière attendue.

— Euh, qu'en pense mon frère ? Est-ce qu'on lui en fait une, à lui aussi ?

— Aucune importance. C'est à toi que je m'adresse.

J'hésitais encore. Papa n'y était pas favorable sauf en cas de nécessité. Il avait fait toute une histoire quand nous avions participé au programme d'encéphalite.

— Êtes-vous docteur en médecine ?

— Non, je suis docteur ès sciences. Pourquoi ?

— Alors comment savez-vous qu'elle est inoffensive ?

Elle se mordit la lèvre, puis répondit :

— Je vais faire venir un docteur en médecine, si tu préfères.

— Euh non. Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Je me rappelais de ce que Papa avait raconté sur les piqûres de la maladie du sommeil, et j'ajoutai :

— Est-ce que l'Institut de Recherches Prospectives a une police d'assurances en cas d'accident ?

— Comment ? Eh bien, je crois que oui. En fait, j'en suis sûre.

Elle m'observa attentivement.

— Tom, comment un garçon de ton âge peut-il devenir aussi méfiant ?

— Hein ? Ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question, madame. Je ne suis pas psychologue. De toute façon si vous étiez tombée sur autant d'os que moi, vous seriez devenue méfiante aussi.

— Bon... Ça ne fait rien. Cela fait des années que j'étudie les êtres humains et je ne sais toujours pas ce que va être la nouvelle génération. Enfin, puis-je te faire la piqûre ?

— D'accord... Puisque l'IRP est assurée. Indiquez seulement ce que vous m'injectez et signez le papier.

Deux taches roses colorèrent ses joues, mais elle prit une feuille de papier, écrivit quelque chose, la plia en forme d'enveloppe, et la scella.

— Mets-la dans ta poche, dit-elle vivement. Ne l'ouvre pas avant que l'expérience ne soit terminée. Maintenant, relève la manche de ton bras gauche.

En enfonçant l'aiguille, elle ajouta avec gentillesse :

— Ça va piquer un peu... Je l'espère.

En effet.

Elle éteignit toutes les lumières, sauf la visionneuse.

— Es-tu bien à ton aise ?

— Oui.

— Je suis désolée si j'ai eu l'air vexée tout à l'heure. Je veux que tu te détendes.

Elle vint vers moi, toucha ma chaise, et celle-ci se baissa presque jusqu'à l'horizontale.

— Laisse-toi aller. Ne lutte pas, si tu as envie de dormir, c'est normal.

Elle s'assit et je ne pus rien voir d'autre que son visage illuminé par la visionneuse. Elle était terriblement jolie, même si elle était trop vieille pour que cela compte vraiment... Trente ans, ou plus. Elle était gentille aussi. Elle me parla pendant quelques minutes de sa voix douce, mais je ne me rappelle pas exactement ce qu'elle m'a dit.

J'ai dû m'endormir parce que ensuite il faisait un noir d'encre autour de moi et Pat se trouvait juste à côté de moi. Pourtant je n'avais pas remarqué à quel moment la lumière s'était éteinte, ni quand on avait ouvert la porte. J'allais parler lorsque je l'ai entendu murmurer :

« Tom, as-tu déjà vu un cinéma pareil ? »

— Ça me rappelle quand on nous a initiés chez les cannibales du Congo.

« Baisse d'un ton, ils vont nous entendre. »

— C'est toi qui parle trop fort. De toute façon, qu'est-ce que cela peut faire. Jetons-leur le cri de guerre des cannibales, ça leur fera une peur bleue.

« Plus tard, plus tard. Ma copine Mabel veut que je te donne tout de suite une série de nombres. Donnons-leur ça d'abord. Après tout ils ont payé comptant. »

— D'accord.

« Virgule six neuf trois un. »

— C'est le logarithme naturel de deux.

« Qu'est-ce que tu croyais ? Le numéro de téléphone de Mabel peut-être ? Tais-toi et écoute. Répète les numéros après moi. Trois virgule un quatre un cinq neuf... »

Cela dura un bon moment. Quelques nombres étaient familiers comme les deux premiers. Les autres auraient pu être n'importe quoi, même le numéro de téléphone de Mabel. J'en avais assez et j'avais envie de pousser le cri de guerre de mon côté, mais le docteur Arnault annonça doucement :

— Fin de la série. Taisez-vous tous les deux s'il vous plaît et décontractez-vous quelques instants. Mabel, je te rejoins dans la salle des données comparatives.

Je l'entendis sortir et je laissai tomber mon idée de cri de guerre. De toute façon, à force de répéter des chiffres dans le noir, j'étais sonné. Et comme dit l'oncle Steve, quand on a l'occasion de se reposer, il faut la saisir, cela risque de ne pas se reproduire de si tôt.

Puis j'entendis la porte se rouvrir et des lumières brillantes me firent cligner des yeux.

— C'est tout pour aujourd'hui, Tom... déclara le docteur Arnault. Et merci beaucoup. Nous voulons te revoir demain à la même heure avec ton frère.

Je clignai de nouveau et jetai un coup d'œil alentour.

— Où est Pat ? Qu'en dit-il ?

— Il est dans le hall. Il m'a dit que tu pouvais venir, c'est d'accord, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, sans doute. Si c'est d'accord pour lui aussi.

J'étais honteux de la farce que nous lui avions faite.

— Docteur Arnault, je suis désolé de vous avoir ennuyée.

Elle me tapota la main et sourit.

— Ce n'est rien. Tu as raison d'être prudent et tu es un bon sujet d'expérience. Tu devrais voir ceux qui nous tombent quelquefois entre les mains. À demain.

Pat m'attendait dans la grande pièce où nous avions aperçu les rouquines. Il me rejoignit et nous prîmes la direction de l'ascenseur extérieur.

— J'ai augmenté le tarif pour demain, chuchota-t-il satisfait de lui-même.

— C'est vrai ? Pat, crois-tu que nous devrions vraiment le faire ? On s'amuse, d'accord, mais si jamais ils pigent que nous truquons, ils vont être furieux. Ils pourraient même nous faire rendre l'argent qu'ils nous ont déjà donné.

— Comment peuvent-ils le faire ? Nous avons été payés pour venir passer des tests. C'est bien ce que nous avons fait. C'est leur problème d'en trouver qui ne peuvent pas être faussés. Moi j'y arriverais, si c'était mon métier.

— Pat, tu es malhonnête et sans scrupules. – Je pensais au docteur Arnault... Elle était bien gentille. – Je crois que je vais rester à la maison demain.

Je dis cela au moment où Pat descendait de l'ascenseur. Il était à trois mètres en dessous de moi et avait quarante étages pour réfléchir à sa réponse. Lorsque j'atterris à côté de lui, il changea de sujet.

— Ils t'ont fait une piqure ?

— Oui.

— As-tu pensé à leur faire signer un papier engageant leur responsabilité ou as-tu fait l'imbécile ?

— Eh bien, j'ai un genre de papier. – Je sentis dans ma poche

l'enveloppe que j'avais oubliée. – J'ai demandé au docteur Arnault d'écrire ce qu'elle nous injectait.

Pat prit l'enveloppe.

— Toutes mes excuses, maestro. Avec mon cerveau et ta chance nous les avons fait aller où nous voulions. – Il se mit à l'ouvrir. – Je parie que c'était du néo penthotal ou un barbiturique quelconque.

Je la repris brutalement.

— C'est à moi.

— Eh bien, ouvre-la donc, répliqua-t-il. Et ne gêne pas la circulation. Je veux savoir quel somnifère on nous a injecté.

Nous étions arrivés au niveau des piétons et son conseil n'était pas sans fondement. Avant de l'ouvrir je traversai les changements de voie et je passai sur la voie rapide-ouest derrière une rupture de vent. À mesure que je dépliais le papier, Pat lisait par-dessus mon épaule.

— « Institut de Recherches à la noix, etc. Solution injectée aux sujets 7L435 & 6 T.P. Bartlett et P.H. Bartlett (jumeaux identiques) : chacun un dixième de centimètre cube d'eau distillée portée à un degré normal de salinité. Signé : Doris Arnault, Directrice scientifique ; pour l'Institut. » Tom, on nous a eus !

Je contemplais le papier en essayant de faire coïncider mon expérience avec ce qui était écrit. Pat ajouta avec confiance :

— Ou bien alors c'est une supercherie ? On nous a donné autre chose et ils ne veulent pas l'admettre.

— Non.

J'étais sûr que le docteur Arnault n'allait pas écrire de l'eau si elle nous avait administré un somnifère. Ce n'était pas son genre.

— Pat, nous n'avons pas été drogués... Nous avons été *hypnotisés*.

Il secoua la tête.

— Impossible. En supposant que je puisse l'être, toi tu ne le pourrais pas. Il n'y a rien à hypnotiser chez toi. Et en tout cas, moi je ne l'ai pas été. Il n'y avait pas de lumières tournantes, pas de manipulation avec les mains. Ma copine Mabel ne m'a même pas fixé dans les yeux. Elle m'a simplement fait la piqure et m'a dit de me décontracter.

— Ne sois pas nigaud, Pat. Les lumières tournantes et le reste, c'est pour les idiots. Peu importe que tu l'appelles hypnotisme ou autre chose. Ils nous ont piqué et nous ont suggéré d'avoir envie de dormir, alors nous nous sommes endormis.

— J'avais effectivement envie de dormir ! Mais Mabel n'a pas fait cela exactement. Elle m'a dit de ne pas m'endormir, mais que si cela arrivait, de me réveiller quand elle m'appellerait. Puis quand ils t'ont amené, elle...

— Attends une minute. Tu veux dire qu'ils t'ont fait venir dans

la pièce où j'étais...

— Non, ce n'est pas cela du tout. Après que tu sois rentré, Mabel m'a donné une liste de chiffres et je te les ai lus et...

— Un instant. Pat, tu mélanges tout. Comment pouvais-tu les lire dans l'obscurité ? Elle a dû te les lire. Je veux dire...

Je m'arrêtais, car j'étais aussi embrouillé que lui. Eh bien, elle aurait pu les lui lire d'une autre pièce.

— Est-ce que tu portais des écouteurs ?

— Je ne vois pas le rapport. De toute façon, il ne faisait pas noir, pas après ton arrivée. Elle m'a donné une planche avec une lampe indépendante qui éclairait suffisamment pour me permettre de voir les chiffres et, ses mains.

— Pat, tu veux bien arrêter de répéter ces bêtises. Hypnotisé ou pas. Je n'étais pas assez sonné pour être incapable de remarquer ce qui se passait. On ne m'a jamais déplacé nulle part. Ils t'ont peut-être amené dans un fauteuil roulant sans te déranger. De plus la pièce était dans le noir complet, pas la moindre lueur.

Pat n'a pas répondu tout de suite, ce qui ne lui ressemblait guère. Enfin il se décida à parler.

— Tu en es sûr, Tom ?

— Évidemment j'en suis sûr.

Il soupira.

— Ça m'ennuie de te le dire, parce que je connais tes réactions. Mais que fait-on quand aucune des théories ne colle ?

— Euh ? C'est une devinette ? Tu les rejettes et tu recommences avec une autre. Méthodologie de base, première année de fac.

— D'accord, essaie celle-ci alors. Ne t'occupe pas des apparences. Tom, mon garçon, tiens-toi bien. *Nous lisons nos pensées réciproques.*

Je réfléchis et cette idée ne me plut pas du tout.

— Pat, ce n'est pas parce que tu ne peux pas tout expliquer, qu'il faut te mettre à divaguer comme les bonnes femmes qui vont chez les tireuses de cartes. Nous sommes embrouillés, c'est un fait. C'était peut-être des drogues ou de l'hypnose, mais nous n'avons pas pu lire dans nos pensées car nous le ferions depuis des années. Et nous l'aurions déjà remarqué.

— Pas nécessairement. Il ne se passe jamais grand-chose dans ta tête, alors pourquoi devrais-je y prêter attention.

— Mais c'est évident...

— Quel est le logarithme naturel de deux ?

— Virgule six neuf trois un, c'est ce que tu as dit. Je ne me sers pas souvent des tables à quatre décimales. Quel rapport ?

— Je les ai utilisées parce qu'elle m'a dit de le faire. Est-ce que tu te souviens ce qu'elle a dit avant que je te lise ce chiffre ?

— Euh ? Qui ?

— Mabel. Le docteur Mabel Lichtenstein. Qu'a-t-elle dit ?

— Personne n'a rien dit.

— Écoute, mon symbiote sénile, elle m'a dit ce qu'il fallait faire, à savoir : te lire les chiffres, et cela de sa belle voix pénétrante de soprano. Tu ne l'as pas entendue ?

— Non.

— Donc tu n'étais pas dans la même pièce que moi. Tu n'étais pas à portée d'ouïe, bien que je sois prêt à jurer qu'ils t'ont amené tout près de moi. Je *savais* que tu étais là. Mais tu n'y étais pas. C'est donc de la télépathie.

J'étais très troublé. Je n'avais pas la sensation d'être télépathe ; j'avais seulement faim.

— Moi aussi, approuva Pat. Prenons un sandwich à Berkeley Station.

Je le suivis hors des voies. Je n'avais plus tellement faim, mais j'étais encore plus troublé. Pat avait répondu à une remarque que je n'avais pas exprimée.

Le projet Lebensraum

On m'a dit de prendre mon temps et de tout dire, mais c'est impossible. Je n'ai rien pu raconter de plus depuis des semaines. Même si je n'avais pas de travail, je ne pourrais pas « tout dire », parce qu'il faut *plus* d'une journée pour écrire tout ce qui s'y est passé. Plus on essaie de rentrer dans les détails moins on en voit le bout. Je vais donc me contenter des faits les plus importants.

De toute manière tout le monde connaît les grandes lignes du Projet Lebensraum.

Nous n'avons rien dit à nos parents de cette première journée. On ne peut pas les exposer à ce genre de situation ; ils commencent tout de suite à s'exciter et à donner des ordres. Nous nous sommes contentés de leur annoncer que les tests se poursuivaient le lendemain et que personne ne nous avait communiqué les résultats.

Le docteur Arnault n'eut pas l'air étonné quand nous lui avons déclaré que nous connaissions les résultats. Pas davantage quand j'ai avoué que nous pensions avoir triché, et apparemment ce n'était pas vrai. Elle hocha la tête et déclara qu'il était préférable de nous faire croire que tout était banal, même s'il y avait eu un peu de mystification des deux côtés.

— J'avais l'avantage d'avoir les analyses de vos personnalités pour me guider. — Puis elle ajouta : — Quelques fois en psychologie il faut faire des détours pour arriver à la vérité.

« Nous allons essayer une méthode plus directe aujourd'hui », continua-t-elle. Mettez-vous dos à dos assez près pour être parfaitement en mesure de vous entendre. Mais je vais utiliser un écran sonore pour vous couper partiellement ou complètement l'un de l'autre de temps en temps à votre insu.

C'était beaucoup plus dur la deuxième fois. Nous avons essayé et bien sûr ça n'a pas marché. Mais le docteur Arnault se montra patiente, et aussi le docteur Lichtenstein, celle que Pat appelait « docteur Mabel ». Elle préférait ainsi. Elle était petite, boulotte, plus jeune que le docteur Arnault, et aussi jolie qu'une femme peut l'être tout en ressemblant à un coussin de canapé. On sut seulement plus tard qu'elle était à la tête de l'équipe de chercheurs et mondialement connue. Elle jouait le personnage de la « petite fille grosse qui se trémousse » pour mettre les gens ordinaires à l'aise, en l'occurrence

Pat et moi. Cela prouve qu'il ne faut pas se fier aux apparences et sonder en profondeur.

Elle se trémoussait et le docteur Arnault avait l'air sérieux. Nous ne pouvions déterminer si nous nous lisions les pensées l'un de l'autre. Je pouvais entendre les chuchotements de Pat. Elles nous pressèrent de continuer à murmurer. Il pouvait m'entendre aussi. Parfois les murmures faiblissaient. Je ne pensais pas que nous transmettions, parce que c'était exactement la méthode que nous utilisions, mon frère et moi, à l'école pour communiquer sans nous faire remarquer.

Finalement le docteur Mabel se mit à rire gauchement et dit :

— Je pense que cela suffit pour aujourd'hui, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur Arnault approuva. Nous nous sommes redressés, puis regardés en face.

— J'imagine que hier c'était un coup de veine, ai-je dit. Nous vous avons déçus.

Le docteur Mabel prit l'apparence d'un chaton effrayé. Sa collègue me répondit tranquillement :

— Je ne sais pas ce que tu attendais, mais depuis une heure ton frère et toi, vous ne pouviez vous entendre pendant chaque série de tests.

— Mais je l'ai *entendu*.

— Certainement. Mais pas avec tes oreilles. Nous avons enregistré les deux côtés de la barrière sonore. Nous allons vous passer la bande.

— C'est une bonne idée, pouffa Mabel.

On entendit d'abord les quatre voix pendant qu'elles nous disaient ce qu'elles attendaient de nous, ensuite il n'y avait plus que nos chuchotements respectifs en train de nous renvoyer des répliques de *la Comédie des erreurs*. Ils devaient avoir caché des micros près de nous parce que nos murmures étaient aussi forts que les hurlements du vent en pleine tempête.

Ceux de Pat faiblirent puis disparurent, tandis que les miens continuaient... À répondre à un silence de mort.

Ensuite nous avons signé un contrat de recherches avec l'Institut que Papa contresigna après s'être fait tirer l'oreille. Cette histoire de transmission de pensée lui paraissait absurde, nous n'avons pas essayé de l'en dissuader, car nous avions un argument massue. Nous disposions de peu d'argent comme d'habitude, et c'était le boulot d'été le mieux payé que nous puissions trouver. Il nous permettrait de commencer des études supérieures au cas où nous n'obtiendrions pas nos bourses.

Mais avant la fin de l'été, on nous mit au courant du lien entre « les Enquêtes Génétiques » et « le Projet Lebensraum ». C'était une

autre affaire, une sale affaire du point de vue de nos parents.

Déjà bien avant cela, Pat et moi, nous communiquions télépathiquement avec autant d'aisance qu'en parlant et autant de précision, sans traitement particulier et à n'importe quelle distance. Nous devions le faire depuis des années sans nous en apercevoir. En effet, le docteur Arnault fit un enregistrement surprise d'une de nos conversations privées, alors que nous n'étions pas en train d'essayer de pratiquer la télépathie. Il en ressortit qu'aucun d'entre nous ne pouvait comprendre nos murmures enregistrés quand nous parlions trop bas pour éviter d'être entendus des autres.

D'après elle, théoriquement, tout le monde était télépathe en puissance, mais c'était difficile à prouver en dehors des jumeaux identiques, et encore dans dix pour cent des cas seulement.

— Nous ne connaissons pas la raison, mais pense à des circuits radio branchés.

— L'esprit émet des ondes ? M'étonnai-je.

— Il ne faut pas pousser l'analogie trop loin. En tout cas ce ne sont pas les ondes que nous détectons par encéphalographie, sinon nous aurions commercialisé un équipement télépathique depuis longtemps. Le cerveau humain n'est pas une radio. Mais quel qu'il soit, deux êtres provenant d'un même œuf ont une bien plus grande chance d'être « sur la même longueur d'onde » que deux simples frères consanguins. Je ne peux pas lire tes pensées, et tu ne peux pas lire les miennes, nous n'y arriverons peut-être jamais. Dans toute l'histoire de la psychologie humaine, on trouve quelques cas seulement capables de transmettre avec n'importe qui. Sur la plupart d'entre eux, nous n'avons que très peu de documentation.

Pat sourit malicieusement et fit un clin d'œil au docteur Mabel.

— Alors nous sommes un couple de monstres.

Elle ouvrit de grands yeux et commença à répondre, mais le docteur Arnault l'interrompit :

— Pas du tout, Pat. Chez vous, c'est normal. Mais nous avons dans le projet des paires qui ne sont pas des jumeaux identiques. Quelques couples mariés, des frères consanguins et des équipes formées par le projet lui-même. Ils sont les « phénomènes ». Si nous pouvions trouver comment *ils* font, nous pourrions établir les conditions pour permettre à n'importe qui de le faire.

Le docteur Mabel frissonna.

— Quelle pensée effrayante ! Il y a désormais trop peu d'intimité.

Je répétais cela à Maudie (avec Pat qui coupait et corrigeait) parce que la presse avait découvert ce qui se passait aux « Enquêtes Génétiques » et naturellement ils ont fait beaucoup de publicité idiote autour de nous, « les télépathes ». Aussi naturellement, sous l'influence

de cette gourde d'Hedda Staley, Maudie se mit à se demander si une fille pouvait encore garder une certaine intimité. Bien sûr qu'elle en avait. Je n'aurais pas pu lire dans ses pensées avec un mandat de perquisition, Pat non plus d'ailleurs. Elle nous aurait cru sur parole si Hedda n'était pas revenue à la charge. Elle avait presque réussi à nous brouiller avec Maudie, mais nous l'avons larguée et nous avons pu sortir encore trois fois avec Maudie avant le départ de Pat.

Mais cela se passait presque à la fin de l'été, après que l'on nous eut expliqué le Projet Lebensraum.

Environ une semaine avant l'expiration de notre contrat, ils rassemblèrent tous les jumeaux. Il y en avait des centaines le premier jour, plus que des douzaines le deuxième, et cette fois-là juste assez pour remplir une salle de conférences. Les rouquines faisaient partie de l'assemblée, mais nous ne nous sommes pas assis à côté d'elles. Elles étaient toujours aussi réfrigérantes et aussi repliées sur elles-mêmes que des huîtres. Tous les autres étaient désormais de vieux amis.

Un certain M. Howard se présenta et déclara représenter l'Institut. Il nous a servi l'éternelle tarte à la crème, qu'il était tellement heureux et honoré de nous rencontrer, etc. Pat me souffla :

« Ne lâche pas ton portefeuille, Tom. Ce zèbre a un produit à vendre. »

Maintenant que nous savions ce que nous faisions, nous parlions en présence d'autres personnes encore plus qu'auparavant. Nous ne chuchotions plus depuis que nous avions compris que nous n'entendions pas les chuchotements. Mais nous formions des phrases silencieusement, parce que cela aidait la compréhension. Au début de l'été nous avons essayé de nous passer des mots, et de lire nos pensées respectives directement, mais ça n'a pas marché. Je pouvais très bien contacter Pat, toutefois le grondement idiot et incohérent qui lui tenait lieu de pensée, était déroutant et irritant, aussi absurde que de se trouver dans le rêve de quelqu'un d'autre. Alors j'ai appris à n'écouter que lorsqu'il me « parlait » et lui de même. Quand nous communiquions, nous utilisions des mots et des phrases comme tout le monde. Il n'a jamais été question de cette notion absurde et très répandue : la faculté de saisir instantanément le contenu de la pensée de l'autre. Nous « parlions » tout simplement.

Une chose m'ennuyait pourtant : la « voix » télépathique de Pat était la même que celle provenant de sa gorge. Cela ne m'avait pas gêné tant que j'ignorais ce que nous faisions, mais quand j'ai réalisé que les sons n'en étaient pas, j'ai été troublé. Je commençai à me demander si j'étais bien là où je me trouvais et pendant une semaine je ne pouvais plus l'« entendre ». Le docteur Arnault a appelé ça de la surdité télépathique psychosomatique.

Elle a rétabli la situation en m'expliquant ce qu'était l'ouïe. On n'entend pas avec nos oreilles, mais avec notre cerveau. C'est pareil pour les yeux. Quand on touche quelque chose, la sensation ne se trouve pas dans le doigt, mais dans la tête. Les oreilles, les yeux et les doigts ne sont que des récupérateurs de données. C'est le cerveau qui ordonne le chaos des informations et leur donne un sens.

— Un nouveau-né ne voit pas en réalité, continua-t-elle. Regarde ses yeux, tu le verras. Ils fonctionnent bien mais son cerveau n'a pas encore appris à voir. Mais dès que les habitudes de conceptualiser la vue et l'ouïe sont prises, elles persistent. Comment voudrais-tu « entendre » ton jumeau ? Sous la forme de clochettes ou de lumières clignotantes ? Bien sûr que non. Tu attends des mots, ton cerveau « entend » donc des mots. C'est un processus qu'il connaît et dont il sait se servir.

Ainsi j'ai cessé de m'inquiéter à ce sujet. Je pouvais entendre la voix de Pat avec plus encore de clarté que la voix du conférencier qui s'adressait à nous. Il y avait sans aucun doute des tas d'autres conversations autour de nous. Moi, je n'entendais que Pat, et il était clair que le conférencier n'entendait personne (et qu'il ne connaissait pas grand-chose sur la télépathie), parce qu'il continua en disant :

— Il est possible qu'un grand nombre d'entre vous, merveilleuses créatures... – Sa bouche dessina un sourire écoeurant. – Vous devez être en train de lire mes pensées en cet instant même. J'espère que non, sinon je vous prie de m'écouter jusqu'au bout.

« *Qu'est-ce que je t'ai dit ?* » intervint Pat. « *Ne signe aucun papier avant de me l'avoir montré.* »

(« Tais-toi, je veux écouter. »)

Auparavant sa voix était un murmure, maintenant elle émettait des sons réels.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi l'Institut de Recherches Prospectives, continua M. Howard, a soutenu ce programme de recherches. L'Institut s'intéresse à tout ce qui peut ajouter une pierre à l'édifice de la connaissance humaine. Mais il y a une raison bien plus importante... Et un grand dessein pour l'achèvement duquel vous tiendriez une place prépondérante.

« *Tu vois ? Fais attention à ce que tu dis et fais.* »

(« Silence, Pat. »)

— Voici la citation en tête des statuts de l'IRP : « Dédié au bien-être de nos descendants. » – Il fit une pause dramatique. En tout cas c'est ce qu'il semblait vouloir faire. – Mesdames, messieurs, quelle est la chose absolument nécessaire à nos descendants ?

« *Des ancêtres !* » répondit Pat promptement.

L'espace d'une seconde j'ai cru qu'il avait utilisé ses cordes vocales. Mais personne d'autre ne paraissait s'être aperçu de rien.

— Il n'y a qu'une réponse : l'espace vital ! Pour vivre, fonder une famille, élever des enfants, cultiver des milliers d'hectares de bon blé, il faut de la place pour des jardins, des écoles, des maisons. Nous sommes plus de cinq milliards sur cette planète. Il y a un siècle elle était tellement bondée qu'on y mourait de faim dans certaines parties. Nous étions pourtant moitié moins nombreux. Cet après-midi il y a deux cent cinquante mille personnes de plus qu'hier à la même heure. Quatre-vingt-dix millions de plus par an. Nous n'avons réussi à éviter la famine que grâce à des efforts gigantesques de récupération et de conservation, et à des mesures de contrôle de la population qui deviennent chaque jour de plus en plus difficiles à faire respecter. Nous avons creusé une mer dans le Sahara, fait fondre les glaces du Groenland, irrigué les steppes. Malgré tout cela, il y a chaque année une pression de plus en plus forte pour davantage de place à offrir à un nombre perpétuellement croissant de gens.

Je n'ai jamais aimé les discours et celui-ci, c'était une vieille histoire. Allons donc ! Pat et moi, nous étions mieux branchés sur la question que n'importe qui. Après tout, nous étions les chatons qu'il aurait fallu noyer. Notre vieux payait une amende tous les ans pour nous avoir laissés vivre.

— Les voyages interplanétaires ont débuté il y a un siècle. La race humaine s'est répandue dans tout le système solaire. Neuf planètes devraient suffire à des créatures trop prolifiques pour une seule. Vous savez tous qu'il n'en est rien. De toutes les filles de notre père le Soleil, seule notre belle Terre est réellement adaptée au genre humain.

« Je parie qu'il écrit des slogans publicitaires. »

(« Ils doivent être minables. »)

— Nous avons bien colonisé les autres, mais à quel prix. Le hardi Hollandais dans son vaisseau fantôme n'a pas pu être soumis à des épreuves aussi dures et aussi désespérantes que les colons de Mars, Vénus et Ganymède. La race humaine n'a pas besoin de ces déchets de la création, de ces fournaises, de ces contrées privées d'air, de ces pays glacés. Nous avons besoin de planètes aussi clémentes que celle où nous nous trouvons aujourd'hui. Mais il y en a d'autres, beaucoup d'autres ! — Il agita ses bras vers le plafond et le regarda. — Il y en a des douzaines, des centaines, des milliers, des multitudes innombrables... Là-bas. Mesdames, messieurs. *L'heure est aux étoiles !*

« Nous y voilà, annonça Pat tranquillement. Une rapide vision d'ensemble, et on rentre dans le vif du sujet. »

(« Pat, où diable veut-il en venir ? »)

« C'est un agent immobilier. »

Pat n'était pas très loin de la vérité, mais je ne vais pas citer le reste du discours d'Howard. C'était un brave type quand on le

connaissait, mais il était complètement fasciné par le son de sa propre voix, alors je vais résumer. Il nous rappela que le vaisseau-torche *Avant-garde* avait mis le cap sur Proxima Centauri il y a six ans. Nous étions au courant, Pat et moi, non seulement à cause de la presse mais aussi parce que le frère de Maman, l'oncle Steve, avait fait une demande pour partir, mais on ne l'avait pas pris. Toutefois pendant un certain temps nous avons joui du prestige d'avoir un parent sur la liste. Je crois que nous avons donné l'impression à l'école que l'oncle Steve était sûr d'être sélectionné.

Personne n'avait plus entendu parler de l'*Avant-garde* et il ne reviendrait peut-être pas avant quinze ou vingt ans, ou même jamais. M. Howard fit remarquer ce que nous savions tous, que l'absence de nouvelles provenait du fait qu'on ne peut envoyer des messages radio d'un vaisseau qui se trouve à des années-lumière de la terre et qui navigue juste en dessous de la vitesse de la lumière. Même si on imagine un vaisseau capable de transporter un équipement assez puissant pour en expédier à travers les années-lumière (ce qui pourrait ne pas être impossible dans une vision cosmique, mais qui l'est tout à fait sur le plan de la conception pratique), à quoi serviraient des messages qui iraient à peine plus vite que le vaisseau émetteur ? L'*Avant-garde* serait de retour, à peu près aussi rapidement que n'importe lequel de ses rapports.

Un gros malin a fait allusion aux fusées porteuses de missives. M. Howard a pris l'air peiné et s'est efforcé de répondre. Je n'ai pas écouté. Si la radio n'est pas assez rapide, comment les fusées peuvent-elles l'être davantage ? Je parie qu'Einstein s'est retourné dans sa tombe.

M. Howard a rapidement repris le fil de son discours avant qu'il n'y ait d'autres interruptions idiotes de ce genre. L'Institut de Recherches Prospectives se proposait d'envoyer une douzaine ou plus de vaisseaux dans toutes les directions pour explorer les systèmes de type solaire à la recherche de planètes semblables à la Terre, propres à la colonisation. Ils voyageraient longtemps car chacun doit explorer plus d'un système solaire.

— Et c'est ici, mesdames et messieurs, que vous devenez un élément indispensable à ce grand projet, car *vous* serez le moyen par lequel le capitaine de chaque vaisseau pourra nous envoyer le résultat de ses découvertes !

Même Pat resta muet.

Finalement un homme au fond de la pièce se leva. Il était parmi les plus âgés d'entre nous. Son frère jumeau et lui devaient avoir environ trente-cinq ans.

— Veuillez m'excuser, monsieur Howard, mais puis-je poser une question ?

— Je vous en prie.

— Je suis Gregory Graham. Voici mon frère Grant Graham. Nous sommes tous deux physiciens. Nous n'avons pas la prétention d'être des experts dans les phénomènes cosmiques, mais nous avons des connaissances certaines sur la théorie de la communication. En supposant, pour le plaisir de la discussion, que la télépathie marche sur des distances interstellaires – personnellement je ne pense pas que ce soit possible, mais je ne peux pas le prouver –, je ne vois pas de toute façon l'intérêt que cela présente. La télépathie, la lumière, les ondes radiophoniques, même la gravité, tout est soumis à la vitesse de la lumière. C'est dans la nature même de l'univers physique, l'obstacle suprême aux moyens de communication. Toute autre conception tombe dans la vieille contradiction philosophique de l'action à distance. Il est possible que l'on puisse utiliser la télépathie, pour rapporter des découvertes ou laisser le vaisseau partir vers de nouvelles explorations, mais les messages n'en prendront pas moins des années-lumière à arriver sur la Terre. Même à travers la télépathie. L'inverse est impossible, contraire aux lois connues de la physique.

Il dit cela sur un ton d'excuse et se rassit. J'ai cru que Graham l'avait coïncé. Pat et moi, nous avons eu de bonnes notes en physique, et ce, que Graham récitait sortait tout droit de nos manuels. Mais Howard n'a pas l'air embarrassé le moins du monde.

— Je vais laisser un expert vous répondre. Docteur Liechtenstein ? Je vous en prie.

Le docteur Mabel se leva, rougit, eut un rire nerveux, prit un air démonté et dit :

— Je suis vraiment désolée, monsieur Graham, je vous assure. Mais la télépathie n'a rien à voir avec ce que vous dites. – Elle se trémoussa de nouveau et continua : – Je ne devrais pas vous dire ceci, étant donné que vous êtes télépathe et pas moi, mais elle ne prête pas la moindre attention à la vitesse de la lumière.

— Mais elle le doit. Les lois de la physique...

— Oh, mon Dieu ! Est-ce nous qui vous avons donné l'impression que la télépathie était un phénomène physique ? – Elle se tordit les mains. – Elle ne l'est probablement pas.

— Tout est physique. Y compris la psychologie évidemment.

— Vraiment ? J'aimerais tellement être sûre... Mais la physique a toujours été trop compliquée pour moi. Pourtant je ne vois pas comment vous pouvez être certain que la télépathie est physique. Nous n'avons été capables de l'enregistrer sur aucun instrument. Mon Dieu, nous ne savons même pas comment la conscience pénètre la matière. La conscience, est-elle physique ? Je suis sûre que je n'en sais rien. Mais nous savons que la télépathie va plus vite que la vitesse de

la lumière parce que nous l'avons mesurée.

Pat se redressa brusquement.

« *Écoute bien, petit. Je crois que nous allons rester pour le deuxième round.* »

Graham parut abasourdi.

— Je ne l'ai pas fait, continua le docteur Mabel hâtivement. C'est le docteur Abernathy.

— *Horatio* Abernathy ? S'enquit le physicien.

— Oui, c'est son prénom. Mais je n'ai jamais osé l'appeler ainsi. Il est très important.

— Rien qu'un Prix Nobel, répliqua-t-il avec un sourire ironique. Dans le domaine de la théorie. Allez-y. Qu'a-t-il découvert ?

— Eh bien, nous avons envoyé un jumeau sur Ganymède, c'est déjà un très grand voyage. Puis nous avons utilisé les deux techniques simultanément. Le jumeau sur Ganymède parlait à la radio tout en communiquant directement, télépathiquement je veux dire, avec son frère à Buenos Aires. Les messages par télépathie ont toujours battu la radio d'environ quarante minutes. Cela vous paraît possible maintenant, n'est-ce pas ? Vous pourrez voir les chiffres dans mon bureau.

Graham réussit à fermer la bouche.

— Quand cela est-il arrivé ? Pourquoi ne l'a-t-on pas publié ? Qui a gardé tout ceci secret ? C'est l'événement le plus important depuis l'expérience Michelson-Morley. C'est terrible !

Le docteur Mabel eut l'air bouleversé, M. Howard prit la parole pour les reconforter.

— Personne n'a cherché à étouffer la diffusion des connaissances, monsieur Graham. Le docteur Abernathy est en train de préparer un article pour la *Revue de Physique*. Toutefois j'admets que l'Institut lui a demandé de ne pas annoncer la nouvelle avant la publication afin de nous donner le temps d'avancer avec un autre projet, celui que vous connaissez sous le nom d'« Enquêtes Génétiques », dont l'urgence était prioritaire. Nous considérons que nous avons le droit de rechercher et d'engager des équipes de télépathes potentiels avant que tous les laboratoires de psychologie, et à vrai dire tous les montreurs de foire ne nous prennent de vitesse. Le docteur Abernathy était d'accord, il n'aime pas les avant-premières de publication.

— Si cela peut vous consoler, reprit le docteur Mabel timidement. La télépathie ne tient aucun compte de la loi du carré inversé. Le signal de force était aussi puissant à cinq cent millions de kilomètres que si les deux télépathes se trouvaient dans des pièces contiguës.

Le physicien se rassit lourdement.

— Je ne sais pas si cela me console ou non. Je suis en train de remettre de l'ordre dans toutes mes connaissances.

L'interruption provoquée par les frères Graham avait expliqué certaines choses, mais nous avait éloignés du but de la réunion qui consistait pour M. Howard à nous faire signer un contrat d'astronaute. Il n'avait pas besoin de me forcer la main. J'imagine que n'importe quel garçon a envie de partir dans l'espace. Nous nous étions enfuis de la maison une fois pour nous enrôler dans la Marine Haute, et ceci allait beaucoup plus loin qu'un voyage de la Terre à Mars où à Vénus : nous irions explorer les étoiles.

Les Étoiles !

— Nous vous parlons de tout ceci avant la fin de votre contrat de recherches, expliqua Howard, de façon à ce que vous ayez le temps d'examiner la question, et nous de vous exposer les conditions et les avantages.

Les avantages, cela m'était bien égal. S'ils m'avaient proposé de me coller un moteur aux fesses, j'aurais accepté sans me soucier de la torche, ni des combinaisons spatiales, ni de rien du tout.

— Les deux membres de chaque équipe télépathique seront pris en charge, nous assura-t-il. Celui qui part recevra un bon salaire et d'excellentes conditions de travail dans les meilleurs et les plus modernes de nos vaisseaux-torches en compagnie d'équipages désignés aussi bien pour leur compatibilité psychologique que leur entraînement spécial. Celui qui reste verra son avenir assuré tant sur le plan financier que physique. — Il sourit. — Assurément sur le plan physique. Il est nécessaire qu'il vive en bonne santé aussi longtemps que la science le lui permettra. Ce n'est pas trop m'avancer que d'affirmer qu'en signant ce contrat vous rallongez votre vie de trente ans.

J'ai compris en un éclair pourquoi tous les jumeaux qui avaient passé des tests étaient jeunes. Celui qui voyagerait dans les étoiles ne vieillirait pas beaucoup, pas à la vitesse de la lumière. Même s'il partait pour un siècle, cela ne lui semblerait pas aussi long, mais son jumeau qui restait sur terre prendrait de l'âge. Ils seront obligés de le choyer comme un roi pour le garder en vie, sinon leur « radio » s'éteindrait.

« *Voie lactée, me voici !* » cria Pat.

Mais M. Howard n'avait pas terminé.

— Nous désirons que vous réfléchissiez à tout ceci avec le plus grand soin. C'est la décision la plus importante de votre vie. Sur vos épaules et sur celles de quelques autres comme vous dans les différentes villes autour du globe, en tout une minuscule fraction d'un pour cent de la race humaine, sur vous donc reposent les espérances de toute l'humanité. Alors pensez-y bien. N'agissez pas hâtivement.

Les jumelles rouquines se levèrent et sortirent, le nez en l'air. Elles n'avaient pas besoin de parler pour faire comprendre clairement qu'elles ne voulaient pas être mêlées à quelque chose d'aussi peu distingué, d'aussi barbare et d'aussi grossier que l'exploration de l'espace. Dans le silence qui accompagna leur sortie triomphale, Pat me souffla :

« Ainsi s'en vont nos Mères Pionnières. Voilà l'esprit qui a découvert l'Amérique. »

Pat émit un long sifflement sur leur passage. Soudain je réalisai qu'il ne le faisait pas télépathiquement, lorsque les rouquines se raidirent et pressèrent le pas. Il y eut un rire gêné. M. Howard s'empessa de reprendre la situation en main comme s'il ne s'était rien passé pendant que je signifiai à Pat d'arrêter de faire l'imbécile.

M. Howard nous demanda de revenir le lendemain à l'heure ordinaire. Il y aurait des représentants de l'Institut pour nous expliquer les détails. Il nous engagea à amener nos avocats, et pour ceux qui étaient mineurs (c'était le cas de la moitié d'entre nous) nos parents et leurs avocats.

Pat baignait dans l'enthousiasme quand nous sommes sortis. Moi, j'avais perdu le mien. Au milieu du discours de M. Howard, une grande lumière s'était faite en moi. L'un de nous allait devoir rester sur terre, et je savais aussi bien que deux et deux font quatre à qui de nous deux cette place allait revenir. Trente ans de plus à vivre ne représentaient aucun stimulant pour moi. À quoi servent-ils enveloppés dans du coton et de la soie ? Le jumeau sur terre ne pourrait pas bouger, pas même à l'intérieur du système solaire... Et je n'avais même jamais été sur la Lune.

J'essayai d'interrompre l'excitation de Pat et de mettre les choses au clair. Cette fois-ci, pas question d'accepter le plus petit morceau de gâteau sans discussion.

— Écoute, Pat, nous allons tirer à la courte paille ou jouer à pile ou face.

— Hein ? De quoi parles-tu ?

— Tu sais très bien de quoi je parle.

Il écarta le sujet et sourit.

— Tu te fais trop de soucis, Tom. Ils choisiront les équipes eux-mêmes, et nous n'aurons rien à dire.

Je savais qu'il avait la ferme intention de partir, et que je serais le perdant.

La moitié d'un pain

Nos parents firent l'esclandre prévu. Un conseil de famille chez les Bartlett ressemblait toujours à un zoo à l'heure des repas. Mais cette fois-ci nous avons battu des records. En plus de Pat, de moi-même, de Foi, Espérance, Charité et de nos parents, il y avait l'assez jeune mari de Foi, Frank Dubois, et le tout nouveau fiancé d'Espérance, Lothar Sembrich. Ces deux derniers ne comptaient pas, mais me paraissaient les exemples types des limites qu'une fille peut franchir dans le but de se marier. Ils prenaient tout de même de la place et plaçaient de temps en temps des remarques qui embrouillaient tout. Mais il y avait aussi l'oncle Steve, le frère de Maman qui avait fait un saut sur terre en permission.

C'est sa présence qui a incité Pat à mettre la question sur le tapis au lieu d'attendre le moment favorable pour attaquer Maman et Papa chacun de leur côté. Nos parents considéraient oncle Steve comme une mauvaise influence, mais ils étaient fiers de lui. Ses rares visites étaient toujours bien accueillies.

M. Howard nous avait donné un spécimen de contrat pour le ramener à la maison et l'étudier. Après le dîner, Pat lança :

— À propos, Papa, l'Institut nous a offert un nouveau contrat aujourd'hui. À long terme, cette fois-ci.

Il le sortit de sa poche, mais ne le lui tendit pas.

— Vous leur avez dit, n'est-ce pas, que vous êtes sur le point de reprendre vos études ?

— Oui, bien sûr, mais ils ont insisté pour que nous vous montrions ce contrat. Très bien, nous savions bien quelle serait votre réponse.

Pat commença à replier les papiers dans sa poche.

(« Tu es idiot ou quoi ? Tu lui as fait dire « non » et il ne peut plus revenir en arrière. »)

« *Mais non, il n'a pas refusé*, me répondit Pat en utilisant notre circuit privé. *Arrête de me casser les pieds.* »

Papa avait déjà allongé le bras pour prendre les papiers.

— Fais-moi voir. Il ne faut jamais prendre de décision avant d'avoir examiné les faits.

Pat ne se pressa pas pour le lui passer.

— Il y a une clause pour une bourse d'études, admit-il. Mais

Tom et moi, nous ne pourrions pas aller dans le même établissement comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

— Ce n'est pas nécessairement mauvais. Vous êtes trop dépendants l'un de l'autre. Un jour, vous allez devoir affronter, le monde froid et cruel, chacun de votre côté... L'Université me semble un endroit propice pour commencer cet apprentissage.

Pat lui colla alors la deuxième page du contrat sous le nez.

— C'est au paragraphe dix.

Papa lut d'abord le paragraphe dix et ses sourcils se haussèrent. Ladite clause stipulait que la première partie, en l'occurrence l'IRP, finançait entièrement les études de la deuxième partie dans l'établissement de son choix pendant toute la durée du contrat ou moins longtemps s'il le désirait ; elle acceptait de faire la même chose pour la troisième partie au terme de sa période active, et de lui fournir une certaine formation pendant ladite période. Tous ces détours servaient à dire que l'Institut envoyait le premier jumeau à l'école tout de suite et celui qui partait à son retour... Tout cela en plus de nos salaires, voir paragraphe sept.

Papa se reporta au paragraphe sept et ses sourcils se relevèrent encore plus haut. Il lâcha sa pipe, et regarda.

— Si je comprends bien, ils ont l'intention de vous nommer « techniciens de liaison au dixième échelon » sans aucune expérience, c'est bien ça ?

L'oncle Steve se redressa et faillit renverser sa chaise.

— Bruce, tu as bien dit « au dixième échelon » ?

— C'est ce qui est marqué.

— Avec des salaires à la grille habituelle de l'IRP ?

— Oui. Je ne sais pas ce que cela représente, mais je crois que normalement leur personnel spécialisé débute au troisième échelon.

Oncle Steve émit un sifflement.

— Je ne vais pas te dire combien cela fait, Bruce, mais l'ingénieur électronicien en chef sur Pluton est payé au dixième échelon... Ça lui a pris vingt ans et un doctorat pour y arriver.

Il nous observa tous deux.

— Racontez tout, les petits amis. Où ont-ils caché le cadavre ? C'est une farce ou quoi ?

Pat ne répondit rien. Oncle Steve se tourna vers Papa et ajouta :

— Ne t'occupe pas des détails. Laisse les gamins le signer. Chacun va gagner plus d'argent que nous deux réunis durant toute notre existence. Ne discute jamais avec le Père Noël.

Mais Papa en était déjà aux détails, du sous-paragraphe un-A aux clauses pénales. C'était écrit en jargon juridique, mais cela signifiait que nous étions enrôlés comme membres de l'équipage d'un vaisseau de l'IRP, et cela pour un voyage seulement. L'un des deux

toutefois devait remplir ses fonctions sur la Terre. Il y avait encore beaucoup de charabia pour insister sur le fait que celui qui restait ne pouvait se défilier, mais c'était tout.

Le contrat ne donnait aucune information sur la destination du vaisseau ou sur la durée du voyage.

Papa posa les papiers sur la table et Charité s'en empara. Mais il le lui reprit pour le passer à Maman, puis déclara :

— Mes garçons, ce contrat paraît tellement à votre avantage qu'il sent le roussi. Demain matin je vais essayer de mettre la main sur le juge Holland pour qu'il y jette un coup d'œil. Mais si j'ai bien compris, on vous offre toutes ces possibilités et un salaire exorbitant à condition que l'un d'entre vous fasse un voyage dans le *Lewis and Clark*.

— Le *Lewis and Clark*, Bruce ? reprit oncle Steve brusquement.

— Oui, c'est ça, le *Lewis and Clark* ou un autre vaisseau semblable. Pourquoi ? Tu le connais ?

Le visage d'oncle Steve devint impassible.

— Je n'ai jamais été à l'intérieur. C'est un nouvel appareil, je crois. Bien équipé.

— Je suis heureux de l'entendre. — Papa jeta un coup d'œil à Maman. — Eh bien, Molly ?

Elle ne répondit rien. Elle lisait le document et devenait de plus en plus pâle. Oncle Steve saisit mon regard et me fit un léger signe de tête. Je soufflai à Pat :

(« Oncle Steve a compris l'attrape. »)

« *Il ne dira rien.* »

Maman leva enfin les yeux et s'adressa à Papa d'une voix pointue.

— Je suppose que tu vas dire oui ?

Son ton était abattu. Elle posa le contrat. Charité le saisit au moment où Espérance le tirait de l'autre côté. Finalement c'est notre beau-frère, Frank Dubois, qui le garda entre les mains, tandis que les autres lisaient par-dessus son épaule.

— Allons, ma chérie, reprit Papa avec douceur. N'oublie pas que les garçons grandissent. Je voudrais que notre famille reste réunie pour toujours. Mais ce n'est pas possible, tu le sais.

— Bruce, tu as promis qu'ils ne partiraient pas dans l'espace.

Oncle Steve foudroya sa sœur du regard. Sa poitrine était couverte de décorations gagnées dans l'espace. Mais Papa continua sur le même ton :

— Pas exactement, ma chérie. J'ai promis de ne pas consentir à l'enrôlement dans les forces pacifiques tant qu'ils seraient mineurs. Je veux qu'ils terminent leurs études et que tu sois sereine. Mais cette fois-ci, c'est différent... Si nous refusons ils pourront très bientôt

s'enrôler avec ou sans notre consentement.

Maman se tourna vers notre oncle et lui lança avec aigreur :

— Stephen, c'est toi qui leur as mis cette idée dans la tête.

Il eut l'air ennuyé, puis répondit aussi gentiment que Papa :

— Ne t'énerve pas, sœurlette, je n'étais pas là. Tu ne peux pas me coller ça sur le dos. De toute manière, on ne met pas des idées dans la tête des garçons. Ils les échafaudent très bien tout seuls.

Frank Dubois se racla la gorge et commença à voix haute :

— Puisque cela ressemble à un conseil de famille, j'imagine que mon avis sera le bienvenu.

(« Personne ne te l'a demandé, espèce d'abruti. »)

« *Laisse-le dire. Il est peut-être notre arme secrète.* » Me répondit Pat en privé.

— D'après le jugement éclairé d'un homme d'affaires expérimenté, ce soi-disant contrat ne peut être qu'une farce ou une proposition tellement absurde qu'elle ne mérite pas d'être prise en considération. Si je comprends bien, les jumeaux semblent posséder un don hors du commun, monstrueux en quelque sorte ; je n'ai toutefois rien remarqué de tel chez eux jusqu'à présent. Mais l'idée de les payer beaucoup plus que ce que reçoit un homme d'âge mûr, eh bien, cela ne me paraît pas la bonne manière de les éduquer. S'ils étaient mes fils, je l'interdirais. Bien sûr, ils ne le sont pas...

— En effet, ils ne le sont pas, insista Papa.

Frank lui jeta un regard dur.

— Est-ce un sarcasme, Père ? J'essaie seulement de vous aider. Mais comme je vous l'ai dit l'autre jour, si les jumeaux vont dans une bonne école de commerce et travaillent bien, je leur trouverai une place dans la boulangerie. S'ils s'y mettent sérieusement, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne fassent pas aussi bien que moi.

Frank était l'associé de son père dans une boulangerie automatisée. Il arrivait toujours à faire savoir aux gens combien il gagnait.

— Quant à cette idée de partir dans l'espace, j'ai toujours dit que si un homme veut réussir sa vie, il doit rester à la maison et travailler. Excusez-moi, Steve.

— Je voudrais bien vous excuser, reprit l'autre sur un ton glacial.

— Comment ?

— Laissez tomber, laissez tomber. Restez donc sur terre et je vous promets de ne jamais faire de pain. À propos, vous avez de la farine sur votre revers.

Frank baissa les yeux hâtivement. Foi brossa sa veste en disant :

— C'est seulement de la poussière.

— Bien sûr, approuva son mari en s'époussetant. Pour votre

gouverne, Steve, sachez que je suis d'ordinaire beaucoup trop occupé pour descendre à la fabrication. Je ne sors presque jamais de mon bureau.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Frank décida alors que Foi et lui étaient en retard pour un autre rendez-vous. Ils se levèrent, mais Papa les arrêta :

— Frank ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire que mes garçons sont des monstres ?

— Quoi ? Je n'ai rien dit de tel.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

Un silence pesant accompagna leur départ. Pat sifflait pour nous deux et pour tout le monde la *Marche des Gladiateurs*.

« On a gagné, mon petit ! »

C'est bien ce qu'il me semblait aussi. Mais il a fallu que Pat brusque les choses. Il prit le contrat.

— Alors, Papa, c'est d'accord ?

— Hum... Je veux consulter le juge Holland d'abord, et de toute façon je ne parle pas pour votre mère.

Ça, ce n'était pas grave. Maman ne ferait pas d'histoires si Papa donnait son consentement, surtout si oncle Steve était dans les parages.

— Disons que le projet n'a pas été condamné. – Il fronça les sourcils. – À propos, je ne vois aucune limite de temps indiquée ici.

Oncle Steve vint à la rescousse :

— C'est normal sur un vaisseau commercial... C'est ce qu'il est, légalement. On t' enrôle pour un aller-retour à la maison.

— Euh, sans doute. Mais ils ne vous ont pas donné une idée de la durée du voyage, les garçons ?

J'entendis Pat grogner :

« Voilà l'os difficile à avaler. Qu'est-ce qu'on lui dit, Tom ? »

Papa attendait la réponse, oncle Steve nous regardait.

Finalement il nous dit :

— Il vaut mieux cracher le morceau. J'aurais dû dire que j'essayais d'obtenir moi aussi un poste sur un de ces vaisseaux, avec une démobilisation spéciale et tout le reste. Alors je suis au courant.

Pat marmonna quelque chose. Papa lui dit brutalement :

— Parle donc, fiston.

— Ils nous ont dit que le voyage durerait probablement... Environ un siècle.

Maman s'évanouit, oncle Steve la rattrapa, et tout le monde se précipita dans tous les sens avec des compresses d'eau froide en se marchant sur les pieds. Dans la confusion nous étions tous bouleversés. Une fois qu'elle reprit ses esprits, son frère prit Papa à

part.

— Écoute, Bruce, j'emmène les garçons dehors boire un grand jus de salsepareille. Il vaut mieux les sortir d'ici et de toute façon vous n'allez pas en reparler ce soir.

Papa approuva distraitemment en disant que c'était une bonne idée. Je suis sûr qu'il nous aimait tous beaucoup, mais quand on en venait au fait, Maman était la seule qui comptait.

Oncle Steve nous conduisit dans un endroit où il pouvait boire autre chose que de la salsepareille. Mais il opposa un veto quand Pat voulut commander de la bière.

— Ne fais pas le malin, mon petit. Je ne vais pas, pour te faire plaisir, me mettre en position de servir de l'alcool aux gamins de ma sœur.

— La bière n'a jamais fait de mal à personne.

— Et alors ? Si je trouve celui qui soutient que c'est une boisson non alcoolisée, je l'assomme avec une chope, c'est clair ? N'insiste pas.

Alors on a pris des jus, lui un horrible mélange appelé panaché martien, et nous avons discuté du Projet Lebensraum.

Il en savait bien plus sur le sujet que nous, bien qu'aucune presse n'en ait parlé jusqu'à ce jour. Je crois que le fait d'avoir été nommé au bureau du Chef d'État-major y était pour quelque chose, mais il n'a rien dit.

Finalement Pat dit d'un air préoccupé :

— Oncle Steve, crois-tu qu'il y ait une chance pour qu'ils acceptent ? Ou bien ferions-nous mieux d'oublier toute cette histoire ?

— Hein ? Mais bien sûr, ils vont vous laisser signer le contrat.

— Comment ? Ce n'était pas le cas ce soir. Tel que je le connais, Papa préférerait nous écorcher vifs plutôt que de rendre Maman malheureuse.

— Sûrement. D'ailleurs, il aurait raison. Mais faites-moi confiance, l'affaire est dans le sac... À condition que vous utilisiez le bon argument.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien... Comme gradé, j'ai servi sous les ordres de bien des gros bonnets. Quand vous avez raison et que le général a tort, il n'y a qu'une façon de le faire changer d'avis, c'est de se taire et de ne pas discuter. Il faut laisser les faits parler d'eux-mêmes et leur donner le temps de trouver une raison logique pour faire machine arrière.

Pat n'avait pas l'air convaincu, et oncle Steve continua :

— Croyez-moi, votre père est un homme raisonnable, ce qui n'est pas le cas de votre mère, mais elle préférerait souffrir toute son existence plutôt que de vous rendre malheureux. Ce contrat est tout à votre avantage. Ils ne peuvent pas vous le refuser, à condition que vous leur donniez le temps de s'habituer à l'idée. Si vous les agacez en

les harcelant continuellement selon vos bonnes habitudes, vous ne réussirez qu'à les unir contre vous.

— Mais je ne harcèle jamais, je ne fais que raisonner lo...

— Arrête, tu veux. Tu me fatigues. Pat, tu étais l'un des garnements les plus odieux qui ait jamais autant braillé pour obtenir ce qu'il voulait... Et toi, Tom, tu n'étais guère mieux. Vous ne vous êtes pas adouci en grandissant, vous avez simplement affiné votre technique. Maintenant on vous offre quelque chose gratuitement pour lequel je donnerais mon bras droit. Je ne devrais pas m'en mêler et vous laissez faire vos bêtises. Mais je veux bien vous aider. Gardez vos grandes gueules fermées, restez tranquilles dans votre coin et le tour est joué. Employez votre tactique habituelle et vous perdez tout.

Nous n'acceptons pas ce genre de leçon du premier venu. Sur un signal de Pat, je cognais dans le ventre, et lui dans la poitrine. Mais on ne peut pas discuter ainsi avec un homme décoré de l'ordre de Cérès. On l'écoute. Pat ne m'avait rien murmuré.

Alors nous avons parlé du Projet Lebensraum. Douze vaisseaux devaient décoller et rayonner à partir du Soleil dans les axes d'un dodécaèdre mais seulement approximativement, car la mission de chaque vaisseau consistait, non pas à explorer un certain volume d'espace, mais à visiter le plus d'étoiles possible de type solaire dans un laps de temps le plus bref. Oncle Steve nous expliqua comment ils avaient établi ? Une courbe de recherches « mini-max » pour chaque appareil, mais je n'ai rien compris. Nous n'avions pas étudié le type de calcul qu'il fallait utiliser. Ça n'avait pas beaucoup d'importance. Chaque vaisseau devait passer le plus de temps possible en exploration et le moins possible dans les lancements.

Mais Pat n'arrêtait pas de revenir sur la façon de faire avaler la pilule aux parents.

— Oncle Steve, en supposant que tu aies raison sur le fait de rester tranquilles, voici un argument qu'ils devraient peut-être entendre. Tu pourrais leur en parler.

— Lequel ?

— Eh bien, mieux vaut la moitié d'un pain que rien du tout. Ils n'ont probablement pas réalisé que... l'un de nous reste à la maison. — J'avais surpris ce qu'il allait dire, que « Tom reste à la maison ». J'allais objecter, mais je ne l'ai pas fait. En fin de compte il ne l'avait pas dit. Il continua : — Ils savent que nous voulons partir dans l'espace. S'ils ne nous autorisent pas cette fois-ci, nous le ferons dès que nous pourrons. Si nous nous étions enrôlés dans l'armée, nous serions revenus en permission, mais pas souvent. Si nous émigrions, nous pourrions être morts. Très peu d'émigrants réussissent à réunir la somme suffisante pour un voyage de retour sur la Terre, en tout cas pas du vivant de leurs parents. S'ils nous retiennent maintenant à la

maison, dès que nous serons majeurs ils ne nous reverront probablement plus. Mais s'ils acceptent, non seulement l'un de nous deux reste définitivement, mais ils restent en contact permanent avec l'autre. C'est tout l'intérêt d'utiliser des jumeaux télépathes. – Pat jeta un regard anxieux à oncle Steve. – Tu ne penses pas qu'il faudrait le leur dire ? Si tu leur glissais un mot là-dessus ?

Il ne répondit pas sur-le-champ. Moi, je trouvais ce raisonnement tout à fait valable. Deux moins deux égale zéro, mais deux moins un égal tout de même un.

Enfin il répondit lentement :

— Pat, quand te décideras-tu à apprendre que le mieux est l'ennemi du bien ?

— Je ne vois pas de faille dans ma logique.

— Quand as-tu vu la logique triompher sur les sentiments ? Tu devrais lire l'histoire du roi Salomon qui a proposé de couper un bébé en deux. – Il but une longue gorgée et s'essuya la bouche. – Ce que je vais vous révéler est strictement confidentiel. Saviez-vous que la Ligue Planétaire a envisagé d'armer ces engins comme des vaisseaux de guerre ?

— Hein ? Quoi ? M. Howard ne nous a rien...

— Ne crie pas comme ça. Le Projet Lebensraum intéresse au plus haut point le Département de la Paix. Quand on recherche la cause première des guerres, on en revient toujours au problème de la surpopulation, quels que soient les autres facteurs.

— Mais nous avons aboli la guerre.

— Oui, bien sûr. Et c'est pour cette raison que des gars comme moi sont payés pour éteindre les feux de broussailles capables d'incendier toute la forêt. Mes garçons, si je vous raconte la fin de l'histoire, il *faudra* la garder pour vous à tout jamais.

Je n'aime pas les secrets. Je préfère devoir de l'argent. On ne peut pas rendre un secret. Mais nous avons quand même promis.

— D'accord. J'ai vu les estimations du Département de la Paix, faites à la demande de l'IRP. Quand l'*Avant-garde* s'est envolée, ils lui ont donné une chance sur neuf de retour. Nous avons un meilleur équipement aujourd'hui. Ils ont établi une chance sur six pour chaque système planétaire visité. Chaque vaisseau va s'arrêter sur une moyenne de six étoiles d'après le programme prévu. Cela donne une chance sur trente-six de revenir sur Terre. Pour douze appareils, cela fait une sur trois que l'un d'entre eux retourne. C'est là que vous autres, petits monstres, vous entrez en jeu.

— Ne nous appelle pas « monstres » !

Nous nous étions écriés en chœur.

— Des « monstres », répéta-t-il. Heureusement que vous êtes là, parce que sans vous le projet serait impossible à réaliser. Les vaisseaux

et les équipages sont sacrificables. Les engins ne sont que de l'argent et on trouve toujours des hommes plus curieux que sensés pour les piloter. Mais on ne peut pas sacrifier les connaissances qu'ils vont recueillir. Personne en haut lieu n'espère le retour des vaisseaux, par contre il est vital de localiser les planètes semblables à la Terre. L'humanité en a besoin. C'est pour ça qu'on a besoin de vous, pour renvoyer les rapports. Ensuite –, peu importe si les vaisseaux ne rentrent pas.

— Je n'ai pas peur, déclarai-je fermement.

Pat me jeta un coup d'œil et détourna les yeux. Je lui avais dit à haute et intelligible voix, pas par télépathie, que nous n'avions pas réglé qui de nous deux partait. Oncle Steve me regarda et dit tranquillement :

— Je m'en doute. On n'a pas peur à ton âge. Moi non plus, je ne crains rien. Je vis en sursis depuis l'âge de dix-neuf ans. Désormais je suis tellement sûr de ma bonne étoile que si l'un des vaisseaux revient, ce ne peut être que le mien. Mais comprenez-vous pourquoi ce serait idiot de raisonner avec votre mère en appuyant sur le fait qu'un jumeau sur deux vaut mieux que rien du tout ? Sur le plan des sentiments, vous vous trompez complètement. Lisez donc la parabole de la brebis perdue. Dites à votre mère que l'un de vous restera bien au chaud à la maison, et elle ne pensera qu'à une chose, que l'autre *n'est pas* au chaud, ni à la maison. Si votre père essaie de la rassurer, il sera bien obligé de se rendre à l'évidence, parce que ces faits ne sont pas secrets. Pas ceux sur lesquels les statisticiens ont établi leurs prévisions. Mais la publicité va grossir le côté positif et garder dans l'ombre l'aspect négatif.

— Oncle Steve, objecta Pat. Je ne vois pas comment ils peuvent être sûrs que la plupart des vaisseaux seront perdus.

— Ils ne peuvent pas en être sûrs. Mais ces estimations sont en réalité des hypothèses optimistes fondées sur l'expérience déjà acquise auparavant. C'est ainsi, Pat. On peut avoir raison un nombre incalculable de fois, mais dès qu'il s'agit d'explorer de nouvelles contrées, la première fois que l'on se trompe c'est aussi la dernière. C'est la mort. Tu as déjà jeté un coup d'œil sur les chiffres rien qu'à l'intérieur de notre petit système solaire ? L'exploration ressemble à la roulette russe. Tu gagnes sans arrêt, mais si tu continues elle te tuera, c'est certain. Alors il vaut mieux ne pas les agiter en soulevant cet aspect de la question. Moi, cela m'est égal. Je considère qu'un homme a le droit de mourir comme il l'entend. C'est la seule chose pour laquelle on ne paie pas d'impôts. Mais c'est inutile d'attirer l'attention de vos parents sur le fait que l'un de vous deux ne reviendra pas.

La deuxième partie

Oncle Steve avait raison. Les parents ont cédé. Pat est parti pour le stage trois semaines plus tard.

Je ne sais toujours pas comment il s'est débrouillé pour y arriver. Nous n'avons jamais tiré au sort, nous ne nous sommes jamais affrontés de manière décisive et je n'ai rien accepté. Mais c'est tout de même lui qui est parti.

J'ai essayé de régler la question plusieurs fois avec lui, mais il remettait cela à plus tard, en me disant de ne pas m'inquiéter, d'attendre le dénouement final. En fin de compte, il semblait décidé que Pat partait et moi je restais. J'aurais peut-être dû résister le jour où nous avons signé le contrat. Il se tenait en arrière pour me laisser signer le premier, ce qui signifiait que j'étais la deuxième partie, celle qui demeurerait à la maison, au lieu de la troisième qui faisait le voyage. Mais à première vue il n'y avait pas de quoi en faire un drame, car les deux parties étaient interchangeables avec l'accord des trois réunies. Pat me fit remarquer cela juste avant la signature. Le plus important était de recueillir celle des parents tant qu'ils étaient prêts à la donner.

Essayait-il de me doubler à ce moment-là ? En tout cas, je ne l'ai pas lu dans ses pensées. Est-ce que j'aurais fait la même chose si j'y avais pensé ? Je ne sais pas. Je n'en sais vraiment rien. En tout cas, j'ai fini par me rendre compte peu à peu que c'était une question réglée. La famille l'a considérée comme un fait établi, les gens de l'IRP aussi. Alors j'ai dit à Pat que rien n'était réglé. Il a seulement haussé les épaules en me rappelant que ce n'était pas de sa faute. Je pourrais peut-être leur faire changer d'avis... Si je ne craignais pas de tout faire tomber à l'eau.

Je ne voulais pas cela. Nous ne savions pas à ce moment-là que l'IRP se serait traîné à genoux en pleurant plutôt que de laisser filer deux jeunes télépathes en bonne santé. Nous pensions qu'ils avaient le choix. Je croyais que si je faisais une histoire ils allaient déchirer le contrat, ce qu'ils pouvaient faire jusqu'au jour fatidique du départ en payant une faible indemnité.

Au lieu de cela, j'ai pris Papa seul à seul et je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Ce qui prouvait bien à quel point j'étais désespéré. Jamais aucun de nous deux ne serait allé se plaindre de l'autre à nos

parents. Je ne me sentais d'ailleurs pas à l'aise du tout. Je bégayai, bredouillai et eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre pourquoi je me sentais lésé.

Papa me dit finalement d'un air ennuyé :

— Mais Tom, je croyais que toi et ton frère, vous aviez décidé cela entre vous ?

— C'est ce que j'essaie de te dire ! Nous n'avons rien décidé.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Eh bien, je veux que tu l'obliges à être loyal. Nous devrions tirer au sort. Tu pourrais le faire et veiller à ce que ce soit juste et équitable. Tu le feras, n'est-ce pas ?

Papa fixa son attention sur sa pipe ; il le faisait toujours pour gagner du temps. Enfin il répondit :

— Je ne vois pas comment vous pouvez vous retirer maintenant. Surtout quand tout est arrêté. À moins que tu ne veuilles casser le contrat. C'est difficile, mais encore possible.

— Mais il n'y a pas lieu de casser le contrat. Je veux seulement une chance équitable. Si je perds, je la boucle. Si je gagne, cela ne changera rien, excepté que c'est moi qui pars et Pat qui reste.

— Hum... – Il tira une bouffée de sa pipe avec une expression pensive. – Tom, as-tu regardé ta mère dernièrement ?

Je l'avais observée, sans lui parler vraiment. Elle allait et venait comme un fantôme, visiblement blessée et accablée de chagrin.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas lui faire ça. Elle souffre déjà le martyre parce qu'elle perd ton frère. Je ne peux pas lui faire tout recommencer pour toi. Elle ne le supporterait pas.

Je savais qu'elle était très malheureuse, mais je ne comprenais pas ce que cela pouvait bien lui faire si nous changions de place.

— Tu ne veux tout de même pas dire que Maman préfère les choses ainsi, que ce soit Pat qui parte plutôt que moi ?

— Mais non. Votre mère vous aime autant tous les deux.

— Alors ça ne devrait pas changer grand-chose.

— Mais si. Elle est en train d'endurer le chagrin de perdre un de ses fils. Si vous inversiez les rôles maintenant, elle devrait tout supporter de nouveau pour l'autre. Ce ne serait pas juste pour elle. – Il tapota sa pipe contre le cendrier ce qui signifiait que l'entretien était terminé.

— Non, je crains que tu ne sois obligé de respecter votre arrangement.

C'était sans espoir, je ne pouvais que me taire. En invoquant la santé de Maman, Papa avait sorti l'atout maître.

Quatre jours plus tard, Pat nous quitta pour le centre d'entraînement. Je ne le vis pas beaucoup excepté les heures que nous

passions ensemble au Bâtiment Translunaire. Il sortait avec Maudie tous les soirs et je n'étais pas de la partie. Il fit observer que pour lui c'était les dernières fois, tandis que moi je la verrais autant que je le voudrais par la suite. Alors, s'il te plaît, décampe. Je n'ai pas discuté, c'était juste après tout. Et puis de toute façon, je n'avais aucune envie de les accompagner vu les circonstances. Nous n'avions jamais été aussi éloignés l'un de l'autre, Pat et moi, que pendant ces quelques jours.

Cela ne troubla nullement nos facultés télépathiques. Cette « harmonie » de nos esprits, quelle qu'elle soit, fonctionnait et nous pouvions communiquer comme si nous parlions à haute voix... Ou l'arrêter au choix. Nous n'avions pas besoin de nous « concentrer » ou de « vider nos esprits », rien de toutes ces inepties mystiques de l'Orient. Quand nous voulions « parler », nous parlions.

Lorsque Pat s'en alla, je me sentis perdu. Bien sûr, nous étions en contact quatre heures par jour, et à tout moment dès que je l'appelais. Mais on ne peut pas avoir vécu toute sa vie à deux sans se sentir mal à l'aise le jour où il faut tout faire tout seul. Je n'avais pas encore pris de nouvelles habitudes. Je me préparais pour aller quelque part, puis je m'arrêtais à la porte pour me demander ce que j'avais bien pu oublier. Seulement Pat. C'est vraiment pénible cette solitude quand on a toujours été deux.

En dehors de cela, Maman se voulait gaie, joyeuse, tendre, et se rendait tout bonnement insupportable. Mon sommeil était complètement chamboulé. Le centre d'entraînement fonctionnait à l'heure suisse, donc tous les autres jumeaux et moi-même qui restions sur la Terre, peu importe l'endroit, nous devons transmettre nos messages à l'heure suisse. Pat me sifflait dans les oreilles et me réveillait à deux heures du matin, toutes les nuits. Je travaillais jusqu'à l'aube et je me rattrapais en dormant pendant la journée.

C'était gênant mais nécessaire, et j'étais bien payé. Pour la première fois de ma vie, j'avais beaucoup d'argent. Et toute la famille aussi, parce que j'ai insisté pour payer une grosse pension en dépit des objections de Papa. Je me suis même acheté une montre (Pat avait emporté la nôtre) sans me soucier du prix. Nous parlions même de déménager dans un appartement plus grand.

Toutefois l'IRP envahissait de plus en plus mon existence et je réalisai que le contrat comprenait beaucoup plus que simplement enregistrer les messages de mon frère. Le programme de gériatrie a commencé tout de suite. « Gériatrie » c'est un terme étrange pour quelqu'un qui n'est même pas encore en âge de voter, mais il avait une signification particulière pour moi, celle de me faire vivre le plus longtemps possible. Ce que je mangeais ne me regardait plus. Je devais suivre un régime. Plus de sandwiches avalés à droite et à

gauche. Et aussi une longue liste d'activités considérées « dangereuses » que je ne devais pas avoir. On me fit des piqûres contre tout, du lumbago à la maladie du sommeil, et un examen physiologique si complet que tous les autres ne paraissaient pas plus sérieux qu'une simple imposition des mains.

Pat m'avait dit qu'on lui faisait la même chose, c'était ma seule consolation. Nous avons beau être tout à fait ordinaires sur de nombreux plans, nous n'en étions pas moins du matériel d'intercommunication irremplaçable pour l'IRP. Nous avons donc droit au traitement des chevaux de course hors classe et des Premiers ministres, celui que le commun des mortels ne reçoit jamais. C'était pénible.

Je ne relançai pas Maudie la première semaine, je ne me sentais pas à l'aise vis-à-vis d'elle. Finalement elle m'appela pour me demander si j'étais fâché contre elle ou si je l'avais mise en quarantaine, alors nous sommes sortis ensemble ce soir-là. Ce n'était pas la fête. Elle m'appela « Pat » plusieurs fois. Elle le faisait de temps en temps, mais cela n'avait pas d'importance car nous avions l'habitude que les gens se trompent.

Maintenant c'était désagréable, le fantôme de Pat flottait autour de nous.

La deuxième fois qu'elle fit l'erreur, je la repris avec colère :

— Si tu veux parler à Pat, je peux le contacter en moins d'une demi-seconde.

— Quoi ? Enfin, Tom !

— Oh, je le sais que tu préférerais être avec Pat ! Si tu crois que ça m'amuse de jouer les remplaçants, tu te trompes lourdement.

Elle en eut les larmes aux yeux. J'avais honte de mon attitude et je devins encore plus agressif. On se disputa, puis je me retrouvai en train de lui raconter comment je m'étais fait avoir.

Elle n'eut pas la réaction que j'attendais. Au lieu de m'exprimer sa sympathie, elle dit :

— Oh, Tom, Tom ! Comment ne vois-tu pas que ce n'est pas de la faute de Pat, mais de la tienne ?

— Hein ?

— Ce n'est pas lui qui a arrangé cela, c'est toi. Tu ne peux pas savoir à quel point j'en avais assez de la façon dont tu le laissais te manipuler. Tu as « une volonté d'échec ».

J'étais tellement en colère que j'en bafouillais.

— Qu'est-ce que cette histoire ? Cela ressemble fort à de la psychologie facile et simpliste. Bientôt tu vas me dire que j'ai un « désir de mort ».

Elle ravala ses larmes.

— Non, c'est peut-être Pat qui l'a. Il en parlait toujours en riant.

Tout de même, je sais combien cette aventure est dangereuse, et que nous ne le reverrons jamais.

Je réfléchis à ses paroles.

— Es-tu en train d'insinuer que j'ai laissé Pat me frustrer parce que j'avais peur d'y aller ?

— Quoi ? Mais Tom, je n'ai rien dit de tel.

— Ça y ressemblait pourtant.

Puis je compris soudain pourquoi j'avais raisonné ainsi. J'avais peut-être bel et bien peur, et je m'étais débrouillé pour le laisser gagner... Parce que je savais ce qui allait arriver à celui qui partait.

J'étais peut-être un lâche.

Nous avons fait la paix et notre sortie sembla se terminer de façon satisfaisante. Quand je la ramenai chez elle, je me disais que je pourrais l'embrasser. Je ne l'avais jamais fait, étant donné la façon dont Pat et moi nous marchions sur nos plates-bandes mutuelles. Je pense qu'elle l'espérait, aussi... Soudain Pat me siffla :

« Hé ! Tu es réveillé, frérot ? »

(« Bien sûr, mais je suis occupé. »)

« C'est-à-dire ? Tu ne sors pas avec ma petite amie par hasard ? »

(« Qu'est-ce qui te fait croire ça ? »)

« C'est vrai, n'est-ce pas ? Le flair, mon ami. Ça marche bien ? »

(« Mêlé-toi de tes affaires ! »)

« Ça va, ça va ! Dis-lui bonjour de ma part. Maudie ! »

— Tom, que se passe-t-il ? Pourquoi as-tu l'air si préoccupé ? me demanda-t-elle.

— C'est juste Pat. Il te dit bonjour.

— Ah... Eh bien, je lui dis la même chose.

Je transmis. Il ricana :

« Embrasse-la pour moi. »

Alors je ne l'ai pas fait. Ni pour l'un ni pour l'autre.

Mais nous sommes sortis ensemble régulièrement après cela. Ça collait même tellement bien avec Maudie... que, bien qu'encore étudiant, j'avais envisagé de me marier si les choses allaient jusque-là. J'en avais les moyens maintenant. Oh, je n'étais pas tout à fait sûr de vouloir me mettre la corde au cou si jeune, mais c'est tellement pénible d'être seul quand on a toujours eu l'habitude d'avoir quelqu'un à ses côtés.

Puis ils ramenèrent Pat sur un brancard.

En fait c'était une ambulance, spécialement affrétée. Cet imbécile avait filé pour s'essayer au ski, ce qu'il savait faire autant que moi la plongée sous-marine. Il n'avait pas fait une chute spectaculaire, il était simplement tombé sur ses skis à l'arrêt. Il n'en restait pas moins qu'on le transportait à la maison, complètement insensible à partir de

la taille et privé de l'usage de ses jambes. Ils auraient dû l'emmener à l'hôpital, mais il voulait rentrer à la maison, Maman aussi, alors Papa a fait pression pour qu'on le ramène. Il a hérité de la chambre libérée par Faith et je suis retourné dormir sur le divan.

La famille était dans tous ses états, pire que lors du départ de Pat. Papa a presque jeté Frank Dubois hors de la maison. Celui-ci a eu l'imprudence de déclarer que, puisque désormais cette stupide histoire de voyage spatial était terminée, il était toujours décidé à offrir une place à Pat à condition qu'il étudie la comptabilité ; il ne voyait pas d'inconvénient pour un comptable à être également paraplégique. Je ne sais pas, Frank était peut-être animé des meilleures intentions du monde, mais l'enfer n'en est-il pas pavé ?

Ce qui me dérangea le plus, c'était la façon dont Maman réagissait. Elle pleurait à chaudes larmes, de compassion, de chagrin ; elle n'en faisait jamais assez pour Pat, et passait des heures à lui frotter les jambes jusqu'à être sur le point de s'évanouir. Mais je le voyais bien, même si Papa ne le remarquait pas, qu'elle était immodérément ravie d'avoir de nouveau son « bébé » à la maison. Oh, ces larmes n'étaient pas simulées... Mais les femmes paraissaient capables de pleurer et d'être heureuses en même temps.

Nous savions tous que « cette stupide histoire de voyage spatial » était liquidée, mais nous n'en discutons pas, pas même entre Pat et moi. Ça ne servait à rien de lui reprocher d'avoir gâché notre chance en voulant faire le malin. Il devait se sentir encore plus accablé que moi, impotent dans son lit, avec sa paire de jambes mortes. J'étais sans doute amer mais ce n'était guère le moment de le lui faire savoir. Je réalisai avec un certain malaise que les gros chèques de l'IRP cesseraient bientôt d'être virés et que la famille serait de nouveau à court d'argent, au moment où nous en avions le plus besoin. Je regrettai la montre hors de prix et les sommes claquées avec Maudie dans des endroits normalement inabordables. J'évitais d'y penser, c'était trop tard. Mais je me demandais quel travail j'allais bien pouvoir trouver au lieu d'aller en fac.

J'ai été désarçonné le jour où M. Howard apparut. J'avais gardé un petit espoir, celui que nous serions payés jusqu'au dénouement de l'opération de Pat, même s'ils n'étaient pas responsables de l'accident, puisque c'était lui qui avait enfreint leurs règles. Je pensais qu'avec tous leurs milliards ils pouvaient se permettre d'être généreux.

Mais M. Howard n'a même pas soulevé la question. Il voulait seulement savoir quand je serais prêt à partir pour le centre d'entraînement.

J'étais troublé, Maman hystérique, Papa furieux, et M. Howard impassible. À l'écouter il ne s'était rien passé pouvant suggérer de quelque façon que le contrat était rompu. Puisque les deuxième et

troisième parties étaient interchangeables, et que Pat n'était pas en mesure de faire le voyage, c'était naturellement à moi de le faire. Il ne devait pas y avoir de problème avec notre efficacité en tant que coéquipiers télépathes. Pour s'en assurer, ils nous avaient laissés tranquilles quelques jours à cause du triste accident. Mais il fallait que je me présente tout de suite. Le temps pressait.

Papa s'empourpra, prononça des paroles incohérentes. Ils n'avaient donc pas fait assez de mal à sa famille ? Ne leur restait-il donc aucune décence ? Ni aucune considération ?

Au milieu de tout cela, alors que j'essayais de m'accommoder à la nouvelle situation en me demandant ce que j'allais répondre, Pat m'appela en privé :

« *Tom ! Viens ici.* »

Je m'excusai et me rendis auprès de lui. Nous avions très peu communiqué depuis son arrivée. Une ou deux fois la nuit il m'avait demandé de lui apporter un verre d'eau ou autre chose, mais nous n'avions jamais vraiment bavardé. Il n'y avait que ce noir silence morose qui m'excluait de ses pensées. Je ne savais pas comment en venir à bout. C'était la première fois que l'un de nous deux était malade sans l'autre.

— Ferme la porte.

Je le fis. Il me regarda avec un sourire ironique.

— Je t'ai harponné avant que tu n'aies rien promis, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Va dire à Papa que je veux lui parler tout de suite, et à Maman qu'elle arrête de pleurer, elle me fait de la peine. – Sa bouche dessina une grimace sardonique. – Explique à M. Howard que je veux parler seul à seul avec mes parents. Et après, tire-toi.

— Quoi ?

— Décampe sans dire au revoir, ni où tu vas. Quand j'aurai besoin de toi, je te ferai signe. Si tu restes dans les parages Maman va t'arracher des promesses. – Il me regarda avec une froideur méprisante. – Tu n'as vraiment jamais eu de caractère.

Je laissai passer le sarcasme : il était malade.

— Écoute, Pat. Cette fois-ci je ne vois pas comment ça peut marcher. Maman va obtenir ce qu'elle veut, quoi qu'il arrive, et Papa est tellement excité que c'est un miracle s'il n'a pas cassé la figure de M. Howard.

— Je m'occupe des parents. Howard n'aurait pas dû s'en mêler. Vas-y. Sépare-les et disparais.

— D'accord. Euh... Pat. Merci pour ce que tu fais. J'étais mal à l'aise.

— Parce que tu crois que j'ai fait cela pour toi ? – Il grimaça un

sourire.

— Eh bien, je pensais...

— Tu ne penses jamais... Moi, je n'ai rien fait d'autre depuis des jours. Si je me retrouve paralysé à vie, tu crois vraiment que je vais passer mon existence dans une institution publique ? Ou ici, avec Maman en train de me dorloter en babillant, comme une enfant. Papa en train de faire des économies de bouts de chandelle, et les filles qui en auront la nausée de me voir dans cet état ? Pas Patrick ? Si je dois vivre de cette façon, je veux avoir le meilleur de tout... Des infirmières qui bondiront dès que je lèverai le petit doigt, des danseuses nues pour me distraire, et c'est toi qui vas faire en sorte que l'IRP paye pour tout cela. Oh, nous pouvons remplir notre contrat et nous allons le faire. Oh, je sais que tu n'as pas envie d'y aller, mais maintenant tu n'as plus le choix.

— Moi ? Tu n'y es pas du tout. C'est toi qui m'as mis à l'écart. Tu...

— D'accord, laisse tomber. Tu n'aspire qu'à y aller. — Il se dressa et me donna un léger coup dans les côtes en arborant un sourire railleur. — Nous allons partir tous les deux. Tu vas m'emmener à chaque étape du voyage. Maintenant vas-y et sépare-les.

Je quittai la maison deux jours plus tard. Pat entortilla Maman si bien, qu'elle ne lutta même pas. S'il fallait que je traverse l'espace pour permettre à son bébé malade d'être bien soigné et d'obtenir tout ce qu'il voulait, eh bien, c'était triste mais inévitable. Elle me dit à quel point elle éprouvait du chagrin à l'idée de me laisser partir. Je savais que c'était seulement à moitié vrai.

— ... Moi, je l'étais vraiment, chagriné... Je me demandais ce qui se serait passé, si je m'étais trouvé dans les draps de Pat ? L'aurait-elle laissé s'en aller aussi facilement pour combler tous *mes* désirs ? Enfin, j'ai décidé d'arrêter de penser à tout cela. Les parents ne se rendent sans doute pas compte quand ils font des différences entre leurs enfants.

Papa me prit à part pour un entretien « entre hommes ». Il bafouilla, toussota, s'excusa de ne pas m'avoir parlé de ces choses avant. Il semblait encore plus gêné que moi, ce qui était vraiment difficile. Pendant qu'il pataugeait, je lui annonçai qu'un de nos cours à l'école avait traité la plus grosse partie de ce qu'il avait à me dire. (Je n'ajoutai pas que ce cours m'avait enlevé pas mal de mes illusions.) Il s'éclaira et reprit :

— Eh bien, fiston, ta mère et moi, nous avons essayé de t'apprendre la différence entre le bien et le mal. Rappelle-toi seulement que tu es un Bartlett et tu ne feras pas trop de bêtises. Pour en revenir à l'autre question, eh bien, tu n'auras qu'à te demander si

c'est le genre de fille que tu serais fier de présenter à ta mère, c'est tout ce que je te demande.

Je promis. Je me rappelai que je ne risquais pas de rester en mauvaise compagnie, avec tous les psychologues qui disséquaient pratiquement tous les participants au Projet Lebensraum. Il n'y aurait certainement pas de pommes pourries dans le panier.

Quand je pense combien les parents peuvent être naïfs, je me demande comment il se fait que les bébés naissent encore. Malgré tout c'était touchant, et j'ai apprécié la violence qu'il s'est fait pour que je parte tranquille. Papa a toujours été un brave homme avec les meilleures intentions du monde.

J'ai eu un dernier rendez-vous avec Maudie, mais ce n'était pas une vraie sortie. Nous sommes restés assis autour du lit de Pat. Elle m'a bien embrassé avant de partir, mais il lui avait dit de le faire. Oh, et puis de toute façon !

Le vaisseau-torche « Lewis and Clark »

Je ne suis resté que deux jours en Suisse. Un coup d'œil rapide au lac à Zurich et c'est tout. Le temps pressait. Je devais me dépêcher d'apprendre toutes les choses que Pat avait étudié pendant des semaines. Comme ce n'était pas possible, on me donna des bobines de microfilms pour rattraper mon retard après le décollage.

J'avais un atout : La Langue-Auxiliaire de la Ligue Planétaire était une matière obligatoire pour la première année de fac dans notre école, et on travaillait avec le langage de la Ligue Planétaire dans le Projet Lebensraum. Je ne pouvais pas vraiment le parler à mon arrivée, mais ce n'était pas difficile. Ça semble idiot de dire « parte » quand on a toujours dit « parti », mais on s'y habitue, et bien sûr tous les termes techniques sont du Genève-International, ce n'est pas nouveau.

En fait, comme l'a fait remarquer l'officier en charge de l'exécution du projet, le professeur Brunn, les communicateurs télépathiques n'avaient pas grand-chose à savoir avant de monter à bord du vaisseau. Le but principal du stage était de familiariser les équipages entre eux, de les faire vivre ensemble, de façon à ce que les psychologues puissent déceler les conflits de personnalité qui n'ont pas été détectés à travers les tests.

— Nous n'avons aucun doute sur toi, mon garçon. Grâce au profil de ton frère, nous savons à quel point vos résultats sont proches l'un de l'autre. Vous autres télépathes, vous devez vous éloigner beaucoup des normes acceptées pour être écartés du projet.

— Comment ?

— Tu ne comprends pas ? Nous sommes capables de refuser un capitaine de vaisseau qui a un taux de glycémie trop bas au réveil et une tendance latente à la mauvaise humeur avant d'avoir avalé son petit-déjeuner. Nous pouvons remplir les fiches une vingtaine de fois et jongler avec jusqu'à ce qu'elles soient aussi bien coordonnées qu'une équipe d'acrobates. Mais pas avec vous. Vous êtes trop rares, nous sommes obligés de vous permettre quelques excentricités sans mettre en danger le reste du vaisseau. Cela me serait complètement égal si tu croyais à l'astrologie. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Grands dieux, non ! M'écriai-je scandalisé.

— Tu vois ? Tu es un garçon normal et intelligent. Tu feras

l'affaire. Tu sais, au pire nous aurions emmené ton frère sur un brancard.

Il ne restait plus que les télépathes quand je suis arrivé à Zurich. Les capitaines et les équipes chargés des torches et de l'astrogation avaient embarqués les premiers, puis les spécialistes et les autres membres du personnel. Tous les « passagers » étaient à bord sauf nous. J'ai même à peine eu le temps de faire connaissance avec mes collègues télépathes.

Ils formaient un groupe bizarre et je commençai à comprendre ce que le professeur Brunn entendait par laisser un peu la bride sur le cou aux monstres. Nous étions douze rien que pour le *Lewis and Clark*. Il y en avait cent cinquante pour les douze vaisseaux spatiaux de la flotte. En fait, l'IRP avait pris toutes les équipes de télépathes qu'elle avait réussi à embaucher. Je demandai à l'un d'eux, Bernhard van Houten, pourquoi chaque vaisseau en emmenait autant.

Il me regarda d'un air compatissant.

— Mais réfléchis, Tom. Si une lampe brûle dans une radio, que fais-tu ?

— Eh bien, je la remplace.

— C'est la réponse à ta question. Nous sommes des pièces détachées. Si l'un des membres d'une équipe télépathique disparaît cette « radio »-là est morte pour toujours. Ils peuvent alors en brancher, une autre. Ils veulent être sûrs d'avoir au moins une équipe opérationnelle jusqu'à la fin du voyage... Ils l'espèrent.

J'eus à peine le temps d'apprendre leurs noms avant notre départ du centre. Il y avait donc moi, Bernhard van Houten, une fille moitié chinoise moitié péruvienne appelée Mei-Ling Jones (elle prononçait Hone-Ace), Rupert Hauptman, Anna Horoshen, Gloria Maria Antonita Docampo, Sam Rojas et Prudence Matthews. Ceux-là avaient plus ou moins mon âge. Puis il y avait Dusty Rhodes qui avait l'air d'avoir douze ans, et en déclarait quatorze. Je me suis demandé comment l'IRP avait convaincu ses parents de le laisser partir. Peut-être le détestaient-ils. Ce n'était pas difficile dans son cas.

Enfin les trois derniers étaient plus âgés que nous : Miss Gamma Furtney, Cas Warner, et Alfred McNeil. Miss Gamma était bizarre, le genre de vieille fille qui n'admet jamais d'avoir plus de trente ans. Elle était notre triplée. L'IRP avait réussi à persuader quatre séries de triplés télépathes de partir. Ils servaient à relier les douze vaisseaux ensemble en les divisant en quatre groupes de trois qui étaient eux-mêmes raccordés par quatre couples de jumeaux.

Les triplés sont quatre-vingt-six fois plus rares que les jumeaux, il était donc surprenant qu'ils aient pu en trouver suffisamment qui soient à la fois télépathes, et désireux de partir. Il n'était bien sûr pas question de se préoccuper de leurs excentricités. Je soupçonne Misses

Alpha, Bêta, Gamma Furtney d'avoir été attirées par les effets causés par l'heure einsteinienne. Elles pouvaient prendre leur revanche sur tous les hommes qui ne les avaient pas épousées : elles n'auraient que quelques rides quand ils mourraient de vieillesse.

Notre vaisseau était à l'une des extrémités du dodécaèdre. Cas Warner était notre jumeau latéral. Il nous reliait à travers son frère au *Vasco de Gama*, joignant ainsi deux groupes de trois. D'autres jumeaux latéraux reliaient les autres extrémités. Ceux qui transmettaient de vaisseau à vaisseau n'avaient pas besoin d'être jeunes, car leurs partenaires restaient jeunes comme eux grâce à la relativité. Cas Warner avait quarante-cinq ans. C'est un brave type tranquille qui semblait être heureux de prendre ses repas avec des adolescents comme nous.

Le douzième était M. McNeil (« appelle-moi oncle Alfred »). C'était un vieil homme adorable, un Noir qui devait avoir soixante-cinq ans ou plus (j'étais incapable de deviner son âge). Il possédait la sérénité bienveillante que trouvent les gens âgés lorsqu'ils ne deviennent pas amers et égocentriques... À le voir, il y avait gros à parier qu'il était diacre dans son église.

J'ai fait sa connaissance parce que j'avais une nostalgie terrible de la maison la première nuit à Zurich. Il s'en est aperçu et m'a invité dans sa chambre après le dîner. Il m'a en quelque sorte réconforté. J'ai cru qu'il était un des psychologues de l'Institut, comme le professeur Brunn, mais non, il faisait partie d'un télécouple... Pas même avec un jumeau latéral. Son partenaire était resté sur terre.

Je ne pouvais pas y croire. Finalement il me montra le portrait d'une petite fille avec des couettes et un regard joyeux, alors seulement une révélation traversa mon cerveau borné qu'il était une de ces exceptions, un télépathe sans jumeau. Elle s'appelait Célestine Regina Johnson, c'était sa petite-nièce. Il l'avait surnommée « Pain d'Épice ». Il me présenta à sa photo et lui dit qui j'étais.

Je dus en parler à Pat, j'avais oublié qu'il les avait déjà connus.

Oncle Alfred était retraité. Il avait été le compagnon de jeux en chef du bébé, car il habitait avec sa nièce et le mari de celle-ci. C'est lui qui avait appris à l'enfant à parler. Quand ses parents sont morts dans un accident, il se remit à travailler plutôt que de laisser la petite être adoptée.

— J'ai découvert que je pouvais veiller sur Pain d'Épice, même quand je ne la voyais pas. Elle a toujours été sage, et je partais tranquille. Je savais que c'était un don. Je pensais que le Seigneur dans Son infinie miséricorde m'avait accordé la possibilité de prendre soin de ma petite fille.

La seule chose qui l'inquiétait, c'était l'incertitude de ne pas vivre assez longtemps pour élever Pain d'Épice et lui donner ses

chances de bien démarrer dans la vie. Mais le projet Lebensraum avait résolu le problème. Non, cela lui était égal d'être loin d'elle, car il était tout le temps avec elle.

J'ai eu l'impression qu'il pouvait vraiment la voir, mais je n'ai pas osé lui poser la question. En tout cas, avec lui des murs de pierre ne ressemblent pas à une prison, ni des années-lumière à une séparation. Il savait que la Miséricorde Infinie qui les avait réunis jusqu'à présent ne les détacherait pas l'un de l'autre avant qu'il ait terminé sa tâche. Quant au reste, il s'en remettait au Seigneur.

Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi calme, d'aussi sereinement heureux. Je n'avais plus le cafard jusqu'au moment où je suis retourné dans ma chambre me coucher. Alors j'ai appelé Pat et je lui ai parlé de l'oncle Alfred. Il m'a répondu que, bien sûr, oncle Alfred était un vieil original charmant... Et que je ferais mieux de la boucler et de dormir parce qu'une dure journée m'attendait le lendemain.

Puis ils nous ont expédiés dans le Pacifique Sud, et nous avons passé une nuit à l'atoll de Canton avant d'embarquer. Sam avait organisé un pique-nique avec Mei-Ling, Gloria et moi, mais on ne nous a pas permis de nager dans le lagon. La natation faisait partie des risques inutiles. Par contre, on nous envoya au lit tôt pour nous réveiller deux heures avant le lever du jour. C'était pénible, surtout quand on est déphasé pour avoir traversé trop vite trop de fuseaux horaires. Je commençai à me demander ce que je faisais là.

Le *Lewis and Clark* était à quelques centaines de kilomètres à l'est, dans une partie inutilisée de l'océan. Je n'avais pas réalisé qu'il y avait autant d'eau avant de l'avoir observé de haut, et on ne voit que la surface. S'ils trouvaient un moyen d'utiliser tous ces mètres cubes aussi pleinement que la Vallée du Mississippi, ils n'auraient pas besoin de planètes.

Vu de haut, le *Lewis and Clark* ressemblait à un ballon de basket flottant dans l'eau. On ne pouvait pas voir qu'il avait la forme d'un navet. La torche était dirigée vers le bas. La partie supérieure sphérique était la seule visible. J'y jetai un coup d'œil : les cargos submersibles avaient l'air minuscule à côté. Puis notre bus le survola. On nous avertit de faire attention en montant la passerelle et de ne rien oublier dans le bus. Cela ne servirait à rien d'écrire aux Objets Trouvés. Cette pensée me fit frissonner... J'avais encore le cafard, mais j'étais surtout excité.

Je me suis perdu plusieurs fois, mais j'ai finalement trouvé ma cabine au moment où un haut-parleur se mit à rugir :

— À tous les membres du personnel préparez-vous à l'accélération. À tous les passagers, couchez-vous et attachez vos

ceintures. Stations de lancement, signalez-vous par ordre. Moins quatorze minutes.

L'homme qui parlait était tellement prosaïque qu'il aurait pu tout aussi bien dire : « Les passagers de l'omnibus changent à Birmingham. »

Ma cabine était assez vaste, munie d'une double armoire, un bureau avec une visionneuse-enregistreuse encastrée, un lavabo, et deux lits qui se rabattaient dans le mur. Ils étaient abaissés, ce qui réduisait la place pour bouger. Comme il n'y avait personne d'autre dans les parages, j'en ai choisi un. Je me suis couché et j'ai attaché les trois ceintures de sécurité, lorsque Dusty Rhodes est apparu.

— Hé là ! Tu as pris mon lit !

J'avais envie de l'envoyer sur les roses, mais ce n'était pas le moment d'avoir une discussion, juste avant le décollage.

— Comme tu veux, lui ai-je répondu en changeant de lit.

Il eut l'air ennuyé. Je crois qu'il voulait une discussion. Au lieu de s'allonger sur celui que j'avais libéré, il alla vers la porte et regarda dehors.

— Il vaut mieux que tu t'attaches. Ils ont déjà passé le mot.

— Des clous ! répliqua-t-il sans se retourner. Il y a tout je temps. Je vais jeter un coup d'œil dans la salle de contrôle.

J'allais lui dire de sortir, quand un officier navigant qui contrôlait les chambres entra dans la nôtre.

— Allez hop, au lit, mon garçon, fit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique, celui qu'on utilise pour ordonner à un chien de se coucher.

Dusty ouvrit la bouche, la referma et s'allongea. L'officier fixa les ceintures comme pour un bébé en tirant sur les boucles de façon à ce qu'elles soient hors d'atteinte pour la personne sur la couchette. Il lui mit même le harnais autour des bras.

Puis il vérifia les miennes. Mes bras étaient libres, mais il se contenta de me dire :

— Garde bien tes bras sur le matelas pendant le décollage.

Après son départ, une voix féminine se fit entendre :

— À tous les communicateurs spéciaux, rentrez en contact avec vos partenaires.

Je communiquais avec Pat depuis mon réveil. Je lui avais décrit le vaisseau de l'extérieur et de l'intérieur. Toutefois je l'appelai :

(« Tu es là, Pat ? »)

« Évidemment. Où veux-tu que j'aille ? Quel est le mot d'ordre ? »

(« Lancement dans environ dix minutes. Ils viennent juste de nous dire de rentrer en contact avec nos partenaires. »)

« Tu as plutôt intérêt à rester en liaison ou je te casse la figure. Je ne veux rien manquer. »

(« D'accord, d'accord, ne t'excite pas, Pat. Cela ne se passe pas tout à fait comme je l'imaginais. »)

« *Hein ? Quoi ?* »

(« Je ne sais pas. Je m'attendais à des gros bonnets et à des discours. Après tout, c'est un grand jour aujourd'hui. Mais à part les photos qu'on a pris de nous à l'Atoll de Canton hier soir, il y a eu bien plus de bruit quand nous sommes partis chez les scouts. »)

Pat ricana :

« *Les gros bonnets se mouilleraient là où tu es, sans parler de la pluie de neutrons.* »

(« C'est vrai, c'est vrai. »)

Il était inutile de me rappeler qu'un vaisseau-torche avait besoin de beaucoup de place pour le décollage. Même lorsqu'il a mis au point un moyen pour le faire partir de la Terre même, au lieu d'une station spatiale, des milliers de kilomètres carrés d'océan n'en restaient pas moins nécessaires. C'est pourquoi les ignorants affirment que le remous est en train de changer le climat et que le gouvernement devrait vraiment faire quelque chose.

« *De toute façon, il y a toute une flopée de gros bonnets et des tas de discours. Nous sommes en train d'écouter celui de l'Honorable J. Dillberry Egghead... Veux-tu que je te le répète ?* »

(« Euh, c'est inutile. Qui est « nous » ? »)

« *Toute la famille. Foi et Frank viennent d'arriver.* »

J'étais sur le point de lui demander des nouvelles de Maudie, lorsqu'une voix résonna à travers le réseau radio intérieur :

— Bienvenue à bord, mes amis. C'est le capitaine qui vous parle. Nous allons nous propulser en douceur à trois gravités. Il faut toutefois vous détendre et garder les bras à l'intérieur de vos couchettes. La triple poussée ne durera que six minutes, ensuite vous serez autorisés à vous lever. Nous décollons en deuxième position, juste après le *Henry Hudson*.

Je répétais à Pat ce que le capitaine disait pratiquement simultanément. Pendant que Pat était au centre d'entraînement, nous nous étions exercés à laisser nos pensées faire écho au discours de quelqu'un de façon à ce qu'un télécouple agisse comme un microphone et un haut-parleur. Je pense qu'il devait faire la même chose de l'autre côté, et répéter les paroles du capitaine à la famille une fraction de seconde après moi. Ce n'est pas dur avec de l'entraînement.

Le capitaine disait :

— Le *Henry* en est au compte à rebours final... Dix secondes... Cinq... *Maintenant !*

J'ai vu quelque chose comme un éclair de chaleur, tout en étant pourtant dans une pièce close. Durant quelques secondes un bruit

retentit à travers le haut-parleur, doux, sifflant, éloigné comme du grésil sur une fenêtre.

« *Eh bien, dis donc !* » fit Pat.

(« Qu'y a-t-il ? »)

« *Il a décollé comme s'il s'était assis sur un clou. Il ne reste qu'un trou dans l'eau et un éclair lumineux. Attends une minute. Ils déplacent le plan de l'image de la station spatiale à la Lune.* »

(« Tu as une meilleure perspective que moi. Tout ce que je suis en mesure de voir, c'est le plafond de cette pièce. »)

La voix féminine reprit :

— M. Warner ! Miss Furtney ! Les télécouples inter-vaisseaux commencent à enregistrer.

Puis ce fut de nouveau le tour du capitaine :

— Tous les techniciens prêts à la propulsion. Paré pour le compte à rebours.

— Une autre voix se mit à annoncer :

— Soixante secondes... Cinquante-cinq... Cinquante... Quarante-cinq... Arrêté à quarante-cinq... Arrêté à quarante-cinq... Arrêté... Arrêté...

J'étais prêt à hurler.

« *Tom, que se passe-t-il ?* »

(« Comment veux-tu que je le sache ? »)

— Quarante... Trente-cinq... Trente...

« *Maman me dit de te dire de faire très attention.* »

(« Que croit-elle que je puisse faire ? Je suis attaché sur ma couchette. »)

« *Je sais.* » Il pouffa. « *Tiens bon la rampe, petit veinard. Ils sont en train d'enlever la passerelle.* »

— ... Quatre !... Trois !... Deux !... UN !

Je ne vis pas d'éclair. Je n'ai rien entendu. Je me suis simplement senti devenir très lourd – comme si j'étais en dessous de la mêlée dans un match de rugby.

« *Il ne reste plus que de la vapeur à l'endroit où vous étiez.* »

Je n'ai rien répondu. J'avais du mal à respirer.

« *Ils ont déplacé le plan. Ils vous suivent maintenant avec un téléobjectif. Tom, tu devrais le voir... Vous ressemblez à un soleil. On dirait qu'il va brûler l'image.* »

(« Comment puis-je le voir ? ») J'étais agacé. (« Je suis dedans. »)

« *Tu as une voix étouffée. Ça va ?* »

(« Tu aurais aussi une voix étouffée, si on avait empilé des sacs de sable sur ta poitrine. »)

« *C'est pénible ?* »

(« Ce n'est pas agréable, mais ça peut aller. »)

Pat me laissa tranquille et fit du bon travail en me décrivant ce qu'il voyait à la télévision. Le *Richard E. Byrd* décolla juste après nous, avant que nous ayons terminé la phase de propulsion maximale pour atteindre la vitesse de libération de l'attraction terrestre. Il me raconta tout. Je n'avais rien à dire de toute façon. Je ne pouvais rien voir et je n'avais pas envie de bavarder. Je voulais rester tranquille et malheureux dans mon coin.

Les six minutes m'ont paru une heure. Après un long, long moment, j'en avais déjà conclu que les commandes étaient bloquées et que nous allions rester en poussée maximum jusqu'à la vitesse de la Lumière, lorsque la pression se relâcha soudain et je me sentis aussi léger qu'un flocon de neige... Sans les ceintures de sécurité, je me serais mis à flotter au plafond.

— Nous avons décompressé à cent dix pour cent d'une gravité, annonça le capitaine gaiement. Notre pression de croisière sera supérieure, mais nous voulons donner aux nouveaux venus le temps de s'y acclimater.

Il changea brusquement de ton :

— À toutes les stations, vérifiez que tous les dangers de la mise à feu sont écartés et aménagement des tours de garde, troisième section.

Je défis mes liens, me redressai, puis me levai. Je n'avais peut-être que dix pour cent de mon poids, mais je ne m'en rendais pas compte. Je me sentais bien. Je me dirigeai vers la porte avec l'intention de visiter les lieux.

— Hé ! Viens ici et détache-moi ! hurla Dusty Rhodes. Cet imbécile a mis les boucles hors de ma portée.

Je me tournai et lui lançai :

— On dit « s'il te plaît ».

Ce que Dusty exprima n'avait rien à voir avec « s'il te plaît ». Toutefois je le libérai. J'aurais dû le lui faire dire. J'aurais évité bien des ennuis plus tard.

19 900 manières

La première chose qui m'est arrivée dans le *L.C.* m'a fait croire que je marchais en plein rêve. Je tombai sur oncle Steve.

J'étais dans le couloir circulaire qui reliait les cabines sur notre pont et je cherchais celui qui menait au centre du vaisseau. En tournant un coin, je heurtai quelqu'un. Après m'être excusé, j'allais continuer mon chemin lorsque la personne me saisit le bras et me donna une tape sur l'épaule. Je levai les yeux, c'était lui. Avec un large sourire il s'écria :

- Salut, compagnon de voyage ! Bienvenue à bord !
- Oncle Steve ! Comment se fait-il que *tu* sois là ?
- Mission spéciale de l'État-major... de veiller sur *toi*.
- Hein ?

C'était très clair quand il s'expliqua. Oncle Steve savait depuis un mois que sa demande de démobilisation spéciale pour participer au Projet Lebensraum dans l'IRP avait été acceptée. Il n'avait rien dit à la famille, mais s'était efforcé de réaliser un échange pour se trouver dans le même vaisseau que Pat, ou plutôt dans le mien, vu le dénouement de cette histoire.

— J'ai pensé que ta mère se calmerait un peu en sachant que je serai là pour te surveiller. Dis-le-lui la prochaine fois que tu seras en communication avec ton frère.

— Je vais le lui dire maintenant.

J'appelai Pat mentalement. Il ne sembla pas prendre grand intérêt à la question. Ce devait être la réaction. Il était triste de ne pas être à ma place. Mais maman était là et il transmet le message.

— Ça va, elle est au courant.

Oncle Steve me jeta un regard étonné.

— C'est si facile que ça ?

J'essayai de lui expliquer que c'était comme parler... Peut-être même un peu plus rapide, car avec de l'habitude on pense les mots plus vite qu'on ne les articule. Mais il m'interrompt :

— Laisse tomber. On ne peut pas décrire les couleurs à un aveugle de naissance. Je voulais seulement que ma sœur soit au courant.

— D'accord.

J'aperçus alors que sa tenue avait changé. Les décorations

étaient toujours les mêmes. C'était aussi le même uniforme que le mien, celui de l'IRP, mais ses chevrons avaient disparu.

— Oncle Steve... Tu portes les épaulettes de commandant !

Il hocha la tête.

— Je suis le petit gars du pays qui a bien réussi en travaillant dur, en menant une vie saine et tout le reste.

— Mince alors, c'est super !

— Ils m'ont attribué mon rang dans la réserve et un grade supplémentaire à cause de mon dossier exceptionnellement bon. En fait, si j'étais resté dans l'armée, je serais parti à la retraite au mieux comme sergent. Il n'y a guère de promotion en temps de paix. Mais le Projet recherchait un certain type d'hommes, pas des gradés. Il se trouve que j'avais ce qu'il fallait pour le boulot.

— Mais qu'est-ce que tu fais au juste ?

— Je commande la garde du vaisseau.

— Mais quelle garde ?

— Bonne question. Repose-la-moi dans un ou deux ans et je te donnerai une meilleure réponse. En réalité, « Commandant des troupes de débarquement » serait plus adéquat. Quand nous découvrirons une planète appropriée, si cela arrive bien sûr, je suis le gars qui sortira le premier pour vérifier la configuration du terrain et l'amabilité des indigènes pendant que vous, les perles rares, vous resterez à l'abri dans le vaisseau. — Il jeta un coup d'œil à sa montre. — Allons manger un morceau.

Je n'avais pas faim et j'avais plutôt envie de visiter les lieux, mais oncle Steve me prit fermement par le bras et se dirigea vers la salle à manger.

— Quand tu auras servi dans l'armée aussi longtemps que moi, tu apprendras qu'il faut sauter sur l'occasion dès qu'il s'agit de dormir et de manger. On n'arrive jamais en retard pour prendre la queue.

Il y avait en effet une queue comme dans les cafétérias. Le *L.C.* ne s'embarrassait pas de serveurs, ni de personnel de service d'aucun genre, sauf pour le capitaine et ceux qui étaient de garde. Nous avons suivi la file et j'ai réalisé qu'après tout j'avais effectivement faim. Seulement cette fois-là, oncle Steve m'emmena vers la table des chefs de département.

— Mesdames et messieurs, voici mon neveu à deux têtes, Tom Bartlett. Il a laissé l'autre sur terre. C'est un jumeau télépathe. Si vous le prenez en train de faire des bêtises, ne venez pas me le dire, donnez-lui une claque. — Il se tourna vers moi. Je devenais cramoisi. — Dis bonjour, fiston... Secoue la tête si tu ne peux pas parler.

Je la secouai et je m'assis. À côté de moi, une femme, dont les genoux devaient être le lieu de prédilection des enfants, me sourit avec une tendresse maternelle.

— Bienvenue parmi nous, Tom.

J'appris qu'elle était le docteur O'Toole, chef des écologistes, mais personne ne l'appelait ainsi. Elle était mariée à un des relativistes.

Oncle Steve fit le tour de table en me désignant les gens par leurs noms et en expliquant leurs fonctions. L'ingénieur en chef, le relativiste (oncle Steve l'appelait « l'astrogateur ». C'est le terme employé dans les vaisseaux ordinaires), le planétologue en chef Harry Gates et le xénologue en chef, etc. Je ne pus me rappeler de tous les noms à ce moment-là. Il y avait aussi le capitaine de réserve Urqhardt. Je n'ai pas saisi le mot « réserve » sur le coup et j'étais étonné de le voir si jeune, mais oncle Steve me reprit :

— Non, non ! Il n'est pas le capitaine. Il est l'homme qui le remplacera en cas de nécessité. En face de toi, c'est le chirurgien, mais ne te fais pas d'idées, il n'opère jamais. Le docteur Devereaux est le chef des réducteurs de têtes.

Je devais avoir l'air intrigué car oncle Steve continua :

— Tu ne piges pas ? Un psychiatre. Docteur Dev observe tous nos mouvements, prêt à intervenir avec la camisole de force et la seringue. C'est bien ça, doc ?

La personne en question se faisait une tartine.

— Tout à fait, commandant. Mais finissez, donc votre repas, j'en viendrai à vous plus tard. – C'était un petit crapaud bien gras, affreux à souhait et doué d'un calme inexorable. Il continua : – Je viens d'avoir une pensée contrariante, commandant.

— Je croyais pourtant que les pensées ne vous contrariaient jamais.

— Écoutez. Je suis chargé de maintenir en bonne santé mentale des individus aussi bizarres que vous... Mais ils ont oublié de désigner quelqu'un pour veiller à mon équilibre. Que dois-je faire ?

— Eh bien... – Oncle Steve semblait réfléchir à la question. – Je ne savais pas que les réducteurs de têtes étaient censés être sains d'esprit.

Le docteur Devereaux hocha la tête.

— Vous avez mis le doigt dessus. Comme dans votre métier, commandant, c'est un atout d'être fou. Passez-moi le sel, s'il vous plaît.

Oncle Steve ne dit plus rien.

Un homme entra et s'assit. Mon oncle me présenta à lui.

— Commandant d'État-major Frick, officier des transmissions. Ton chef, Tom.

Le commandant Frick fit un signe de tête et dit :

— Vous êtes bien de la troisième section, jeune homme ?

— Euh, je ne sais pas.

— Moi je le sais... Et vous le devriez aussi. Allez vous présenter au bureau des transmissions.

— Tout de suite, commandant ?

— À l'instant même. Vous avez un quart d'heure de retard.

Je me dépêchai de me lever en balbutiant une excuse et me sentant idiot. Je jetai un coup d'œil à l'oncle Steve, mais il regardait ailleurs. Il semblait n'avoir rien entendu.

Le bureau des transmissions se trouvait deux ponts plus haut, juste en dessous de la salle de contrôle. J'ai eu du mal à la trouver. Van Houten s'y trouvait avec Mei-Ling et un homme, Travers, qui était communicateur de garde. Mei-Ling lisait une liasse de papiers et ne leva pas les yeux. Je compris qu'elle était en train de transmettre télépathiquement. Van leva les yeux et me lança :

— Où diable étais-tu passé ? J'ai faim.

— Je n'étais pas au courant, protestai-je.

— Tu aurais dû l'être.

Il s'en alla et je me tournai vers M. Travers.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Il enfilait un rouleau dans un auto émetteur et termina son travail avant de me répondre.

— Prends ces papiers à mesure qu'elle termine, et fais ce que tu es censé faire avec. Pour ce que ça change.

— Je dois le lire à mon jumeau ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Doit-il enregistrer tout ceci ?

— Le trafic est toujours enregistré. On ne t'a donc rien appris ?

J'ai pensé lui expliquer que c'était effectivement le cas, parce qu'il n'y avait pas eu assez de temps. Mais après tout, quelle importance ? Il devait croire que j'étais Pat et que j'avais suivi le stage en entier. Je pris les papiers que Mei-Ling avait déjà transmis et m'assis.

Mais Travers continua :

— Je ne comprends pas ce que vous fabriquez ici, vous les monstres. On n'a pas besoin de vous. Nous sommes encore dans le champ radio.

Je posai les papiers et me levai.

— Ne nous appelez pas « monstres ».

Il me regarda.

— Mon Dieu, qu'est-ce que t'as grandi. Assieds-toi et travaille.

Nous étions à peu près de la même taille, mais il avait dix ans et quinze kilos de plus. En présence de Mei-Ling, je ne pouvais pas laisser tomber.

— Ne nous appelez pas « monstres », ce n'est pas poli. Il eut un air las et morose, mais il ne se leva pas. J'étais soulagé ; je n'avais

aucune envie d'une bagarre.

— C'est bon, c'est bon, répondit-il. Ne sois pas si susceptible. Occupe-toi du trafic.

Je m'assis et parcourus ce qu'il y avait à envoyer. Puis j'appelai Pat et lui dis de mettre en marche son magnétophone. Ce n'était plus un message d'entraînement.

« Rappelle dans une demi-heure. Je suis en train de manger. »

(« J'étais en train de déjeuner et je n'ai pas pu terminer. Arrête de perdre du temps, Pat. Jette plutôt un coup d'œil à ce contrat que tu étais si pressé de signer. »)

« Tu étais aussi pressé que moi. Que se passe-t-il, petit ? Déjà la grosse tête ? »

(« C'est possible. J'ai dans l'idée que cette histoire ne va pas être un joyeux pique-nique à la campagne. Mais j'ai déjà appris une chose : quand le capitaine donne un ordre, il faut l'exécuter et pas d'excuses. Alors allume ce magnéto et sois prêt à répéter des chiffres. »)

Pat bougonna mais céda, puis annonça qu'il avait tout préparé avec un certain retard. Maman avait dû l'obliger à terminer son repas.

« Prêt. »

Le trafic se composait presque entièrement de chiffres (concernant probablement le décollage) et des codes. À cause de cela, j'ai dû tout lui faire répéter. Ce n'était pas difficile, mais très ennuyeux. Le seul message en clair était celui du capitaine qui commandait des roses pour une certaine M^{me} Deitweiler à Brisbane et dont le montant devait être débité de son compte à l'IRP. Un mot les accompagnait : « Merci beaucoup pour le merveilleux dîner d'adieux. »

Personne d'autre n'avait envoyé de message, car personne n'avait laissé d'attache là-bas sur la Terre.

Je voulais envoyer des roses à Maudie, mais je ne désirais pas le faire par le truchement de Pat. Soudain il me vint à l'esprit de demander à Mei-Ling, mais je me souvins que j'avais donné à Pat la procuration de mon argent à la banque. Si je commandais les fleurs, il devrait donner son accord pour la facture.

Je décidai de ne pas garder des liens que j'avais rompu en partant.

Une routine s'installa à bord du *L.C.* Nous l'appelions *Elsie*. La pression augmenta encore de quinze pour cent. Je pesai donc soixante-dix-neuf kilos. J'eus mal aux jambes mais je m'y habituai vite. Il y a des avantages à être maigrichon. Nous, les monstres, nous avions cinq tours de garde que nous prenions par deux. Miss Gamma et Cas Warner n'étaient pas sur notre liste parce qu'ils étaient reliés à d'autres vaisseaux. Au début, nous avions beaucoup de temps libre, mais le capitaine y mit fin.

Je savais que l'IRP n'espérait pas notre retour et je n'avais donc

plus pensé à la clause du contrat qui offrait une formation pendant le voyage. Mais le capitaine, lui, n'avait pas l'intention de l'oublier. Il y avait des cours pour tout le monde, pas seulement pour les télépathes qui étaient encore d'âge scolaire. Il nomma le docteur Devereaux, M^{me} O'Toole et M. Krishnamurti pour s'occuper de leur organisation. Tous les sujets possibles étaient représentés, du dessin à l'histoire ancienne. C'était le capitaine qui enseignait cette dernière matière. Il semblait connaître Sargon le Deuxième et Socrate comme ses frères.

Oncle Alfred voulait s'inscrire partout, ce qui était impossible bien sûr, même s'il s'abstenait de manger, de boire, et de prendre son tour de garde. Il me dit qu'il n'avait jamais pu s'instruire autant qu'il l'aurait voulu, et que cette fois-ci il allait enfin profiter de l'occasion. Même mon vrai oncle, Steve, voulut suivre quelques cours. Je pense que j'ai dû avoir l'air étonné parce qu'il me donna des explications.

— J'ai découvert au cours de mon premier voyage que le seul moyen de le rendre supportable, c'était d'apprendre quelque chose. Je prenais des cours par correspondance. Mais cette fois-ci, les esprits les plus brillants comme tu n'en verras plus jamais sont rassemblés. Si tu ne profites pas de cette occasion, tu es un idiot. Prends le cours de cuisine de Mama O'Toole par exemple. Où trouveras-tu un autre fin cordon bleu disposé à enseigner son art gratuitement ? Hein ?

J'objectai que je n'aurais jamais besoin de savoir faire de la grande cuisine.

— Je ne vois pas le rapport. La connaissance n'a pas forcément besoin d'avoir un but précis. C'est une fin par elle-même. Regarde oncle Alf. Il est heureux comme un gamin. De toute manière, si tu ne veux pas t'inscrire dans un cours, le bon vieux doc Devereaux te trouvera bien une occupation, quand bien même ce serait à compter des clous. Pourquoi crois-tu que le capitaine l'a nommé président du comité ?

— Je n'y avais pas pensé.

— Eh bien, penses-y. La principale menace dans l'espace, c'est de devenir fou. On reste enfermés pendant longtemps dans un espace réduit. Dehors, c'est un grand vide... Pas de réverbères, pas d'allées. Dedans, on voit toujours les mêmes têtes et on se met à les haïr. Alors un capitaine intelligent veille à ce que nous soyons tous suffisamment occupés et fatigués. Le nôtre est le plus intelligent que l'on puisse trouver, sinon il ne serait pas de ce voyage.

Je commençai à réaliser que bon nombre de dispositions prises dans le *Elsie* servaient simplement à respecter notre équilibre physique et psychologique. Il n'y avait pas que l'école. Prenez le nombre de gens à bord, par exemple : presque deux cents. Oncle Steve m'avait dit que le *Elsie* pouvait fonctionner avec seulement dix personnes : un capitaine, trois officiers de contrôle, trois ingénieurs, un

communicateur, un fermier et un cuisinier. On pouvait même diviser ce chiffre par deux : deux officiers de contrôle (dont un à la tête du vaisseau), deux responsables de la torche, et un fermier-cuisinier.

Alors pourquoi deux cents ?

D'abord parce qu'il y avait bien assez de place pour tant de monde. Le *Elsie* comme les autres engins avait été aménagé à partir d'immenses cargos que L'IRP utilisait pour approvisionner Pluton et ramener des matières premières sur la Terre. Ensuite, ils avaient besoin d'un personnel scientifique important pour faire des recherches sur les planètes que nous espérons trouver. Enfin, il y avait les pièces détachées comme le capitaine de réserve Urqhardt, et puis moi-même. Certains d'entre nous mourraient ou seraient tués. Le vaisseau devait continuer sa route.

Mais la vraie raison, comme j'allais le découvrir, c'est qu'aucun petit groupe social isolé ne peut être stable. Il y a même des mathématiques pour le prouver, avec des formules empiriques et des symboles pour les « pressions latérales » les « valences d'échange », et le « relief exogamique ». (Cette dernière expression signifie simplement que les jeunes gens d'un petit village doivent prendre femme en dehors de leur communauté.)

Autre exemple, supposons qu'un vaisseau spatial monoplace parte pour plusieurs années. Il faudrait que le pilote soit un peu braque pour supporter le voyage, sinon il se mettrait à arracher les commandes du tableau de bord. Prenons un biplace. Même si on mettait Roméo et Juliette dedans, il y a de fortes chances pour que Juliette se mette à avoir des instincts criminels avant la fin du voyage.

Trois peuvent être aussi mauvais ou encore pire, surtout s'ils se liguent à deux contre un. Les grands nombres sont plus sûrs. Avec deux cents personnes il y a dix-neuf mille neuf cents possibilités de les mettre par deux, en amis ou en ennemis. Dès qu'on augmente le chiffre, les combinaisons sociales se multiplient. Plus le groupe est grand, plus on a des chances de se faire des amis et des possibilités d'éviter ceux que l'on n'aime pas. C'est très important sur un vaisseau.

À côté des cours que l'on choisissait, il y en avait d'obligatoires appelés « Entraînement aux activités du vaisseau ». Le capitaine considérait que nous devions tous apprendre une matière dans laquelle nous ne nous étions pas inscrits. Je fis deux gardes dans la salle d'amortissement. Ensuite l'ingénieur en chef Roch déclara par écrit que je ne ferais jamais un responsable de la torche, puisque je semblais n'avoir aucun talent pour la physique nucléaire. En fait, j'étais nerveux à l'idée de me trouver aussi près d'une centrale atomique et de l'enfer qui brûlait à quelques mètres de moi.

Je n'étais guère meilleur fermier. Je passai deux semaines dans la station d'air conditionné, et la seule chose que je fis correctement

c'était de nourrir les poulets. Quand ils me surprirent en train de croiser à l'envers une variété de courges qui étaient les plantes préférées de M^{me} O'Toole, elle me laissa partir avec plus de peine que de chagrin.

— Mais enfin, Tom, demanda-t-elle. Que sais-tu faire bien au juste ?

Je réfléchis un instant.

— Euh, je peux laver des bouteilles... Et j'élevais des hamsters.

Alors elle m'envoya au département de recherches. Là je lavais les éprouvettes et je donnais à manger aux animaux qui servaient de cobayes. Les éprouvettes étaient incassables, et on ne me permit pas de toucher au microscope électronique. Ce n'était pas si mal, j'aurais pu être affecté à la lingerie.

Des 19 900 combinaisons possibles dans le *Elsie*, Dusty et moi, nous étions une des mauvaises. Je ne m'étais pas inscrit dans la classe de dessin parce qu'il y enseignait. Ce sale gosse était un très bon dessinateur. Je sais que je suis assez bon moi aussi et j'aurais bien aimé y participer. Mais le pire, c'est que son Q.I. était insupportablement élevé : génie plus, beaucoup plus élevé que le mien. Il arrivait à me coincer dans n'importe quelle discussion. En plus, il avait les manières d'un cochon et la politesse d'un porc-épic. Bref, une mauvaise affaire, quel que soit l'angle d'où on le regardait.

« Merci » et « s'il vous plaît » ne faisaient pas partie de son vocabulaire. Il ne faisait jamais son lit sans y être invité par une autorité présente. Quand je rentrais dans ma cabine, il m'arrivait de le trouver allongé sur le mien, ce qui le dérangeait et salissait la couverture. Il ne rangeait jamais ses vêtements, laissait toujours le lavabo dégoûtant, et le silence complet était l'attitude la plus aimable que l'on pouvait attendre de lui.

En outre, il ne se lavait pas souvent. C'est un crime sur un vaisseau.

D'abord j'étais gentil avec lui, puis je l'injuriais, et enfin je le menaçais. Le prochain objet que je trouverais sur mon lit partirait droit dans le convertisseur de masse. Il grommela à peine, mais le lendemain je trouvai son appareil photo sur mon lit et ses chaussettes sales sur mon oreiller.

Je jetai les chaussettes dans le lavabo rempli de l'eau sale qu'il avait laissée, et enfermai son appareil dans mon armoire. J'avais l'intention de le laisser mijoter avant de le lui rendre.

Il ne dit pas « ouf ». Mais sa caméra disparut de l'armoire, en dépit du fait qu'elle marchait avec une combinaison appelée « Invulnérable » par les constructeurs Mrs Yale & Towne. Mes chemises propres avaient disparu aussi... C'est leur propreté qui avait disparu. Quelqu'un les avait soigneusement salies une par une.

Je n'étais pas allé me plaindre de lui. J'en avais fait un point d'honneur de me débrouiller tout seul avec lui. Il ne me venait pas à l'esprit que je ne pouvais pas faire face à quelqu'un de plus petit et de plus jeune que moi.

En regardant le résultat de ses représailles, je me dis :

— Thomas Paine, tu ferais mieux d'admettre que tu n'es pas à la hauteur, et de demander de l'aide, sinon tu n'auras plus qu'à plaider l'homicide volontaire avec circonstances atténuantes.

Mais je n'eus même pas besoin de me plaindre. Le capitaine me fit appeler. Dusty s'était plaint de moi.

— Bartlett, le jeune Rhodes m'a dit que vous ne cessez de l'agacer. Qu'en pensez-vous ?

J'étais furieux, prêt à exploser. Puis je pris une longue inspiration et cherchai à me calmer. Visiblement le capitaine voulait savoir la vérité sur cette affaire.

— Je ne crois pas que ce soit exact, mon capitaine, même s'il est vrai que nous ne nous entendons pas.

— Avez-vous porté la main sur lui ?

— Euh... Je ne l'ai pas frappé. Je l'ai fait descendre de mon lit plus d'une fois... Plutôt rudement.

Il soupira.

— Vous auriez peut-être dû le frapper. Hors de ma vue, bien sûr. Mais, racontez-moi toute l'histoire en détail.

Je lui fis le récit plutôt trivial de nos aventures. J'en avais honte... Le capitaine avait bien autre chose à penser qu'à moi en train de nettoyer le lavabo pour y laver ma figure. Pourtant, il écouta avec attention.

Au lieu de faire des commentaires ou de me dire que je devais être capable de tenir tête à un gamin, il changea de sujet.

— Bartlett, avez-vous vu le dessin de Dusty dans le journal du vaisseau ce matin ?

— Oui, mon capitaine, c'est un chef-d'œuvre.

C'était une reproduction du tremblement de terre de Santiago qui avait eu lieu après notre départ.

— Eh bien... Nous sommes obligés d'être moins exigeants à l'égard de ceux qui ont un don exceptionnel. Dusty est avec nous parce qu'il est le seul télécommunicateur disponible capable d'enregistrer et de reproduire des images.

— Est-ce très important, mon capitaine ?

— Cela pourrait l'être. Nous ne le saurons pas avant d'en avoir besoin. Mais ce pourrait être déterminant. Sinon je n'aurais jamais laissé un sale gosse mal élevé monter sur ce vaisseau. – Il plissa le front. – Toutefois, d'après le docteur Devereaux, Dusty n'est pas un cas pathologique.

— Euh, je n'ai rien dit de tel.

— Je n'ai pas fini. Il dit que ce garçon a une personnalité qui n'est pas encore équilibrée. Son cerveau vaut celui d'un adulte, mais son développement social est très retardé. Son comportement et son jugement sont ceux d'un enfant de cinq ans. Par ailleurs, le docteur Devereaux affirme qu'il va forcer la partie encore enfantine de sa personnalité à grandir sinon il démissionne.

— Comment ? Enfin, « oui, mon capitaine » ?

— Eh bien, vous auriez dû le frapper. Ce n'est pas la faute du garçon. Ce sont ses parents qui auraient dû le remettre à sa place plus souvent au lieu de l'encenser. – Il soupira de nouveau. – Maintenant c'est à moi que revient cette tâche. Le docteur Devereaux dit que je suis la parfaite image du père.

— Oui, mon capitaine.

— « Oui, mon capitaine », la formule qui me donne mal à la tête. Ce n'est pas un vaisseau. C'est une vraie garderie. Y a-t-il d'autres problèmes ?

— Non, mon capitaine.

— Une simple question. Dusty s'est plaint du comportement des communicateurs radio à votre égard. Ils vous traitent de « monstres ».

Il me jeta un coup d'œil. Je ne répondis rien. Cette histoire me gênait.

— De toute façon, cela ne se reproduira plus. J'ai vu une fois un homme d'équipage essayer d'en tuer un autre, parce que ce dernier s'obstinait à l'appeler « tête de lard ». Les personnes à bord de ce vaisseau vont se conduire comme des gens respectables ou alors ça se passera mal. Dusty déménage dans la cabine en face de la mienne. S'il vous laisse tranquille, faites de même. Sinon... Eh bien, agissez en conscience, en gardant à l'esprit le fait que vous êtes responsable de vos actes. Mais souvenez-vous que je ne demande pas à un homme d'être une lavette. Vous pouvez disposer. Au revoir.

La relativité

Je voyageais depuis une semaine dans le *Elsie* lorsqu'ils décidèrent d'opérer Pat. Il m'avait annoncé l'événement mais n'en parlait pas beaucoup. Il jouait les durs à cuire comme s'il s'agissait de manger des cacahuètes ou de lire des bandes dessinées pendant qu'on le charcutait. Je crois qu'il avait une peur bleue... Moi je l'aurais eue.

De toute façon, je n'aurais rien compris aux détails. Je ne suis pas neurochirurgien. Je sais enlever une écharde, c'est tout.

Cela impliquait une conséquence immédiate : nous n'aurions plus à prendre de tours de garde pendant un moment. J'allais en référer au commandant Frick. Il était déjà au courant et me dit de ne pas prendre mon tour la veille de l'opération. Je devais être disponible pour du travail supplémentaire pendant la convalescence de mon frère. Cela lui était bien égal, car il y avait d'autres télécouples et les communications radio n'étaient pas encore coupées avec la Terre.

Deux semaines après le départ, la veille du jour où Pat passait sur le billard, j'étais assis dans ma cabine en train de me demander si j'allais offrir mes précieux services au bureau des communications pour vider les poubelles et microfilmer les archives, ou rester là en attendant qu'on vienne me chercher.

J'avais choisi la dernière solution, en me rappelant le conseil d'oncle Steve : ne jamais faire de zèle, lorsque le haut-parleur se mit à rugir : « T.P. Bartlett, communicateur spécial, doit se présenter au Relativiste ! »

Je relevai mon lit en me demandant s'il y avait une caméra dans ma cabine. Chaque fois que je l'abaissais pendant les heures de travail, on m'appelait toujours quelque part. Le docteur Babcock n'était pas dans la salle de contrôle. Avant de m'en être fait expulser, j'y ai jeté un rapide coup d'œil. La salle de contrôle était interdite à ceux qui n'y travaillaient pas. Je le trouvai dans la salle de l'ordinateur, en face du bureau des communications. J'aurais dû y aller dès le début mais j'avais envie de voir la salle de contrôle.

Je me présentai :

— T.P. Bartlett, communicateur dixième échelon, aux ordres du Relativiste.

Le docteur Babcock virevolta sur sa chaise et m'observa. C'était un grand homme maigre, avec de grandes mains, qui ressemblait

davantage à un bûcheron qu'à un physicien-mathématicien. Je crois qu'il jouait un peu le personnage, en mettant ses coudes sur la table et en faisant des fautes de grammaire. Oncle Steve m'a dit qu'il avait plus de diplômes universitaires que la plupart des gens n'ont de paires de chaussettes.

Il me fixa et éclata de rire.

— Où as-tu été pêcher cette fausse allure militaire ? Assieds-toi, petit gars. Tu t'appelles Bartlett ?

— Oui, monsieur, fis-je en m'asseyant.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de ton jumeau et toi qui n'êtes plus de service ?

— Mon frère est à l'hôpital. Ils vont l'opérer à la colonne vertébrale demain.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Je ne répondis rien parce qu'il n'y avait rien à répondre. Je n'étais même pas dans son département.

— Frick ne me dit jamais rien, le capitaine non plus. Toi, tu t'y mets aussi maintenant. Je dois traîner dans les couloirs pour être au courant des dernières nouvelles. J'avais l'intention de travailler sur toi demain. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Évidemment, tu n'en sais rien, puisque je ne dis jamais rien à personne. Est-ce une manière de commander un vaisseau ? J'aurais dû rester à Vienne. Une ville charmante. As-tu déjà mangé des gâteaux et bu du café au Ring ? – Il n'espérait pas de réponse. – En tout cas, je voulais travailler sur vous demain. Eh bien, il faudra le faire aujourd'hui. Dis à ton frère de se tenir prêt.

— Euh, que voulez-vous lui faire faire, docteur ? On l'a déjà transporté à l'hôpital.

— Dis-lui seulement de se tenir prêt. Je vais vous calibrer, c'est tout, calculer votre indice d'erreur.

— Comment ?

— Dis-lui ce que je t'ai dit.

J'appelai Pat. Je ne lui avais pas parlé depuis le petit déjeuner. Je ne savais pas comment il allait prendre la chose !

Mais il était déjà au courant.

« Ça va, fit-il d'une voix lasse. Ils sont en train de monter un appareil dans ma chambre à l'instant même. J'ai dû renvoyer Maman qui faisait des histoires. »

(« Écoute, Pat, si tu n'as pas envie de le faire, je leur dirai que ce n'est pas possible. Normalement ils n'ont pas le droit de nous l'imposer. »)

« Qu'est-ce que tu veux que ça change ? Je dois bien tuer le temps d'une façon ou d'une autre pendant seize heures. Et puis, c'est peut-être la

dernière fois que nous travaillons ensemble. »

Pour la première fois, je voyais ses nerfs lâcher. Je répliquai hâtivement :

(« Ne dis pas de bêtises, Pat. Tu vas te rétablir, marcher de nouveau, et même faire du ski si tu en as envie. »)

« Tu ne vas pas commencer, toi aussi, sur le même ton que les parents. J'en ai assez des paroles réconfortantes. Elles me donnent envie de me flinguer. »

(« Allons, Pat, il ne... »)

« Boucle-la. Maintenant, faisons ce qu'ils veulent. »

(« Bon, d'accord. »)

— Il est prêt, docteur.

— Une minute. La caméra, O'Toole. – le docteur Babcock effleura quelque chose sur son bureau. – Commandant Frick ?

— Oui, docteur, répondit la voix de Frick.

— Nous sommes prêts. Vous entrez ?

— Tout est en place ici. Nous arrivons tout de suite. Un instant plus tard, il entra accompagné d'Anna Horoshen. Pendant ce temps, je jetai un coup d'œil autour de moi. L'ordinateur occupait un pan de mur entier. Il était plus petit que celui de Los Alamos, mais à peine. Les lumières clignotantes devaient avoir une signification. M. O'Toole était assis devant une console et au-dessus de lui il y avait un écran. Toutes les secondes une lumière apparaissait au centre.

Anna hocha la tête sans parler. Elle devait être en train de communiquer. Pat reprit :

« Tom, il y a une fille nommée Anna Horoshen à bord. Est-elle dans les parages ? »

(« Oui, pourquoi ? »)

« Dis-lui bonjour de ma part. Je l'ai connue à Zurich. Sa sœur Becky est ici. » – Il gloussa et je me sentis soulagé. – *« Mignonnes, hein ? Maudie est jalouse. »*

Babcock dit à Frick :

— Qu'ils se tiennent prêts. Premier essai de synchronisation en commençant de l'autre bout.

— Préviens-les, Anna.

Elle hocha la tête. Je me demandai pourquoi ils communiquaient à travers un deuxième télécouple. Je compris rapidement. Pat et moi, nous étions trop occupés.

Pat m'envoyait des tic-tac. Je devais les répéter... Chaque fois que je le faisais, un point de lumière s'alluma sur l'écran. Babcock le regarda puis m'obligea à lui tourner le dos. Il brancha un microphone dans lequel je devais parler.

— Encore une fois.

« Sois prêt. »

Il se remit à tictaquer et moi, je faisais la même chose simultanément. Ce fut la démonstration la plus stupide que j'aie jamais faite. J'entendis Babcock déclarer tranquillement :

— Cela a éliminé la rétroaction et le décalage de la vitesse du son. Il faudrait trouver un moyen de calculer la vitesse synaptique avec plus de précision.

— En avez-vous parlé à Dev ? demanda Frick. Je continuais à faire tic-tac.

— Essai en sens inverse, jeune homme, reprit Babcock.

Il me glissa des écouteurs sur les oreilles et j'entendis des tic-tac comme ceux que Pat m'avaient transmis.

— Tu es en train d'entendre un métronome spectral réglé par une lumière monochrome. Il a été synchronisé avec celui utilisé par ton frère avant notre départ. Commence à tictaquer pour lui.

Je le fis. Cet instrument avait une qualité hypnotique. Il était plus facile de garder le rythme que de le rompre. On ne pouvait l'ignorer. Je commençai à avoir envie de dormir, mais je ne pouvais pas m'arrêter.

— Fin de l'essai, annonça Babcock.

Le tic-tac cessa.

— Docteur, hasardais-je en me frottant les oreilles.

— Oui ?

— Comment pouvez-vous distinguer nos tic-tac respectifs ?

— Tu ne peux pas le faire. Mais O'Toole a tout enregistré sur film. Ils ont fait la même chose là-bas. Ne t'inquiète pas, efforce-toi seulement de garder le rythme.

Ces âneries se prolongèrent pendant plus d'une heure. Parfois Pat transmettait, parfois c'était moi. Enfin O'Toole releva la tête et déclara :

— La fatigue est en train de prendre le dessus. Les différences de secondes sont en train d'altérer les résultats de cette série.

— D'accord, c'est tout pour aujourd'hui, annonça Babcock.

Il se tourna vers moi.

— Remercie ton frère pour moi. Vous avez terminé. Le commandant Frick et Anna s'en allèrent. Moi, je restai. Finalement le docteur Babcock leva la tête.

— Tu peux disposer, petit. Merci de ta collaboration.

— Euh, docteur ?

— Oui ? Eh bien, parle.

— Pourriez-vous m'expliquer ce dont il s'agit ?

Il parut étonné, mais reprit :

— Excuse-moi, je n'ai pas l'habitude d'employer des personnes à la place d'instruments ; j'oublie. Assieds-toi. Voici la raison pour laquelle vous autres, télépathes, vous faites partie du voyage. Nous

effectuons des recherches sur la nature du temps.

J'étais sidéré.

— Comment ? Je croyais que nous étions là pour communiquer à la Terre les planètes découvertes sur le chemin.

— Oh, ça... Oui, bien sûr. Mais ceci est beaucoup plus important. Il y a déjà beaucoup trop de monde, pourquoi encourager de nouvelles colonies ? Un mathématicien peut résoudre le problème de la surpopulation en un clin d'œil. Il suffit de tuer tout le monde.

— Ce que j'aime chez vous, chef, c'est votre grand cœur miséricordieux, fit O'Toole sans lever les yeux.

— Silence à la technique, s'il vous plaît. Aujourd'hui, mon garçon, nous avons essayé de comprendre quelle heure il est.

J'étais mystifié et je devais en avoir l'air.

— Nous *savons* bien sûr quelle heure il est... Mais de trop de façons différentes. Tu vois ça ? — Il indiqua le grand écran qui continuait à marquer imperturbablement les secondes. — C'est l'heure de Greenwich transmise par la radio et corrigée par rapport à la vitesse relative et au changement de vitesse. Il y a aussi l'heure que tu entendais sonner dans tes écouteurs. C'est l'heure à laquelle nous vivons sur le vaisseau. Puis nous avons aussi l'heure que tu recevais de ton frère et que tu nous communiquais. Nous essayons de les comparer toutes, mais il faut beaucoup de monde dans le circuit. En outre, si un dixième de seconde ne représente pas grand-chose pour le système nerveux humain, en physique une microseconde se mesure sans problème. Tout système de radar la subdivise aussi facilement que toi tu découpes du beurre.

— D'accord, mais qu'espérez-vous découvrir ?

— Si « j'espérais », je ne serais pas en train de faire tout ceci. Mais nous essayons de trouver la signification du mot « simultanété ».

M. O'Toole leva la tête de la console.

— Encore faut-il qu'il veuille dire quelque chose.

Le docteur Babcock lui jeta un coup d'œil malicieux.

— Toujours là ? « Encore faut-il qu'il veuille dire quelque chose. » Depuis le grand docteur Einstein, les mots « simultané » et « simultanété » sont devenus des grossièretés aux oreilles des physiciens. Nous en avons rejeté le concept, nié sa signification et construit une superbe structure de physique théorique sans elle. Puis vous, les télépathes, vous avez apparu et renversé ces élucubrations. Oh, ne prends pas cet air désolé. Il faut toujours un bon coup de balai de temps en temps. Si vous aviez effectué vos acrobaties à la vitesse de la lumière, on vous aurait signalé dans les archives puis oublié. Mais vous avez continué à les faire à une bien plus grande vitesse que celle de la lumière. Vous étiez aussi opportun que des cheveux sur la soupe. Vous avez divisé les physiciens en deux écoles, ceux qui voulaient

vous considérer comme un phénomène purement psychologique sans rapport aucun avec la physique. Ceux-ci sont les adeptes de la politique de l'autruche. Il y a la deuxième école ; elle est composée de ceux qui réalisent que l'on peut mesurer ce que vous faites, et en concluent que c'est à la physique de résoudre ce problème... Puisque le but de la physique est de mesurer des phénomènes et de leur donner une valeur numérique.

— Ne commencez pas à philosopher, patron, reprit O'Toole.

— Retournez à vos chiffres, O'Toole, vous n'avez pas d'âme. Ces gars veulent mesurer la vitesse à laquelle vous communiquez. Ils ont déjà récupéré du choc de savoir que vous le faites plus vite que la lumière. Il leur faut la vitesse exacte. Ils ne peuvent pas admettre l'idée d'« instantanéité » car ils devraient réviser toutes leurs positions. Ils veulent vous attribuer une vitesse de propagation bien définie, 10 fois plus vite que la vitesse de la lumière. Ensuite ils modifieront leurs bonnes vieilles équations et continueront comme dans le bon vieux temps.

— C'est bien vrai, admit O'Toole.

— Puis il y a la troisième école, la vraie... La mienne. Son assistant émit un bruit impoli.

— C'est votre asthme qui vous fait souffrir ainsi ? demanda Babcock avec inquiétude. À propos, avez-vous des résultats ?

— Il n'y a encore rien de vraiment net. Le temps mesuré est aussi souvent négatif que positif et jamais plus grand que l'erreur inhérente observable.

— Tu vois, fiston ? Voilà la bonne école. Mesurer et attendre les résultats.

— Écoutez-le donc !

— Silence, renégat irlandais. À part ça, vous autres télépathes, vous nous donnez l'occasion de vérifier un autre phénomène. Connais-tu les transformations de la relativité ?

— Les équations d'Einstein ?

— Oui. Celle du temps ?

Je réfléchis. Pat et moi, nous avons suivi le cours de physique de première année en fac. Mais cela faisait déjà longtemps. Je pris une feuille de papier et écrivis ce que je pensais :

$$t_0 = t \sqrt{1 - v^2/c^2}$$

— C'est juste, acquiesça Babcock. Une vitesse relative d'un intervalle de temps « v » dans le premier cadre de référence est égale à un intervalle de temps dans le second cadre de référence multiplié par

la racine carrée de un moins la vitesse relative au carré sur le carré de la vitesse de la lumière. C'est bien sûr le cas particulier, à vitesses constantes. C'est beaucoup plus compliqué pour l'accélération. Mais il y a eu de nombreuses disputes au sujet de la signification, s'il y en avait une, des équations de temps.

— Quoi ? Mais je croyais que la théorie d'Einstein avait été prouvée ?

Je réalisai soudain que si ces équations étaient fausses, nous ne rentrerions pas avant longtemps. Tau Ceti, notre premier arrêt se trouvait à onze années-lumière du Soleil... Et ce n'était que le premier. Les autres se situaient encore bien plus loin.

Mais *tout le monde* avait déclaré qu'une fois atteinte la vitesse de la lumière les mois passeraient aussi vite que les jours. C'est ce qu'*affirmaient* les équations.

— Écoute. Comment prouves-tu que les œufs se trouvent bien dans le nid ? Ne gaspille pas ta matière grise. Tu montes à l'arbre pour t'en assurer. Il n'y a pas d'autre moyen. Eh bien, nous montons à l'arbre.

— Génial ! s'écria O'Toole. Montez donc à l'arbre.

— C'est bruyant par ici. Une des écoles assurait que les équations signifiaient seulement qu'on pouvait lire l'heure différemment à partir d'une étoile passagère... Ce qui n'est pas possible... Mais qu'il n'y avait pas de véritable élargissement ou rétrécissement de temps. Encore faudrait-il définir le mot « véritable ». Une autre école s'en prit aux équations de longueur et de masse. Elle maintenait que la fameuse expérience Michelson-Morley démontrait la « véracité de la transformation de la longueur ». Elle faisait aussi remarquer que l'accroissement de la masse était calculé régulièrement et utilisée pour l'accélération des particules en balistique et dans d'autres secteurs de la physique nucléaire : dans le cas d'une torche qui fait fonctionner un vaisseau. Alors ils ont supposé que le changement dans les rapports de temps devait être exact, parce que les équations corollaires marchaient dans la pratique. Mais personne ne savait. Il faut monter à l'arbre et regarder dans le nid.

— Quand le saurons-nous ?

J'étais encore inquiet. J'avais compté rester quelques années dans le vaisseau, grâce à l'heure d'Einstein. Je refusais de penser à notre mort pendant le voyage telle que me l'avait décrite oncle Steve. Mais l'idée de mourir de vieillesse dans le *Elsie* me déplaisait plutôt. C'était comme d'être condamné à la réclusion à vie dans ces murs d'acier.

— Quand ? Eh bien, à l'instant même.

— Vous le savez ? Quelle est la réponse ?

— Ne me bouscule pas, petit gars. Nous sommes partis il y a

deux semaines environ à la pression de 124 % d'un g. Nous approchons les douze mille kilomètres à la seconde. Mais nous n'avons fait que sept heures-lumière et demie ou environ huit milliards de kilomètres. Vers la fin de l'année, nous approcherons la vitesse de la lumière. Toutefois nous avons déjà atteint un bon pourcentage, environ cinq pour cent. Il suffit pour faire la démonstration. C'est facile à mesurer avec des télépathes.

— Eh bien ? Y a-t-il une véritable différence de temps ? Ou n'est-elle que relative ?

— Tu n'utilises pas les mots qui conviennent. Mais elle est « véritable », si tu veux. Le rapport en ce moment même est de 99,9 %.

— Pour être exact, ajouta O'Toole. Le dérapage de Bartlett, c'est un mot technique que je viens d'inventer, en pourcentage de temps par rapport à celui de son jumeau est de douze dix millièmes.

— Vous voulez me faire passer pour un menteur pour un quinzième d'un pour cent ? grogna Babcock. O'Toole, pourquoi vous ai-je fait venir ?

— Pour faire vos calculs, répliqua son assistant malicieusement.

Pat m'annonça qu'il ne me voulait pas dans les parages au moment de l'opération, mais je l'appelais quand même. Je m'étais enfermé dans ma chambre pour que personne ne puisse me déranger et je restai avec lui. Il n'a pas vraiment protesté. Quand je lui parlais il me répondait. Et plus le moment fatidique approchait plus il était bavard... Un babillage gai à propos de tout et de rien. Je n'étais pas dupe.

Lorsqu'on l'emmena vers la salle d'opération, il dit :

« Tom, tu devrais voir mon anesthésiste. Ravissante et tout à fait désirable. »

(« Mais, ne porte-t-elle pas un masque ? »)

« Oui, mais pas sur tout le visage. Je peux voir ses jolis yeux bleus. Je crois que je vais lui demander ce qu'elle fait ce soir. »

(« Maudie ne va pas être contente. »)

« Ne mêle pas Maudie à ceci. Un malade a droit à certains privilèges. Attends une minute, je vais lui demander. »

(« Qu'a-t-elle dit ? »)

« Qu'elle ne faisait pas grand-chose et que ce serait aussi mon cas pendant quelques jours. Mais je vais lui faire avouer son numéro de téléphone. »

(« Dix contre un qu'elle ne te le donne pas. »)

« Je peux toujours essayer... Oh là là, c'est trop tard ! Ils commencent. Tom, tu devrais voir l'aiguille. Elle a la taille d'un tuyau. Elle veut que je compte. D'accord, on va bien rire... Un... Deux... Trois... »

Nous arrivâmes ensemble à sept. Je luttais de plus en plus fort

contre l'angoisse et la peur. Je savais maintenant ce qui paraissait presque sûr depuis le début. Il n'allait pas en sortir vivant. Après sept, je perdis le fil de ses pensées, mais son cerveau n'était pas silencieux. Ceux qui étaient penchés au-dessus de la table d'opération devaient penser qu'il était inconscient. C'était faux : il était emprisonné et criait pour qu'on le fasse sortir.

Je l'appelai et il m'appela mais nous ne nous trouvions pas. Puis je fus pris au piège, perdu, embrouillé comme lui. Nous avançons en tâtonnant dans l'obscurité, le froid, la solitude du lieu où l'on meurt.

Puis je sentis le couteau me rentrer dans le dos. Je hurlai.

Ensuite je me souviens de deux visages flottant au-dessus de moi. Quelqu'un dit :

— Il revient à lui, docteur.

Je ne reconnus pas la voix. Elle était si loin. Puis il n'y eut plus qu'un visage.

— Ça va mieux ?

— Je crois. Que s'est-il passé ?

— Bois ceci. Tiens, je vais retenir ta tête.

Quand je me réveillai de nouveau, j'étais presque complètement conscient. Je reconnus l'infirmerie du vaisseau. Le docteur Devereaux me regardait.

— Tu as finalement décidé de revenir à la surface, n'est-ce pas ?

— Que s'est-il passé, docteur ?

— Je ne suis pas tout à fait sûr, mais tu avais tous les symptômes de quelqu'un qui sortait d'un choc opératoire. Quand nous avons réussi à enfoncer ta porte, tu étais déjà parti bien loin. Tu nous as fait peur. Raconte-moi un peu tout cela.

J'essayai de réfléchir, puis je me rappelai. Pat ! Je l'appelai :

(« Pat ! Où es-tu ? »)

Il ne répondit pas. Je tentai à nouveau. Toujours pas de réponse. Alors j'étais sûr. Je me redressai et réussis à articuler.

— Mon frère... Il est mort !

— Doucement ! fit le docteur Devereaux. Du calme. Recouche-toi. Il n'est pas mort... À moins que ce soit depuis dix minutes, ce dont je doute fort.

— Mais je ne peux pas le joindre ! Comment le savez-vous ? Je vous dis que je ne peux pas le joindre !

— Ne t'excite pas. J'ai eu des nouvelles de lui toute la matinée grâce aux télépathes de garde. Il se repose avec une bonne dose de narcotique. C'est pour cette raison que tu ne peux le joindre. Je suis peut-être bête, j'ai été bête, j'aurais dû te prévenir de ne pas t'en mêler. Je m'occupe du cerveau humain depuis assez longtemps pour comprendre approximativement ce qui t'est arrivé, étant donné les

circonstances. Je n'ai qu'une excuse : je ne me suis jamais trouvé en de pareilles circonstances avant.

Je me calmai un peu. S'il était drogué, il était normal que je ne puisse pas le réveiller. Harcelé par le docteur Devereaux, je lui racontai ma version des faits, enfin ce que je pouvais. On ne peut pas vraiment expliquer ce qui se passe dans sa tête.

— Et l'opération, a-t-elle marché ?

— Le patient en est sorti dans d'excellentes conditions. Nous en reparlerons plus tard. Tourne-toi.

— Comment ?

— Tourne-toi. Je veux jeter un coup d'œil à ton dos. Il regarda, puis appela deux de ses assistants. Finalement il m'effleura.

— Ça fait mal ?

— Aïe ! Oui, drôlement même. Qu'est-ce que j'ai au dos ?

— Rien de grave en réalité. Seulement deux stigmates parfaites... Les mêmes que celles pratiquées par Macdougall sur ton frère.

— Euh, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que l'esprit humain est complexe et qu'on ne sait pas grand-chose dessus. Tourne-toi de l'autre côté et dors. Je vais te garder au lit pendant quelques jours.

Je m'endormis malgré moi. Je fus éveillé plus tard par Pat.

« Hé, Tom ! Où es-tu ? Réveille-toi. »

(« Je t'écoute. Que se passe-t-il ? »)

« Tom... Je marche de nouveau ! »

(« Ouais, je suis au courant. »)

Je me rendormis.

Les parents

Quand Pat guérit de sa paralysie, j'aurais dû sauter de joie. J'avais tout ce que je voulais. Mais il n'en fut rien. Avant son accident, je savais pourquoi j'étais au plus bas. Il partait et pas moi. Après son retour, je me sentais coupable parce que j'obtenais ce qu'il voulait grâce à son malheur. Je ne me sentais pas le droit d'être heureux alors qu'il était infirme. C'était justement son infirmité qui réalisait mon désir.

Normalement j'aurais dû être heureux après son rétablissement.

Avez-vous déjà été à une fête où vous êtes censé vous amuser, et soudain vous réalisez que vous vous ennuyez ? Il n'y a aucune raison objective. Simplement autour de vous, le monde est gris et sans saveur.

Je comprenais certaines des choses qui me coupaient l'appétit. D'abord, il y avait eu Dusty, mais j'en étais débarrassé. Puis il y avait eu les problèmes avec d'autres gens, en particulier avec les électroniciens qui prenaient leur tour de garde avec nous. Ils nous traitaient de monstres et d'autres choses encore et se comportaient comme si nous l'étions. Mais le capitaine s'interposa, et quand nous avons commencé à mieux nous connaître, les gens ont oublié les différends. Une des relativistes, Janet Meers, était une calculatrice ultra-rapide. Tout le monde trouvait cela normal pour elle, petit à petit il le trouvait aussi pour nous.

Quand nous nous sommes retrouvés hors liaison radio avec la Terre, le capitaine nous avait soustraits de l'autorité du commandant Frick pour nous rassembler en un département spécial, dirigé par « oncle » Alfred McNeil assisté de Rupert Hauptman. Rupe s'occupait de la liste des tours de garde, oncle Alf siégeait à la tête de notre table et veillait à maintenir l'ordre parmi nous. Nous l'aimions tous trop pour lui donner beaucoup de soucis. Si quelqu'un se conduisait mal, oncle Alf prenait un air affligé et nous remettions à sa place le coupable. Ça marchait.

C'est le docteur Devereaux, je crois, qui avait conseillé cela au capitaine. Le commandant Frick ne nous aimait guère. Il était ingénieur électricien et avait passé toute sa vie à améliorer le matériel de télécommunication... Puis nous sommes arrivés pour faire le travail mieux que lui, plus vite et sans aucun équipement. Je ne lui reproche

rien. Moi aussi, j'aurais été plutôt amer. Mais enfin, nous nous entendions mieux avec oncle Alf.

Je crois que le *Vasco de Gama* était pour quelque chose dans mes problèmes. Le pire dans les voyages spatiaux, c'est qu'il ne se passe absolument rien. En conséquence le plus grand événement de la journée était le journal du matin. Toute la journée, chaque télépathe de garde (quand il n'y avait pas trop de trafic, il était de plus en plus réduit) recopiait les nouvelles. Nous recevions la presse gratuitement avec tous les détails, et les illustrations de Dusty que lui transmettaient son jumeau Rusty. Le communicateur de garde le rédigeait la nuit. Le télépathe et le communicateur de garde à l'aube l'imprimaient et l'envoyaient dans la salle à manger pour le petit déjeuner.

Il n'y avait pas de limite au nombre de pages de chaque exemplaire, tout dépendait de la quantité que pouvaient préparer les quelques personnes chargées de ce travail. En dehors des nouvelles du Système Solaire, nous avions celles de notre propre vaisseau et des onze autres. Tout le monde (sauf moi) avait des connaissances dans les autres vaisseaux de la flotte. Ils les avaient rencontrés à Zurich, sans parler de l'équipage et du capitaine qui avaient un tas d'amis et de relations de longue date.

C'était plutôt de la chronique mondaine, mais elle nous intéressait bien plus que les nouvelles de la Terre et du Système. Nous nous sentions plus proches des vaisseaux de la flotte, même si nous étions séparés par des milliards de kilomètres qui augmentaient à chaque seconde. Quand Ray Gilberti et Sumire Watanabe se sont mariés dans le *Leif Ericsson*, il y eut une fête dans tous les vaisseaux. Quand un bébé est né dans le *Pinta*, nous étions tous fiers, parce que notre capitaine en était le parrain.

Nous étions reliés au *Vasco de Gama* à travers Cas Warner, au *Marco Polo* et au *Santa Maria* grâce aux jumelles de Miss Gamma, Miss Alpha et Miss Bêta. Nous recevions des nouvelles de tous les autres par le système de bouche à oreille... Les nouvelles de la flotte n'étaient jamais coupées même si celles de la Terre l'étaient. Mama O'Toole annonça que si les éditions augmentaient encore, elle ne pourrait fournir des draps et des taies d'oreiller propres qu'une fois par semaine. Ou bien il faudrait lui installer une nouvelle lingerie pour laver le papier journal. Malgré tout, le département écologique fournissait toujours du papier impeccable, fraîchement repassé pour chaque édition.

On sortait même un supplément de temps en temps, par exemple lorsque Lucille LaVonne fut élue « Miss Système Solaire », Dusty fit d'elle un dessin si parfait qu'on aurait juré voir une photo. Du papier se perdit car un bon nombre de personnes dont moi gardèrent leur

exemplaire pour l'accrocher dans leur cabine, au lieu de le rendre à la récupération. J'ai même réussi à faire signer le mien par Dusty. Il était étonné, mais content malgré ses grossièretés. On peut apprécier un artiste pour ses œuvres, même si c'est un petit poison.

Ce que j'essaie de dire, c'est que le *Elsie Times* était le point culminant de la journée et les nouvelles de la flotte en composaient la partie la plus importante.

Je n'avais pas été de garde la nuit précédente, mais j'étais en retard au petit déjeuner. Quand j'entrai, tout le monde lisait le journal, mais personne ne mangeait. Je m'assis entre Van et Prudence en demandant :

— Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous tous ?

Pru me tendit sans mot dire un exemplaire du *Times*.

La première page était encadrée de noir. Puis en gros caractères : *DISPARITION DU VASCO DE GAMA*.

Je ne pouvais pas y croire. Le *Vasco* se dirigeait vers Alpha Centauri mais il n'y arriverait pas avant quatre ans, en temps terrestre. Il n'approchait même pas de la vitesse de la lumière. Au point où il en était, il ne pouvait pas y avoir de problème. Ce devait être une erreur.

Je tournai en page deux pour lire l'article de fond. Il y avait un message encadré du commodore du *Santa Maria* : « (Officiel) À 0334 aujourd'hui, heure de Greenwich le *Vasco de Gama* n'a plus répondu. Deux circuits spéciaux étaient en contact à ce moment-là, l'un avec la Terre et l'autre avec le *Magellan*. Dans les deux cas, les transmissions ont cessé tout d'un coup, au milieu d'un message et apparemment exactement au même instant. Le vaisseau contenait onze communicateurs spéciaux. Il a été impossible de communiquer avec aucun. Il faut donc considérer que le vaisseau est perdu, sans survivants. »

Le message de l'IRP admettait à peine que le vaisseau ne répondait plus. Il y avait une déclaration de notre capitaine et un article plus long avec les commentaires des autres vaisseaux. Je lus tout, mais toute l'histoire était contenue dans le gros titre... Le *Vasco* était parti sans espoir de retour.

Je levai la tête et réalisai soudain que la chaise de Cas Warner était vide. Oncle Alf surprit mon regard et me dit doucement :

— Il sait, Tom. Le capitaine l'a réveillé et l'a prévenu juste après l'accident. Heureusement il n'était pas en liaison avec son frère à ce moment-là.

Je n'étais pas sûr qu'oncle Alf avait raison. Si Pat allait y passer, je voulais être avec lui quand cela se produirait. Enfin, c'est ce que je croyais. De toute manière, oncle Alf voudrait tenir la main de Pain d'Épice s'il lui arrivait malheur. Je savais que Cas et son frère Caleb étaient très proches.

Plus tard, le même jour, le capitaine célébra un service funèbre. Oncle Alfred fit un bref sermon, puis nous avons tous chanté la « Prière des voyageurs ». Après cela nous avons fait comme s'il n'y avait jamais eu de vaisseau appelé *Vasco de Gama*. Mais tout le monde y pensait. Cas ne prenait plus ses repas avec nous ! Mama O'Toole l'embaucha avec elle comme son assistant. Avec son frère ils avaient travaillé dans l'hôtellerie avant d'être engagés par l'IRP. Cas pouvait lui être d'un grand secours. Sa tâche n'était pas mince ; il fallait maintenir un vaisseau de deux cents personnes dans un équilibre écologique. Mon Dieu, déjà préparer des repas pour tant de monde représentait un gros travail sans avoir en plus à maintenir un équilibre atmosphérique. Neuf personnes travaillaient à plein temps sur la culture des levures et l'aquaculture. Quelques semaines plus tard, Cas supervisait l'approvisionnement et l'intendance. Mama O'Toole pouvait consacrer tout son temps aux activités scientifiques et techniques, mais elle continuait à veiller d'un œil sur la cuisine.

Le *Vasco de Gama* n'aurait pas dû me déprimer. Je ne connaissais personne dans ce vaisseau. Si Cas avait réussi à s'en sortir pour mener une vie normale et utile, je n'aurais certainement pas dû avoir le bourdon. Non, je crois que c'est mon anniversaire qui a tout déclenché.

La salle à manger comportait deux grosses horloges électriques que les relativistes contrôlent de la salle de calcul. Au-dessus d'elles, on pouvait voir deux calendriers. Quand nous sommes partis, ils marquaient la même chose, la date et l'heure de Greenwich. Puis à mesure que nous approchions de la vitesse de la lumière, « le dérapage » entre le *Elsie* et la Terre commençait à s'observer à mesure que le décalage s'accroissait. Au début nous en parlions, mais petit à petit nous ne regardions même plus le temps de Greenwich... Qu'est-ce que cela change de savoir qu'il est trois heures du matin mercredi prochain à Greenwich, alors que c'est l'heure du déjeuner dans le vaisseau. C'était aussi important que les fuseaux horaires de la ligne de changement de date sur la Terre. Je n'ai même pas fait attention lorsque Pat a grogné à cause de ses heures de travail saugrenues. Moi-même, je prenais mes tours de garde à n'importe quelle heure de la journée.

Je fus pris de court quand Pat me siffla en plein milieu de la nuit et cria :

« *Bon anniversaire !* »

(« Hein ? Lequel ? »)

« *Le tien, nigaud. Le nôtre. Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne sais plus compter ?* »

(« Mais... »)

« *Attends. Ils sont juste en train d'amener le gâteau. Ils vont chanter*

« *joyeux anniversaire* ». *Je vais le répéter pour toi.* »

Entre-temps je me levai, passai une paire de pantalons et descendis dans la salle à manger. C'était le milieu de la « nuit » pour nous. Seule une veilleuse était allumée, mais je pouvais distinguer nettement les calendriers et les horloges. La date de Greenwich était bien celle de notre anniversaire et l'heure celle du dîner à la maison.

Mais ce *n'était pas* mon anniversaire. J'étais sur l'autre horaire. Ça ne collait pas.

« *Je les ai toutes soufflées*, annonça Pat joyeusement. *Cela devrait nous faire durer encore une année. Maman veut savoir s'ils t'ont fait un gâteau pour toi aussi.* »

(« Dis-lui « oui ». »)

Ce n'était pas vrai, bien sûr. Mais je n'avais pas envie de donner d'explications. Maman s'énervait déjà tellement facilement sans avoir à lui faire une démonstration des théories d'Einstein. Quant à Pat, il devait être au courant.

Les parents lui avaient offert une nouvelle montre et à moi une boîte de chocolats. Il me demanda s'il pouvait l'ouvrir et la faire passer. Je lui dis de le faire, sans savoir si j'étais content de cette pensée ou irrité par un cadeau que je ne pouvais ni voir ni toucher. Un peu plus tard, je déclarai que je devais dormir, et le priai de remercier et de saluer tout le monde de ma part. Mais je ne pus me rendormir. Je restai étendu jusqu'à ce que les lumières s'allument dans le corridor.

La semaine suivante, on fêta mon anniversaire avec un gâteau à notre table et ils chantèrent tous en mon honneur. Je reçus un tas de cadeaux inutiles mais c'est l'intention qui compte. Et puis on ne peut pas donner grand-chose sur un vaisseau. Je me levai et les remerciai, puis quelqu'un cria : « Un discours ! » Je dansai avec les filles. Pourtant ce n'était pas non plus mon anniversaire. Il *avait déjà eu lieu*, quelques jours auparavant. C'est peut-être le lendemain que l'oncle Steve vint pour m'extirper de ma cabine.

— Où t'es-tu caché tout ce temps ?

— Euh ? Nulle part.

— C'est bien ce qu'il me semblait. – Il s'installa sur ma chaise et je m'allongeai de nouveau sur ma couchette. – Chaque fois que je te cherche, je ne te trouve jamais. Tu ne vas pas me dire que tu travailles tout le temps, alors où es-tu ?

Je ne répondis rien. J'étais là où je me tenais la plupart du temps, à fixer le plafond.

— Quand quelqu'un commence à s'isoler dans son coin sur un vaisseau, continua-t-il, généralement il vaut mieux le laisser tranquille. Soit il s'en sort tout seul, soit un jour il ouvrira le sas sans mettre de combinaison. De toute façon, il ne veut pas qu'on l'embête.

Mais tu es le fils de ma sœur et je me sens responsable de toi. Que se passe-t-il ? Je ne te vois jamais participer aux jeux, ni t'amuser le soir. Tu te promènes avec une tête longue de trois mètres. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je vais très bien ! Répondis-je avec agacement.

Oncle Steve émit un monosyllabe significatif.

— Crache le morceau, petit. Tu ne vas pas bien depuis que le Vasco a disparu. Tu es inquiet à cause de cela ? Tu as peur ? Le docteur Devereaux a du courage synthétique en pilules. Personne ne saura que tu les prends. Tu n'as pas à avoir honte. Cela arrive à tout le monde de craquer de temps en temps. Je ne voudrais pas te dire comment ça m'est arrivé la première fois que je suis parti.

— Non, je ne crois pas que ce soit ça.

Je réfléchis ; ça l'était peut-être au contraire.

— Oncle Steve, qu'est-il arrivé au Vasco ?

Il haussa les épaules.

— La torche a dû se détacher ou ils ont heurté quelque chose.

— Mais une torche *ne peut pas* se détacher... N'est-ce pas ? Il n'y a rien à heurter par ici ?

— C'est exact sur les deux points. Eh bien, supposons que la torche a explosé ? Le vaisseau s'est transformé en une *nova* de poche dans une fraction de seconde. Moi je ne vois pas de meilleure façon de mourir. C'est tellement, rapide, tu ne t'en rends même pas compte. As-tu déjà pensé à la quantité d'énergie cinétique contenue dans cet engin ? Le docteur Babcock prétend qu'en atteignant la vitesse de la lumière, nous serons juste une onde plate. Pourtant nous continuons tranquillement à manger notre purée de pommes de terre.

— Mais nous n'atteignons jamais vraiment la vitesse de la lumière.

— C'est vrai, doc l'a dit. J'aurais dû dire « si ». C'est donc ça qui te préoccupe ? Tu nous vois en train de faire le *grand boum* comme le Vasco ? Permits-moi de te dire que toutes les façons de mourir dans son lit sont bien pires. Surtout si tu es assez bête pour devenir vieux. J'espère bien échapper à un tel destin.

Nous avons bavardé un certain temps, mais sans arriver nulle part. Puis il s'en alla, en menaçant de venir me déloger si je passais plus de temps que mes heures normales de sommeil dans ma chambre. J'imagine qu'il est allé voir le docteur Devereaux, bien que tous deux l'aient nié.

De toute façon, ce dernier m'aborda le lendemain, m'emmena chez lui, me fit asseoir et me parla. Il avait une chambre vaste et confortable ; il ne recevait jamais personne dans son cabinet.

Je voulus immédiatement savoir les raisons de cet entretien.

Il écarquilla ses grands yeux de crapaud avec un air d'innocence.

— Mais c'est parce que je t'ai rencontré, Tom. — Il prit un paquet de cartes perforées. — Regarde, voici toutes les personnes avec qui j'ai bavardé cette semaine. Il faut bien que je fasse semblant de gagner mon salaire.

— Eh bien, vous n'avez pas besoin de perdre de temps avec moi. Je vais très bien.

— Mais j'aime perdre du temps. La psychologie est une merveilleuse entreprise. Ce n'est pas du sale travail comme la chirurgie. On n'a pas besoin de regarder au fond des gorges infectées. Il suffit de rester assis dans un fauteuil et d'écouter les gens expliquer que quand ils, étaient petits, ils n'aimaient pas jouer avec les autres enfants. Dis-moi ce que tu veux, entre-temps je vais me reposer. Si tu parles assez longtemps, je pourrai récupérer sur la partie de poker d'hier soir et me faire compter une journée de travail.

J'essayai de parler, mais ne trouvai rien à dire. Soudain Pat m'appela. Je lui dis de revenir plus tard. Le docteur Devereaux me demanda en m'observant :

— À quoi pensais-tu à ce moment-là ?

Je lui expliquai que cela pouvait attendre. Mon jumeau voulait me parler.

— Hum... Tom, parle-moi de ton jumeau. Je n'ai pas eu le temps de bien faire sa connaissance à Zurich.

Avant même de m'en rendre compte je lui avais dit beaucoup de choses sur nous deux. C'était facile de se confier à lui. Par deux fois j'ai cru qu'il s'était endormi, mais quand je m'arrêtais il s'animait et me posait une question qui me faisait redémarrer.

Finalement il déclara :

— Vois-tu, Tom, les jumeaux identiques sont exceptionnellement intéressants pour les psychologues, sans parler des généticiens, des sociologues et des biochimistes. Vous sortez du même œuf, à peu près aussi semblables que peuvent l'être deux organismes complexes. Puis vous devenez deux personnes différentes. Ces différences sont-elles dues à l'environnement ? Ou bien y a-t-il autre chose, en jeu ?

Je réfléchis à cette question.

— Vous pensez à l'âme, docteur ?

— Eh bien... Repose-moi la question mercredi prochain. On a quelquefois des opinions personnelles différentes de ses options scientifiques et officielles. Aucune importance. Le fait est que vous autres jumeaux télépathes, vous êtes passionnants à étudier. Je suppose que les résultats positifs du Projet Lebensraum seront, comme d'habitude, beaucoup plus importants que ceux prévus.

— Comment cela, docteur ?

— Nous fouillons la terre pour trouver des versets à la place nous aurons de l'or. Cela arrive tout le temps dans la recherche

scientifique. C'est pour cette raison que d'« inutile » recherche pure se révèle toujours plus pragmatique que les applications pratiques. Mais parlons de toi. Je ne peux pas t'aider avec tes problèmes, mais faisons semblant que je puisse. Cela me permettra de justifier mes feuilles de paie. Eh bien, deux choses ressortent comme le nez au milieu du visage. D'abord tu n'aimes pas ton frère.

Je voulus protester, mais il continua :

— Laisse-moi parler. Pourquoi es-tu si sûr que j'ai tort. Réponds : parce que depuis votre naissance on t'a seriné que c'était comme ça. Les frères sont toujours censés « s'aimer ». C'est le fondement de notre civilisation. Les gens croient généralement à tout ce qu'on leur a raconté et répété dans leur enfance. C'est probablement une bonne chose que l'on croie à celle-ci, car les frères et les sœurs ont souvent de meilleures raisons de se haïr les uns les autres, que n'importe qui.

— Mais *j'aime* Pat, *c'est seulement que...*

— C'est « seulement que » quoi ? Insista-t-il gentiment.

Je ne répondis pas, et il continua :

— C'est seulement que tu as toutes les raisons de le détester. Il t'a régenté, malmené ; il a pris ce que tu désirais. Quand il ne pouvait pas l'avoir en attaquant de front, il utilisait votre mère pour faire pression sur votre père et obtenir que les choses tournent en sa faveur. Il a même eu la petite amie que tu voulais. Pourquoi devrais-tu l'aimer ? Si un homme qui ne te serait rien, te traitait ainsi, l'aimerais-tu ? Ou le haïrais-tu ?

Je ne savourais pas particulièrement son discours.

— Je n'ai pas été très juste envers lui, docteur. Je ne crois pas que Pat était conscient de son attitude... Et je suis sûr que mes parents n'ont jamais voulu faire de différences. Peut-être suis-je simplement en train de m'apitoyer sur moi-même.

— Tu as peut-être raison. Il n'y aurait pas un mot de vrai dans ce que tu as dit, car tu es incapable de distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, quand il s'agit de toi. Mais le fait est que tu ressens les choses de cette façon... Tu n'aimerais pas quelqu'un comme ça, mais il est ton frère jumeau, alors tu es obligé de « l'aimer ». Les deux notions sont en conflit. Tu continueras à être tourmenté tant que tu n'auras pas résolu laquelle des deux est fausse et que tu ne t'en seras pas débarrassé. Ça, c'est à toi de le faire.

— Mais... Bon sang, docteur, *j'aime bien* Pat !

— Vraiment ? Alors il faut que tu extirpes de ton crâne l'idée qu'il t'a lésé pendant toutes ces années. Mais cela m'étonnerait que tu y arrives. Tu l'aimes bien, parce qu'on aime bien les choses dont on a l'habitude, les vieilles chaussures, les vieilles pipes. Un démon connu vaut mieux qu'un démon ignoré. Tu es loyal envers lui. Vous vous êtes

nécessaires l'un à l'autre. Mais quant à « l'aimer » vraiment, cela me paraît très improbable. D'un autre côté, tu pourrais décider que cela ne sert plus à rien de l'aimer, ni même d'être attaché à lui, alors peut-être arriveras-tu à l'aimer un peu pour ce qu'il est. Tu seras certainement plus tolérant à son égard. Mais cela m'étonnerait que tu l'aimes, il est plutôt antipathique.

— Ce n'est pas vrai ! Pat a toujours été très apprécié.

— Pas par moi. Hum... Tom, j'ai triché. Je connais mieux ton frère que je ne l'ai laissé entendre. En fait aucun de vous deux n'est particulièrement sympathique, et vous vous ressemblez beaucoup. Ne te vexe pas. Je ne peux pas supporter les gens « gentils ». « La douceur et le rayonnement » me donnent la nausée. J'aime les gens rudes avec une bonne couche d'égoïsme. C'est une bonne chose dans ma profession. Toi et ton frère, vous êtes aussi égoïstes l'un que l'autre, mais lui il réussit mieux que toi. À propos, il t'aime bien.

— Comment ?

— Oui. Comme il aimerait un chien qui viendrait dès qu'on l'appelle. Il se sent responsable de toi, quand son intérêt ne s'y oppose pas. Mais il te regarde de haut, comme un faible. Dans son éthique, les humbles n'ont pas droit aux privilèges ; c'est réservé aux gars comme lui.

Je remuai cette idée dans ma tête et commençai à me fâcher. Je savais que Pat pensait cela de moi. Il me protégeait et veillait à ce que je reçoive un morceau de gâteau... À condition qu'il en ait un plus gros.

— L'autre chose qui ressort, continua le docteur Devereaux, c'est qu'aucun de vous deux ne voulait faire ce voyage.

L'injustice et la fausseté de cette affirmation étaient tellement flagrantes que j'en restai la bouche ouverte. Le docteur Devereaux me regarda.

— Oui ? Tu disais ?

— Eh bien, c'est la chose la plus bête que j'aie jamais entendue ! La vraie source de nos conflits, c'est que justement nous voulions y aller tous les deux.

Il secoua la tête.

— Non, c'est dans l'autre sens. Vous vouliez tous les deux rester à la maison. Ton frère a gagné comme d'habitude.

— Non, ce n'est pas vrai... Oui, enfin il a pu partir, et non le contraire. Il serait à ma place sans cet accident.

— « Cet accident ». Hum... Oui.

Le docteur Devereaux ne bougea plus, la tête penchée en avant et les mains croisées sur son ventre. Cela dura si longtemps que je crus qu'il s'était rendormi.

— Tom, je vais te dire quelque chose qui ne te regarde pas,

parce que je pense que tu as besoin de le savoir. Je te suggère de ne jamais en parler avec ton jumeau... Si tu le fais, je te ferai passer pour un menteur. Parce que ce serait mauvais pour lui. Tu as compris ?

— Alors ne me dites rien, fis-je d'un ton morose.

— Tais-toi et écoute.

Il prit un dossier.

— Voici le rapport sur l'opération de ton frère. Il est écrit dans le jargon que les médecins utilisent pour mystifier les malades. Tu n'y comprendrais rien. Il a été envoyé à travers le *Santa Maria* en code. Veux-tu savoir ce qu'ils ont trouvé en charcutant ton frère ?

— Non, pas spécialement.

— Son épine dorsale était indemne.

— Hein ? Êtes-vous en train d'affirmer qu'il *faisait semblant* d'être paralysé ? Je ne le crois pas !

— Du calme. Non, il ne faisait pas semblant. Ses jambes *étaient bel et bien* paralysées. Il ne pouvait pas tromper un neurologue. Je l'ai examiné moi-même. Il était paralysé, mais pas à cause de son épine dorsale. Nous le savions et les chirurgiens qui l'opéraient le savaient aussi.

— Mais... – Je secouai la tête. – J'imagine que je suis idiot.

— Ne le sommes-nous pas tous ? Tom, l'esprit humain n'est pas simple. Il est même très complexe. Tout en haut, le conscient a ses idées et ses désirs propres, quelques-uns sont réels, d'autres sont suggérés par la propagande, la formation et la nécessité de faire bonne figure face aux autres. Tout en dessous il y a l'inconscient, sourd, aveugle, stupide et sournois, avec d'habitude toute une autre gamme de désirs et des motivations très différentes. Il veut les réaliser... Et s'il n'y arrive pas, il fait un esclandre jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Pour vivre sans histoires, il faut découvrir ce que l'inconscient désire vraiment et le lui donner aux meilleures conditions avant qu'il ne te conduise à la ruine. Tu sais ce qu'est un psychotique, n'est-ce pas ?

— Euh... Un fou.

— « Fou » est un mot dont nous essayons de nous débarrasser. Un psychotique est un pauvre hère qui a dû vendre son magasin et s'en aller nu de par le monde pour satisfaire les exigences de son inconscient. Il a conclu un arrangement qui l'a ruiné. Mon travail consiste à aider les gens à en faire un qui ne les ruinera pas, comme un bon avocat. Nous n'essayons jamais de le leur faire éviter, mais seulement de régler les choses dans les meilleures conditions possibles.

« J'essaie seulement de t'expliquer que ton frère a réussi à bien manœuvrer avec son inconscient, très bien même, étant donné qu'il l'a fait sans aucune aide professionnelle. Son conscient a signé un contrat et son inconscient lui a déclaré tout de go qu'il ne devait pas l'honorer. Le conflit était tellement douloureux qu'il aurait pu détruire

certaines personnes. Pas ton frère. Son inconscient a choisi d'avoir un accident qui le rendrait infirme, et il l'a fait. C'était une *vraie* paralysie, pas du trucage. Ton frère a donc eu une excuse honorable pour une obligation qu'il ne pouvait pas remplir. Puis, quand il ne pouvait vraiment plus partir, on l'a opéré. On lui a juste réparé quelques dégâts aux os, mais surtout on lui a fait croire que sa paralysie disparaîtrait et c'est ce qui est arrivé.

Devereaux haussa les épaules.

Je réfléchis à tout cela, mais je restai embrouillé. Cette histoire de conscient et d'inconscient, je l'avais étudiée et j'avais même passé des examens dessus, mais je n'y croyais pas tellement. Le docteur Devereaux pouvait raconter tout ce qu'il voulait, cela n'empêchait pas que Pat et lui voulaient partir tous les deux. Pat était resté sur terre à cause de son accident, c'est tout. Sa paralysie avait peut-être une origine hystérique, il avait pu se faire peur au point de se voir plus malade qu'il ne l'était réellement. Mais cela ne changeait rien.

Pourtant le docteur Devereaux en parlait comme si l'accident n'en était pas un. Eh bien quoi ? Pat avait eu une frousse terrible et il était trop fier pour le montrer. Je ne pouvais pas croire qu'il avait fait exprès de culbuter sur une pente.

De toute manière, doc avait tort sur un point : Moi, je voulais y aller. Oh, j'avais peut-être eu un peu peur et je savais que je n'étais pas rassuré, que la maison m'avait manqué au début, mais c'était naturel.

(« Alors, pourquoi es-tu si déprimé, imbécile ? »)

Ce n'était pas Pat, mais moi qui me parlais à moi-même. Mon Dieu, c'était peut-être mon inconscient qui s'exprimait tout haut pour la première fois.

— Doc ?

— Oui, Tom.

— Vous pensez que je ne voulais pas venir non plus ?

— C'est ce qui apparaîtrait.

— Mais vous avez dit que l'inconscient gagne toujours. Ce n'est pas logique.

Il soupira.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit. Tu as été précipité dans ce voyage. L'inconscient est stupide et souvent lent. Le tien n'a pas eu le temps de concocter quelque chose d'aussi facile qu'un accident de ski. Mais il est têtu. Il veut que tu rentres à la maison... Ce que tu ne peux pas faire. Mais il ne veut pas entendre raison. Il continue à réclamer l'impossible, comme un enfant qui demande la lune.

Je haussai les épaules.

— À vous entendre, je suis dans un sale pétrin.

— Ne prends donc pas cet air sinistre ! L'hygiène mentale

permet de corriger ce qui est rectifiable et de se résigner à l'inévitable. Tu as trois solutions.

— Je ne pensais pas en avoir du tout.

— Trois. Tu peux continuer à être déprimé jusqu'à ce que ton esprit construise une fiction qui satisfasse ton inconscient... Un arrangement psychotique, ce que tu appelles être « fou ». Tu peux aussi rester déprimé, malheureux, inutile à toi-même et à tes compagnons... Mais avec la possibilité de perdre la raison. Ou bien, tu peux fouiller dans ton esprit, chercher à le connaître, découvrir ce qu'il veut vraiment, lui montrer ce qu'il peut obtenir et pourquoi, enfin faire avec lui un bon contrat sur la base de ce qui est possible. Tu as du cran et de la jugeote, tu devrais essayer la dernière solution. Ce ne sera pas facile.

Il attendit en m'observant.

— Eh bien, j'imagine que c'est dans mon intérêt. Mais comment faire ?

— Pas en broyant du noir, dans ta chambre sur un présent au conditionnel.

— Oncle Steve... Le commandant Lucas me l'a dit aussi. Il veut que je me remue, que je voie des gens. Il a sans doute raison.

— Bien sûr. Mais ce n'est pas suffisant. Tu ne peux t'en tirer seulement en faisant semblant d'être un boute-en-train. Tu dois apprendre à te connaître.

— Oui, mais *comment* ?

— Eh bien, tu ne peux pas venir ici tous les après-midi me parler de toi pendant que je te tiendrai la main. Je te propose d'écrire qui tu es, d'où tu viens et comment tu es parvenu d'un endroit donné à un autre. Il faut que ce soit complet. Peut-être commenceras-tu à comprendre les pourquoi et les comment de chaque chose. Cherche bien et tu finiras par saisir les tenants et les aboutissants.

J'ai dû avoir l'air décontenancé, car il reprit :

— Tiens-tu un journal ?

— Quelquefois. J'en ai un avec moi.

— Utilise-le pour commencer. « La vie de T.P. Bartlett, homme de qualité. » Essaie de dire toute la vérité.

Je pensai à cette dernière phrase. Il y a des choses qu'on ne veut dire à personne.

— Euh, je suppose que vous voudrez le lire, docteur ?

— Moi ? Dieu m'en préserve ! Je me repose déjà trop peu sans tous ces malheureux. C'est pour *toi*, mon garçon. TU vas écrire pour toi... Écris comme si tu ne savais rien de toi et que tu devais tout expliquer. Comme si tu pensais perdre la mémoire et que tu voulais garder le fil. Mets tout. — Il fronça les sourcils et ajouta à contrecœur. — Si tu penses que tu as trouvé quelque chose d'important et que tu

veux un avis, je trouverai bien un moment pour en lire une partie. Mais je ne promets rien. Écris-le pour toi, pour celui qui est atteint d'amnésie.

Alors je lui ai dit que j'essaierais... Je l'ai fait. Je ne vois pas tellement ce que cela a changé (ça m'a toujours sorti de ma dépression) et de toute façon je n'ai pas le temps de le faire comme il me l'a dit. J'ai dû accélérer la fin de cette histoire parce que c'est le premier soir libre depuis un mois.

C'est incroyable tout ce qu'on se rappelle quand on fait vraiment un effort.

Les relations

Il y a eu beaucoup de changements dans le *Elsie*. D'abord nous avons dépassé le stade maximum d'accélération et entamé le processus de décélération. Nous atterrirons à Tau Ceti dans six mois, en temps sur le vaisseau.

Mais reprenons à l'endroit où j'ai laissé ce journal. Cela fait un an, en temps V, que je l'ai commencé, et douze ans en temps T que nous avons quitté la Terre. Mais ne nous occupons pas du temps T ; il ne veut rien dire. Pat s'est marié ; non, cela ne s'est pas produit dans le vaisseau. Ce n'est pas par là qu'il faut démarrer.

Le meilleur début, c'est de raconter un autre mariage, celui de Chet Travers avec Mei-Ling Jones. Tout le monde l'approuvait bien sûr, sauf un des ingénieurs qui lui faisait aussi la cour. À cause de cela, nous, les monstres, nous avons fait la paix avec les ingénieurs électroniciens, surtout lorsque le commandant Frick est entré dans la salle à manger avec la mariée à son bras. Il avait l'air aussi fier et aussi solennel que s'il s'était agi de sa propre fille. Ils étaient bien assortis. Chet allait sur la trentaine et Mei-Ling avait au moins vingt-deux ans.

Cet événement provoqua des modifications dans les tours de garde. Rupe m'associa à Prudence Matthews.

J'aimais bien Pru, mais je ne lui prêtais guère d'attention. Il fallait s'y reprendre à deux fois pour remarquer qu'elle était jolie. Mais elle avait une façon de vous regarder qui vous donnait de l'importance. Avant de travailler avec elle, je ne m'étais pas beaucoup soucié des filles. Je restais « fidèle à Maudie ». Et puis j'ai commencé à écrire cette espèce de confession pour le docteur Devereaux. Écrire donne une certaine finalité aux choses. Alors je me suis dit : « Pourquoi pas ? Tom, mon vieux, Maudie est définitivement sortie de ta vie qui continue ici, dans ce vaisseau au milieu de l'espace. ».

Je n'ai rien fait d'extraordinaire. Je profitais seulement le plus possible de sa compagnie... C'est-à-dire vraiment beaucoup.

Quand les animaux ont embarqué à bord de l'Arche deux par deux, Noé les a séparés à bâbord et à tribord. Il n'en allait pas du tout ainsi sur le *Elsie*. Chet et Mei-Ling avaient eu la possibilité de se connaître suffisamment pour désirer se lier l'un à l'autre. À peu près la moitié de l'équipage formait des couples mariés. Quant à nous, rien ne

s'opposait à ce que nous ne puissions avoir l'idée de faire la même chose.

Toutefois, sans que ce soit évident, nous étions bien mieux chaperonnés que nous ne l'aurions été sur terre. La surveillance ne semblait pas organisée... Et pourtant elle devait l'être. Si une personne s'attardait un peu trop longtemps avec une autre lorsque les lumières étaient en veilleuse, oncle Alf se réveillait à ce moment là et passait justement dans le couloir. Ou bien Mama O'Toole allait se faire une tasse de chocolat pour l'aider à s'endormir.

Ou encore c'était le capitaine. Il semblait avoir des yeux dans le dos pour voir tout ce qui se passait à bord. Je suis sûr que Mama O'Toole en avait. Oncle Alf était peut-être un de ces hypothétiques télépathes qui pouvait lire les pensées de tout le monde mais il était trop poli et trop malin pour le laisser paraître.

Ou bien le docteur Devereaux nous avait tellement bien analysés sur ses fiches perforées qu'il savait toujours d'où le lapin allait surgir pour envoyer les chiens à sa poursuite. Il en était bien capable.

Mais cette vigilance n'était pas exagérée. Personne ne faisait d'histoires pour un ou deux baisers, et d'un autre côté nous n'avons jamais eu tous ces scandales qui éclatent dans presque toutes les communautés. J'en suis sûr. Car on ne peut garder ce genre d'histoires secrètes dans un vaisseau. Mais personne ne paraissait se soucier si on batifolait gentiment.

En tout cas, Pru et moi, nous n'avons jamais rien fait qui eût pu engendrer la moindre critique.

Il n'empêche que nous passions de plus en plus de temps ensemble, pendant et en dehors des gardes. Ce n'était pas vraiment sérieux, dans la mesure où je ne pensais pas me marier, mais cette histoire devenait importante pour moi. Elle se mit à être un peu possessive à mon égard. Parfois nos mains se touchaient quand elle me tendait une liasse de papiers et un courant électrique passait.

Je me sentais bien dans ma peau et n'avais pas le temps d'écrire mes mémoires. Je pesais deux kilos de plus et n'éprouvais aucune nostalgie de la maison.

Nous avions pris l'habitude de faire des razzias dans le garde-manger quand nous avions terminé un tour de garde la nuit. Mama O'Toole ne disait rien. Elle ne le fermait jamais à clé pour que n'importe qui puisse aller casser une croûte s'il en avait envie. Elle disait que nous étions chez nous, pas en prison. Nous nous faisons un sandwich ou bien nous inventions un plat en mélangeant tout ce qui nous tombait sous la main. Puis nous mangions et parlions avant de nous coucher. Nos sujets de conversations n'avaient pas grande importance. Nous nous tenions chaud, c'était le principal.

Une fois nous avons terminé notre tour à minuit. La salle à

manger était déserte. Les joueurs de poker avaient abandonné leur partie assez tôt et il n'y avait même pas de joueurs d'échecs. Nous sommes donc allés dans le garde-manger pour chauffer au gril un sandwich à la levure de fromage. Le garde-manger est plutôt étroit. Quand Pru s'est retournée pour allumer le petit grill, elle m'a frôlé en passant.

Ses cheveux propres et nets m'ont effleuré et j'ai senti une odeur de trèfle frais ou de violettes. Ensuite je l'ai prise dans mes bras.

Elle n'a pas fait d'histoires. Elle s'est figée un instant, puis s'est détendue.

Les filles sont vraiment agréables. D'abord elles n'ont pas d'os et je crois qu'elles doivent avoir au moins cinq degrés de plus que nous, même si les thermomètres ne l'indiquent pas. Je baissai mon visage ; elle leva le sien, ferma les yeux, et tout était merveilleux.

Pendant à peu près une demi-seconde elle m'embrassa. Je sus qu'elle en avait autant envie que moi. C'est-à-dire vraiment beaucoup.

Puis elle s'arracha de mes bras avec violence et resta debout contre la table en face de moi. Elle avait l'air bouleversée. Je l'étais aussi. Elle ne me regardait pas et ne semblait rien voir comme si elle écoutait... Alors je compris. Elle avait cette expression quand elle communiquait télépathiquement, mais cette fois-ci elle paraissait très malheureuse.

— Pru ! Que se passe-t-il ?

Elle ne répondit pas mais se dirigea vers la porte. Je saisis son poignet.

— Tu es furieuse contre moi ou quoi ?

Elle se dégagea et sembla alors se rappeler de ma présence.

— Je suis désolée, Tom, dit-elle d'une voix voilée. Ma sœur est en colère.

Je n'avais jamais rencontré Patience Matthews, et maintenant cela ne me tentait guère.

— Hein ? Tu te conduis vraiment d'une façon...

— Elle ne t'aime pas, répliqua-t-elle fermement comme si cette phrase expliquait tout. Bonne nuit.

— Mais...

— Bonne nuit, Tom.

Au petit déjeuner, Pru était aussi gentille que d'habitude en me tendant les petits pains, mais le courant ne passa pas. Quand Rupe remania l'ordre des tours de garde ce jour-là, je ne fus pas surpris et ne demandai pas pourquoi. Pru ne m'évita pas ; nous dansions même ensemble quand l'occasion se présentait, mais entre nous la flamme était éteinte. Nous n'avons jamais essayé de la rallumer.

Beaucoup plus tard j'en ai parlé à Van. Il ne me témoigna aucune sympathie.

— Tu crois que tu es le premier à être remis à ta place ? Pru est une gentille petite rusée, tu peux faire confiance au vieux Van Houten. Mais quand le chevalier Galahad lui-même s'avance sur son cheval blanc, il doit compter avec Patience avant de pouvoir parler à Pru... Je parie qu'elle répondra non ! Pru n'est pas contre avec ses manières un peu simplettes, mais Patience ne permet rien de plus intime que le jeu de l'oie.

— C'est vraiment dommage. Cela m'est bien égal maintenant. Mais sa sœur va lui gâcher sa vie.

— C'est son problème. Avec mon frère jumeau, nous avons conclu un accord il y a des années. Nous nous sommes battus jusqu'au sang et après nous avons pu repartir sur des bases positives. Et d'abord qu'en sais-tu si Pru ne fait pas la même chose avec Patience, si elle n'a pas commencé ?

Cette histoire ne me dégoûta pas des filles, ni même de celles qui avaient une sœur jumelle télépathe, mais après cela je profitais de la compagnie de toutes celles sur le vaisseau. Pendant un certain temps je vis beaucoup oncle Alf. Il aimait jouer aux dominos. Quand nous avions terminé, il me parlait de Pain d'Épice et communiquait bien sûr avec elle. Il regardait la grande photo qui la représentait, je faisais de même et nous bavardions tous les trois. Oncle Alf servait d'intermédiaire entre nous deux. C'était amusant de faire la connaissance d'une aussi gentille petite fille de six ans. Cette gamine avait vraiment des idées originales.

Une nuit tandis que je discutais avec eux comme d'habitude, je me suis dit en regardant sa photo qu'elle devait avoir changé depuis notre départ. Elles grandissent vite à cet âge-là.

— Oncle Alf, tu devrais dire à Pain d'Épice d'envoyer une nouvelle photo d'elle à Rusty Rhodes. Il la transmettrait à Dusty qui te ferait une reproduction parfaite et récente. Tu la verrais comme elle est maintenant, hein ? Qu'en penses-tu, Pain d'Épice ? C'est une bonne idée, n'est-ce pas ?

« *Ce n'est pas nécessaire.* »

Je contemplais la photo et je faillis sursauter sur ma chaise. Ce n'était plus la même image. Oh, la même joyeuse petite fille, mais un peu plus âgée, avec une dent de devant en moins et une autre coiffure.

Elle était vivante, pas comme dans un trukolor stéréo, bien vivante.

Mais quand je clignai des yeux, je vis l'ancienne photo.

— Oncle Alf, qui a dit « ce n'est pas nécessaire » ? Toi ou Pain d'Épice ? Demandai-je d'une voix rauque.

— Pain d'Épices, et je te l'ai transmis.

— Oui... Mais ce n'est pas *toi* que j'ai entendu. C'est *elle*.

Je lui racontai l'histoire de la photo.

Il secoua la tête.

— Oui, elle est bien comme tu la décris. Elle te fait dire que sa nouvelle dent est en train de pousser.

— Oncle Alf... Il n'y a pas moyen de s'en sortir. L'espace d'un instant j'ai fait irruption sur votre longueur d'ondes privée.

J'étais bouleversé.

— Je le savais. Pain d'Épice aussi. Mais tu ne nous as pas importuné. Un ami est toujours le bienvenu.

J'essayais encore de minimiser l'affaire. Je ne pouvais imaginer les conséquences. Elles étaient trop importantes.

— Crois-tu que nous pourrions le refaire ?

— Nous pouvons toujours essayer, répondit le vieil homme.

Mais cela n'avait pas marché... À moins que j'aie entendu sa voix simultanément à celle d'oncle Alf quand elle a dit : « Bonne nuit, Tommie. » Je n'en étais pas sûr.

Une fois dans mon lit j'en ai parlé à Pat. Il était intéressé après que je l'ai convaincu de l'authenticité du fait.

« Ça vaut la peine d'y regarder de plus près, mon vieux. Je vais l'enregistrer. Le docteur Mabel voudra sûrement examiner la question. »

(« Euh, attends que j'en parle à oncle Alf. »)

« Bon, d'accord. Après tout c'est sa petite fille. À propos, il vaudrait peut-être mieux que j'aille la voir. Si nous sommes deux de chaque côté, ce sera plus facile à produire. Où habite-t-elle ? »

(« Euh, à Johannesburg, »)

« Évidemment... Ce n'est pas la porte à côté. Mais je suis sûr que l'IRP n'hésiterait pas à m'y envoyer à la demande du docteur Mabel. »

(« Sans doute, mais laisse-moi d'abord en parler à Oncle Alf. »)

Ce dernier en avait déjà parlé au docteur Devereaux qui me fit appeler pour que je recommence l'expérience. Je ne l'avais jamais vu aussi enthousiaste !

— Je veux bien le faire, mais je ne crois pas que cela marchera. Nous n'y sommes pas arrivés hier soir. La première fois, c'était un coup de veine.

— Peut-être bien. Mais si vous l'avez réussi une fois, vous devez pouvoir le refaire. Il suffit d'être assez malin pour retrouver les conditions dans lesquelles cela s'est produit. – Il me jeta un coup d'œil. – Pas d'objections à une légère hypnose ?

— Moi ? Mais non. Mais je ne suis pas facile à hypnotiser.

— Vraiment ? Ce n'est pas exactement ce que dit le docteur Arnault à ton sujet. Fais comme si j'étais elle.

J'ai cru que j'allais lui rire au nez. Si lui il ressemble à la ravissante docteur Arnault, moi je suis le portrait craché de Cléopâtre. Mais bon, j'ai accepté d'aller jusqu'au bout de cette plaisanterie.

— Vous avez tous besoin d'une légère hypnose pour écarter les

distractions et vous rendre réceptifs.

Je ne sais pas en quoi consiste une « légère hypnose », parce que je n'ai rien senti, ni même dormi. Mais j'ai de nouveau entendu Pain d'Épice.

Je crois que l'intérêt du docteur Devereaux était purement scientifique. Tout élément nouveau sur la télépathie était capable de le tirer de sa torpeur chronique. Oncle Alf pensa que le docteur voulait organiser un nouveau circuit de télépathes au cas où. Ce n'était qu'une allusion, mais il réalisait qu'il n'allait pas vivre éternellement.

En fait il y avait encore plus que cela. Oncle Alf me confia avec beaucoup de tact que, si cela arrivait, il serait content de partir en sachant que quelqu'un de confiance veillerait sur sa petite fille. Il ne l'a pas déclaré comme cela, aussi directement. Je n'ai pas eu à répondre, heureusement d'ailleurs, sinon j'aurais été bouleversé. C'était simplement entendu entre nous. Je n'ai jamais reçu de plus beau compliment et je ne suis pas certain de le mériter. Mais si l'occasion se présentait, il faudrait que je m'arrange pour en être digne.

Je pouvais « communiquer » avec oncle Alf et, bien sûr, avec Pain d'Épice. Mais je ne le faisais que lorsque nous étions tous les trois ensemble. Quand elle n'est pas nécessaire, la télépathie est une contrainte. Je n'ai jamais appelé Pain d'Épice de mon propre chef, sauf pour quelques essais à la demande du docteur Devereaux afin d'établir ma capacité de le faire sans l'aide d'oncle Alf. Mais il fallait utiliser des médicaments, car il se réveillait d'un sommeil ordinaire si on criait sur sa « longueur d'ondes ». Sinon je la laissais tranquille. Je n'avais pas à mêler des pensées d'une petite fille à moins qu'elle ne veuille me les faire partager.

Pat se maria peu de temps après.

Dérapage

Mes relations avec Pat s'améliorèrent sensiblement pendant cette première phase d'accélération grâce au soutien du docteur Devereaux. Après avoir admis que je le détestais et lui en voulais, je découvris que finalement je n'éprouvais plus ces sentiments à l'égard de mon frère. Je le fis cesser de me déranger sans nécessité en l'appelant à n'importe quel moment. Il pouvait éteindre un réveille-matin mais pas moi. Après cela, nous avons établi un *modus vivendi* et nous nous sommes beaucoup mieux entendus. Finalement je me suis surpris en train d'attendre avec impatience l'heure convenue de notre rendez-vous. Je réalisai que je l'aimais, pas « de nouveau » mais « enfin ». Je n'avais jamais auparavant ressenti cela à son égard.

Mais en nous rapprochant l'un de l'autre au même instant nous nous séparions. Le « dérapage » prenait le dessus. Tout le monde peut constater d'après les formules de la relativité que la relation n'est pas en ligne droite. On ne le remarque pas au début, mais elle se construit insensiblement de la même façon à l'autre bout de l'échelle.

Au trois quarts de la vitesse de la lumière Pat se plaignit que je parlais d'une voix traînante, tandis que moi je l'entendais jacasser. Aux neuf dixièmes, il émettait des sons deux fois plus vite que moi, mais nous savions désormais ce qui n'allait pas. Je me mis à parler vite et lui lentement.

À 99 %, il émettait sept fois plus vite que moi ; nous ne pouvions plus nous comprendre. Plus tard le même jour, nous perdions contact complètement.

Tous les autres avaient le même problème. Bien sûr, la télépathie est instantanée. Les trillions de kilomètres qui nous séparaient ne provoquaient pas le moindre décalage, ni même de l'hésitation qui se produit sur la ligne lorsqu'on téléphone de la Terre à la Lune. Le signal de force ne faiblissait pas non plus. Mais un cerveau est fait de chair et de sang. La pensée est en outre une activité qui prend un certain temps... Nous ne l'exercions pas à la même vitesse. Selon Pat, je réfléchissais tellement lentement qu'il n'arrivait pas à ralentir suffisamment pour me suivre. De mon côté je me rendais bien compte qu'il essayait de rentrer en contact avec moi, mais je ne recevais qu'un cri perçant.

Même Dusty Rhodes n'arrivait à rien. Son frère jumeau ne

pouvait pas se concentrer sur une image durant les longues heures nécessaires à Dusty pour la « voir ».

C'était pour le moins contrariant. C'était bien beau d'entendre des voix, mais encore fallait-il comprendre ce qu'elles disaient et pouvoir les faire taire. Peut-être les cas étranges en psychiatrie n'étaient pas fous du tout, mais les malheureux devaient simplement être branchés sur une mauvaise longueur d'ondes.

Oncle Alf le prit le plus mal au début. Je restai avec lui toute une soirée dans l'espoir d'y arriver ensemble. Puis soudain il retrouva sa sérénité : Pain d'Épice pensait à lui, les mots n'étaient pas nécessaires.

Pru était la seule à s'épanouir pendant cette période. Elle était sortie de la coupe de sa sœur. Et peut-être pour la première fois de sa vie, elle se fit vraiment embrasser. Pas par moi. Je me dirigeais vers la fontaine lorsque je fis une retraite silencieuse en remettant à plus tard mon envie de boire. Je ne dirai pas qui c'était, cela n'avait aucune importance. Pru aurait embrassé le capitaine s'il s'était laissé faire. Pauvre Pru !

Nous nous sommes résignés à attendre jusqu'au moment de descendre dans la phase de décélération. Nous étions encore reliés avec les autres vaisseaux car tous accéléraient en suivant le même horaire. Il dut y avoir beaucoup de discussions entre la Terre et nous sur ce dilemme que personne n'avait prévu. D'une certaine manière ce n'était pas très important, car nous n'aurions pas grand-chose à transmettre avant d'explorer les étoiles vers lesquelles nous nous dirigeons. Mais ce n'était pas non plus sans conséquences : le temps que le *Elsie* passerait à la vitesse de la lumière (enfin à un poil près) nous semblerait très court. Quant à ceux qui resteraient sur la Terre, cela ferait un peu plus de dix ans. Le docteur Devereaux, ses collègues dans les autres vaisseaux et ceux à l'IRP se demandaient combien de couples télépathiques (s'il en restait) fonctionneraient encore après un tel laps de temps. Ils avaient de bonnes raisons pour être inquiets. Il était reconnu que des jumeaux identiques n'étaient presque jamais télépathes s'ils avaient vécu éloignés l'un de l'autre pendant des années. C'est pour cela qu'ils avaient choisi des gens jeunes. La vie sépare les jumeaux adultes.

Jusqu'à ce moment-là, le Projet Lebensraum ne nous avait pas « désunis ». Nous étions à une distance incroyable l'un de l'autre, mais chaque couple était en liaison quotidienne et s'entraînait constamment grâce aux tours de garde même s'il n'y avait rien à transmettre excepté les nouvelles.

Mais que se passerait-il si nous restions isolés pendant quelques années ?

Je ne me fis pas trop de souci, parce que je ne savais pas grand-

chose sur la question. Je reçus une réponse de M. O'Toole suffisamment ambiguë pour me laisser croire que dans deux semaines nous pourrions de nouveau nous comprendre. Entre-temps, plus de tours de garde à prendre, c'était toujours ça de gagné. Je me couchais en essayant d'ignorer les cris perçants dans ma tête.

Un jour, je fus réveillé par Pat.

« Tom... Réponds-moi, Tom. Tu m'entends, Tom ? Réponds. »

(« Hé, Pat, je suis là ! »)

Debout sur les dalles de ma chambre, j'étais tellement excité que j'avais peine à parler.

« Tom ! Oh, Tom ! C'est bon de t'entendre, mon vieux. Cela fait deux ans que nous n'avons pas communiqué. »

(« Mais... »)

Je voulais lui répondre, mais c'était inutile. Pour moi, il ne s'agissait que d'une semaine. Il faudrait jeter un coup d'œil sur le calendrier de Greenwich et aller à la salle de calcul pour découvrir combien de temps cela représentait pour lui.

« Laisse-moi parler, Tom. Je ne peux pas rester longtemps en liaison. Je suis sous drogues et sous hypnose profonde depuis six semaines et je n'ai pas pu te rejoindre avant aujourd'hui. Ils n'osent pas me garder davantage dans cet état. »

(« Tu es sous hypnose en ce moment même ? »)

« Bien sûr, sinon je ne serais pas en mesure de te parler. Bon... – Sa voix s'éteignit un instant. – Excuse-moi pour l'interruption. Ils m'ont fait une autre piqûre et une intraveineuse. Maintenant écoute et enregistre cet horaire : Van Houten... »

Il récita une liste de dates et d'heures de Greenwich précises à la seconde près, qui correspondaient à des rendez-vous pour chacun de nous. Sa voix faiblit à mesure que je les relisais. Je distinguai un « à bientôt » qui devenait aigu, puis ce fut le silence.

J'enfilai un pantalon avant d'aller réveiller le capitaine, mais ne perdais pas de temps pour les chaussures. Ensuite tout le monde était debout, les lumières plein jour étaient allumées même si officiellement nous étions en pleine nuit. Mama O'Toole faisait du café et nous discussions tous. Les relativistes se bousculaient dans la salle de calcul. Janet Meers était chargée d'établir l'heure du rendez-vous sur le vaisseau pour Bernie Van Houten. Elle n'avait pas le temps de la faire calculer par l'ordinateur car il était le premier de la liste.

Van ne réussit pas à rejoindre son frère et tout le monde se mit à être mal à l'aise. Janet Meers était en larmes parce que quelqu'un avait insinué qu'elle s'était trompée dans les temps relatifs. Le docteur Babcock les fit vérifier par l'ordinateur à neuf décimales près. Puis il déclara d'une voix glaciale qu'il serait très reconnaissant de ne plus entendre à l'avenir de critiques sur son personnel ; c'était son privilège

de les émettre.

Gloria entra en communication avec sa sœur juste après et tout le monde respira. Le capitaine envoya un message au vaisseau amiral à travers miss Gamma. On lui répondit que deux autres appareils, le *Nautilus* et le *Cristoforo Colombo*, avaient aussi repris contact.

On ne traînait plus pour relever les camarades de garde en s'arrêtant dans le garde-manger. Si on devait retrouver son jumeau à 3:17:06 et des poussières, on l'attendait depuis trois heures sans discuter, avec le magnétophone en route et le microphone devant les lèvres. Pour nous dans le vaisseau c'était plutôt facile, mais chacun savait que son partenaire était hypnotisé et soumis à des doses très fortes de médicaments. Le docteur Devereaux ne s'en réjouissait pas du tout.

Nous n'avions pas le temps non plus de bavarder pour le plaisir. Nous réalisions que notre jumeau voyait peut-être une heure de sa vie retranchée pour chaque mot qu'il prononçait. On se contentait d'enregistrer ses messages, du premier coup sans se tromper, puis d'envoyer ceux du capitaine. S'il restait quelques instants pour parler, tant mieux. Généralement ce n'était pas le cas... C'est ainsi que je me suis embrouillé avec le mariage de Pat.

Les deux semaines durant lesquelles nous passions de l'accélération positive à la décélération et atteignons la vitesse de pointe, correspondaient à dix années sur la Terre. Cela fait 250 contre 1 en moyenne, mais la moyenne n'était pas toujours respectée. Au milieu de cette période, le dérapage était encore plus important. Je demandai à M. O'Toole quel était le maximum. Il se contenta de secouer la tête. Il n'y avait pas moyen de le mesurer et les erreurs probables étaient supérieures aux valeurs infinitésimales sur lesquelles il travaillait.

— Disons simplement ceci, conclut-il. Je suis content que personne n'ait de rhume des foins parce que le moindre éternuement nous précipiterait par-dessus bord.

Il plaisantait car, comme le fit remarquer Janet Meers, si notre vitesse tournait autour de celle de la lumière, notre masse se rapprochait de l'infini.

Puis nous avons perdu contact un jour entier.

À la fin d'une de ces « séances de pointe » (elles ne duraient pas plus de quelques minutes pour nous), Pat m'annonça qu'il allait épouser Maudie. Mais il avait déjà débranché avant que je puisse le féliciter. J'allais lui dire que je trouvais Maudie trop jeune et qu'il semblait précipiter les choses, mais c'était trop tard.

Je n'étais pas vraiment jaloux. Je réfléchis et en conclus que je ne pouvais pas l'être. Je n'arrivais plus à évoquer clairement son visage. Je savais qu'elle était blonde avec un nez retroussé qui se

couvrait de taches de rousseur en été. Mais impossible de retrouver ses traits comme ceux de Pru ou de Janet Meers. En fait, je me sentais surtout laissé-pour-compte.

Je vérifiais l'heure de Greenwich que Janet fit correspondre à l'heure exacte de mon dernier tour de garde. Je m'aperçus alors que j'avais été trop rapide à critiquer. Pat avait vingt-trois ans et Maudie presque vingt-deux.

Je le félicitais lors de notre prochain contact, mais il n'eut pas le temps de répondre. Il le fit la fois suivante. « Merci pour les félicitations. Nous lui avons donné le nom de Maman, mais je crois qu'elle sera tout le portrait de Maudie. »

J'étais stupéfait. Je dus demander de nouveau à Janet de m'aider. En fait tout était en ordre... Enfin, quand un couple est marié depuis deux ans, il est normal que naisse une petite fille. Il n'y avait vraiment que moi pour m'en étonner.

Je dus faire quelques réajustements durant ces deux semaines. Au début, Pat et moi nous étions du même âge à quelques mois près. Mais à la fin de cette période (c'est-à-dire au moment où nous avons pu parler sans recourir à ces moyens dangereux), mon frère jumeau avait onze ans de plus que moi et une fille de sept ans.

Je cessai de considérer Maudie comme une adolescente, et en particulier comme une fille pour qui j'avais eu un béguin. Elle devait s'empâter, s'avachir et devenir très, très popote. Elle n'a jamais pu résister à un deuxième éclair au chocolat. En fait, Pat et moi n'avions désormais plus grand-chose en commun. Le petit potin sur le vaisseau qui avait tant d'importance pour moi l'ennuyait profondément. De mon côté, je n'arrivais pas à m'enthousiasmer pour ses structures flexibles et les retards de livraison. Nous communiquions sans problème mais comme deux étrangers qui se parlaient au téléphone. J'en étais désolé parce que j'avais appris à l'aimer avant le dérapage.

Mais je voulais voir ma nièce. L'expérience avec Pain d'Épice m'avait appris que les petites filles sont plus amusantes que des chiots et plus jolies que des chatons. Je me rappelai de mon projet pour Pain d'Épice et j'en parlais à Dusty.

Il ne fit aucune difficulté. Dusty ne perd jamais une occasion de montrer ses talents de dessinateur. En outre, il s'était adouci. Il n'était plus désagréable quand on voulait être gentil avec lui, mais il lui faudrait encore des années avant d'apprendre à se tenir droit et à solliciter quelque chose.

Il fit un portrait magnifique. Il ne manquait à la petite Molly que des ailes pour en faire un chérubin. Elle avait un air de famille avec moi, enfin avec mon frère.

— Dusty, il est superbe. Est-ce qu'il est ressemblant ?

— Comment veux-tu que je le sache ? reprit-il avec irritation. Mais si on peut relever à l'aide d'un spectrophotomètre une différence d'un micron, une ombre ou un ton qui ne correspond pas à la photo que ton frère a envoyé au mien, je le déchire ! En tout cas je ne peux pas deviner comment des parents gâteux ont embelli leur rejeton pour l'occasion.

— Pardon, pardon ! C'est un très beau portrait. J'aimerais pouvoir te payer.

— Que cela ne t'empêche pas de dormir. Je vais réfléchir à la question. Mes honoraires sont très élevés.

Je décrochai la photo de Lucille LaVonne et suspendis celle de Molly à sa place. Toutefois je ne jetai pas l'image de Lucille.

Quelques mois plus tard, je découvris que le docteur Devereaux avait envisagé des applications à mon aptitude à utiliser la « longueur d'ondes » d'oncle Alf et de Pain d'Épice, tout à fait différentes de celles évidentes que j'avais prévues. Je continuais à leur parler à tous deux, mais pas aussi souvent qu'au début. Pain d'Épice était une jeune fille de dix-huit ans qui étudiait dans une école à Witwatersrand et commençait déjà à enseigner. Personne excepté oncle Alf et moi ne l'appelait plus « Pain d'Épice » et l'idée que je pourrais un jour le remplacer était oubliée. À la vitesse où les rôles changeaient, elle serait bientôt en mesure de veiller sur moi.

Mais le docteur Dev n'avait pas oublié l'affaire. Toutefois les négociations avec l'IRP avaient été menées à mon insu. Apparemment ils avaient demandé à Pat de ne rien me dire avant d'être prêts à faire un essai. J'entendis parler du projet pour la première fois lorsque je lui dis de se tenir prêt à enregistrer les messages de routine (à ce moment-là nous avions repris des tours de garde réguliers).

« Laisse tomber, vieux frère. Donne ça à la prochaine victime. Nous deux, nous essayons quelque chose de nouveau. »

(« Quoi ? »)

« Ce sont les ordres de l'IRP, du haut en bas de la hiérarchie. Molly a un contrat de recherches comme celui que nous avons. »

(« Euh ? Mais elle n'a pas de jumeau ? »)

« Attends, laisse-moi compter. Non, elle est toute seule, bien que parfois j'aie l'impression d'avoir affaire à une horde d'éléphants sauvages. Elle est là et elle veut dire bonjour à oncle Tom. »

(« Oh, eh bien, bonjour Molly. »)

« Bonjour oncle Tom. »

J'ai cru que j'allais toucher le plafond. Je l'avais attrapée du premier coup sans tâtonnements.

(« Hé, qui a dit cela ? Dis-le encore ! »)

« Bonjour oncle Tom. » Elle pouffa de rire. « J'ai un nouveau nœud dans mes cheveux. »

J'avalai ma salive.

(« Tu dois être mignonne comme tout, ma chérie. Je regrette de ne pas pouvoir te voir. Pat, quand est-ce que cela s'est passé ? »)

« Par intermittence depuis plus de deux mois. Nous avons eu des séances assez rudes avec le docteur Mabel pour mettre au point la transmission. Mais ce fut plus dur encore pour convaincre l'ancienne Miss Kauric de nous laisser essayer. »

« Il parle de Maman », me fit Molly avec une voix de conspirateur. « Elle n'est pas contente de cette histoire. Mais moi, ça me plaît bien, oncle Tom. Je trouve ça chouette. »

« Je n'ai plus un instant à moi avec mes deux femmes », se plaignit Tom. « C'était juste un coup d'essai ; je dois débrancher. Il faut que je ramène la terreur à sa mère. »

« Elle veut que je fasse la sieste », acquiesça Molly d'une voix résignée. « Je suis trop grande pour faire la sieste. Au revoir, oncle Tom. Je t'aime. »

(« Je t'aime, Molly. »)

Je me retournai. Le docteur Devereaux et le capitaine se tenaient derrière moi, impatients d'entendre le résultat.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda-le docteur avec autant d'enthousiasme qu'il en était capable.

J'essayai de garder un air indifférent.

— Très bien. Réception parfaite.

— La gamine aussi ?

— Eh bien, oui. Espérez-vous autre chose ?

Il prit une profonde inspiration.

— Mon garçon, si tu n'étais pas absolument nécessaire, je t'assommerais avec un annuaire téléphonique.

Je crois que Molly et moi, nous avons constitué la première équipe secondaire de la flotte. Mais pas la dernière. En se basant sur le cas d'oncle Alfred et de Pain l'Épice, l'IRP envisagea la possibilité de former d'autres équipes avec un nouveau membre potentiel très jeune, intimement associé à l'adulte faisant partie de l'ancienne équipe. Cette idée a marché dans certains cas. Dans d'autres, ils ne purent même pas essayer car il n'y avait pas d'enfant disponible.

Pat et Maudie eurent un second bébé juste avant que nous ne parvenions dans le système de Tau Ceti. Maudie fit acte d'autorité pour Lynette. Deux monstres dans la famille lui suffisaient amplement.

12

Tau Ceti

Lorsque nous sommes arrivés à quelques heures-lumière de Tau Ceti, nous savions que nous n'avions pas fait chou blanc. Harry Gates avait photographié une douzaine de planètes grâce au système stéréo et à l'effet doppler-stéréo. Harry n'était pas seulement le chef planétologiste, mais dirigeait aussi le département de recherches. Je suppose qu'il avait autant de diplômes que de perles enfilées sur un collier. Je l'appelais « Harry » parce que tout le monde en faisait autant. Il n'était vraiment pas le genre à être appelé « docteur ». Il était enthousiaste et paraissait plus jeune que son âge.

Pour lui, l'univers était un jouet compliqué qu'on lui avait offert. Il voulait le démonter pour voir comment il fonctionnait. Il s'en amusait beaucoup et aimait en discuter n'importe quand. Nous avons fait connaissance quand je lavais les bouteilles dans le laboratoire. Il ne traitait pas les employés comme des robots, mais comme des êtres humains sans se donner de l'importance parce qu'il savait beaucoup plus qu'eux. Il semblait même croire qu'il pouvait apprendre quelque chose d'eux.

Je n'ai jamais compris comment il a trouvé le temps d'épouser Barbara Kuiper, une technicienne chargée de surveiller la torche. Ils avaient dû commencer par une discussion sur la physique, puis dériver sur la biologie et la sociologie. Harry s'intéressait à tout. Il n'a tout de même pas réussi à être dans les parages quand son premier enfant est né. Cette nuit-là, il photographiait la planète qu'il a appelé Constance, comme sa fille. Il y eut des objections parce que tout le monde voulait la nommer. Mais le capitaine décida que la vieille coutume devait être appliquée : celui qui fait une découverte astronomique a le droit de lui donner un nom.

Nous n'avions pas trouvé Constance par hasard. (Je parle de la planète pas du bébé. Le bébé n'était pas perdu.) Harry voulait une planète à environ cinquante ou cinquante et un millions de kilomètres de Tau. Enfin, c'était plutôt le désir de l'IRP. Tau Ceti est un proche parent du Soleil sur un plan spectral, Tau est beaucoup plus petit et n'émet que trois dixièmes des rayons. Donc grâce à la bonne vieille loi du carré inversé qui sert à aménager l'éclairage de son living-room ou à mettre au point une photo au flash, une planète à cinquante millions de kilomètres de Tau attraperait la même quantité de rayons solaires

qu'une planète à quatre-vingt-treize millions de kilomètres du Soleil, soit la situation exacte de la Terre. Nous ne cherchions pas n'importe quoi, sinon nous serions resté dans le Système Solaire. Nous voulions une bonne reproduction de la Terre, valant la peine d'être colonisée.

Si vous allez sur le toit de votre maison par temps clair, les étoiles semblent tellement nombreuses que l'on devrait trouver des planètes pareilles à la Terre aussi facilement que des cailloux sur un chemin. Eh bien, cette impression ne s'éloigne pas tellement de la vérité. Harry considère qu'il doit y en avoir entre cent mille et cent millions d'entre elles rien que dans notre propre Voie Lactée. On peut ensuite multiplier ces chiffres par n'importe quoi pour l'infini de l'univers.

L'ennui c'est qu'elles ne sont pas à la portée de la main. Tau Ceti n'était qu'à onze années-lumière de la Terre. La plupart des étoiles dans notre Galaxie se trouvent plutôt en moyenne aux environs de cinquante mille années-lumière. Même l'IRP ne pouvait penser dans des termes pareils. Une étoile devait se situer dans la zone de cent années-lumière, sinon c'était idiot d'envisager la colonisation, même avec un vaisseau-torche. Qui s'intéresserait à recevoir des rapports vieux de quelques ères glaciaires ? Le problème de la surpopulation serait résolu depuis bien longtemps... Peut-être même de façon définitive.

Mais il n'y a que quinze cents étoiles dans un rayon de cent années-lumière en partant de la Terre. Cent soixante seulement environ ont la même caractéristique spectrale que le Soleil. Le Projet Lebensraum espérait en visiter la moitié, soixante-quinze à peu près, moins depuis la disparition du *Vasco de Gama*.

Si même une seule planète se révélait vraiment semblable à la Terre, le projet serait un succès. Mais rien ne prouvait que les choses se passeraient ainsi. Une planète de type solaire n'en possédait pas forcément une équivalente à la Terre. Elle pouvait être trop proche du feu, où trop loin, ou trop petite pour contenir une atmosphère, ou trop lourde, ou enfin trop pauvre en H₂O qui nous est absolument nécessaire pour y vivre.

Ou encore la planète peut être habitée par des gens pas commodes qui auraient des préjugés contre les colonisateurs.

Le *Vasco de Gama* avait eu la meilleure chance de trouver la première étoile de type terrestre, car il se dirigeait vers Alpha Centauri Able qui est la *seule* dans cette partie de l'univers vraiment jumelle du Soleil. (La compagne d'Able, Alpha Centauri Baker est différente, de type spectral K.) Nous venions ensuite, bien que Tau Ceti ressemble moins au Soleil qu'Alpha Centauri B. La suivante se trouve à environ treize années-lumière de la Terre... Nous avions ainsi une avance de deux ans sur le *Magellan* et de quatre sur le *Nautilus*.

Encore fallait-il découvrir quelque chose. On peut imaginer notre joie quand Tau Ceti avait des terrains exploitables.

Harry aussi était ravi, mais pour des raisons fausses. Je m'étais promené dans l'observatoire avec l'espoir de distinguer un bout de ciel. Un des défauts du *Elsie*, c'est qu'on ne voyait pratiquement rien de l'extérieur. Soudain il me prit la main en s'écriant :

— Regarde ça, mon vieux !

Je regardai. C'était une feuille de papier remplie de chiffres. Ç'aurait pu aussi bien être l'horaire des rotations des cultures de Mama O'Toole.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne sais pas lire ou quoi ? C'est la Loi de Bode, voyons ! J'essayai de me rappeler... Non, ça c'était la Loi d'Ohms. Soudain la Loi de Bode me revint à l'esprit. Elle se réduisait à une simple progression géométrique qui décrivait les distances des planètes solaires à partir du Soleil lui-même. Personne n'avait jamais pu y trouver d'explication et dans certains cas elle ne marchait pas. Mais Pluton et Neptune avaient été découverts grâce à des calculs qui en avaient fait usage. Elle donnait l'impression d'une relation accidentelle.

— Eh bien, quoi ?

— Il demande « eh bien, quoi » ! J'en pleurerais ! C'est la chose la plus importante depuis que Newton a été assommé par la pomme.

— Peut-être, Harry. Je suis un peu abruti aujourd'hui. Je croyais que la Loi de Bode était hasardeuse. Pourquoi ne serions-nous pas tombé ici sur un coup de chance ?

— Un hasard ! Écoute, Tom, quand tu sors un double six une fois, c'est un hasard. Mais quand il sort sept à huit cents fois, les dés sont pipés.

— Cela ne fait que deux fois.

— Ce n'est pas pareil. Donne-moi une feuille de papier suffisamment grande et je la remplirai de zéros qui te prouveront l'improbabilité de ce « hasard ». — Il prit un air pensif. — Tommie, mon ami, voici l'élément déterminant qui va nous expliquer comment les planètes sont fabriquées. Pour ça, on va nous enterrer juste à côté de Galilée... Tom, nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps. Nous devons absolument aller jeter un coup d'œil au système Bêta Hydri en espérant que le résultat soit aussi concluant. Histoire de convaincre les têtes de mule sur la Terre. Parce que ce sera concluant. Il faut que j'aille dire au capitaine de changer le programme.

Il fourra le papier dans sa poche et s'éloigna rapidement. Je regardai autour de moi, mais les volets antiradiations recouvraient les points d'observation. Je ne réussis pas à voir dehors.

Évidemment le capitaine ne modifia rien du tout. Nous

cherchions des terres exploitables, pas à sonder l'insondable. Quelques semaines plus tard, nous étions en orbite autour de Constance. Puis nous nous sommes trouvés en chute libre pour la première fois. Nous ne l'avions pas eu pendant le renversement de pression d'accélération en décélération ; nous avons choisi une trajectoire oblique à la place. Les ingénieurs en chef n'aimaient pas éteindre une torche, s'ils n'ont pas le temps d'effectuer une révision avant le prochain décollage. Il y avait le cas du *Pierre le Grand* qui après l'avoir éteinte ne pouvait plus la rallumer et s'était précipité dans le Soleil.

La chute libre ne me plaisait guère. Mais c'est supportable, si on n'a pas trop mangé.

Harry ne parut pas déçu. Il avait une planète à sa disposition ; alors il rangea la Loi de Bode et commença ses préparatifs. Nous sommes restés en orbite à un millier de kilomètres, pendant que les scientifiques obtenaient de Connie tous les renseignements possibles à travers une exploration visuelle directe, un filtrage de ses radiations et une absorption spectrale de son atmosphère. Elle possédait deux lunes, dont une de taille respectable, un peu plus petite que notre Lune, mais permettant de mesurer exactement sa pesanteur en surface.

Elle ressemblait vraiment à un endroit familier. Le commandant Frick fit installer dans la salle à manger un poste de relais en couleurs et avec une stéréo agrandie pour que nous puissions tous la voir. Connie ressemblait aux images de la Terre vues des stations spatiales, avec du vert, du bleu et du marron à moitié recouverts de nuages et surmontés de chapeaux de glace. La pression de l'air était plus basse que chez nous, mais son pourcentage d'oxygène plus élevé. Nous pouvions donc respirer. L'absorption spectrale montre une plus forte teneur en dioxyde de carbone mais pas autant que sur la Terre pendant l'Age du Charbon.

Elle était plus petite mais la surface terrestre plus importante et les océans plus réduits. Chaque message envoyé vers la Terre s'annonçait porteur de bonnes nouvelles. Je réussis même à distraire l'esprit de Pat de ses profits et pertes... Il avait constitué la « Bartlett Frères, Inc. », et s'attendait à ce que je sois intéressé par la comptabilité parce que mon salaire accumulé versé par l'IRP faisait partie du capital. Allons donc, j'avais oublié qu'on se servait d'argent ; cela faisait si longtemps que je n'en avais pas vu.

Bien sûr, notre première tâche consistait à découvrir l'existence de quelqu'un qui occuperait déjà la place... De vie animale intelligente, capable d'utiliser des outils, de construire et d'organiser. S'il y en avait, nous avions l'ordre d'explorer la planète sans atterrir, de chercher du combustible ailleurs, et essayer plus tard d'établir des relations amicales. L'IRP ne voulait pas répéter l'horrible erreur commise avec Mars.

Mais l'analyse spectrale électromagnétique ne révéla rien du tout, pas plus les rayons gamma que les ondes hertziennes les plus longues. S'il y avait des gens là en bas, ils n'avaient pas de radio, de lumières dans leurs villes, d'énergie nucléaire ; ni d'avions, de routes, de circulation sur leurs océans, ni même rien qui ressemblât à une ville. Alors nous sommes descendus juste en dessous de son atmosphère dans une orbite en « quartier d'orange » au milieu des deux pôles, ce qui nous permettait de patrouiller toute la surface, un nouveau secteur par quart de tour.

Puis nous avons fait des relevés photographiques, par radar. Rien de plus visible qu'un barrage de castors n'a pu nous échapper. Aucune ville, aucune maison, aucune route, aucun pont, aucun bateau, personne à la maison. Oh, il y avait sûrement des animaux. Nous pouvions en voir des troupeaux entiers paissant dans les plaines et d'autres choses moins nettement. Mais cela ressemblait fort à un paradis.

Le capitaine envoya un message : « Je me prépare à atterrir. »

Je me portai volontaire sur-le-champ pour faire partie du bataillon de reconnaissance. J'en parlai d'abord à mon oncle, le commandant Lucas. Je lui demandai de m'enrôler dans ses troupes, mais il m'a envoyé promener.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un bleu ? Tu me prends visiblement pour un fou, mais toi, tu l'es encore plus. Si tu voulais servir dans la troupe, il fallait y penser après le décollage.

— Mais tu as des hommes de tous les départements dans ton bataillon.

— Ils ont tous reçus un entraînement de soldat. Sérieusement, Tom, c'est impossible. J'ai besoin d'hommes pour *me* protéger, pas d'une recrue que je serais obligé de protéger. Je suis désolé.

Alors je me suis adressé à Harry Gates afin de participer à l'équipe scientifique que le bataillon allait protéger.

— Certainement, répondit-il. Pourquoi pas ? Il y aura beaucoup de travail salissant que ma tribu de prima donna ne voudra pas exécuter. Tu peux te mettre à vérifier l'inventaire.

Alors je contrôlais tandis qu'il comptait. Finalement il dit :

— Qu'est-ce que cela fait d'être un petit homme vert dans une soucoupe volante ?

— Quoi ?

— Un ovni. Nous sommes un ovni, tu te rends compte ?

Je finis par comprendre. Un OVNI : un « objet volant non identifié ». Il y avait des comptes rendus à propos de l'hystérie causée par les OVNI dans toutes les histoires des vols dans l'espace.

— Je suppose que *nous sommes* une espèce d'OVNI.

— Tout à fait exact. Les OVNI étaient des vaisseaux de

reconnaissance comme nous. Ils nous ont observé, n'ont pas apprécié ce qu'ils voyaient et sont repartis. S'ils avaient trouvé la Terre dépourvue de sa fourmilière d'indigènes hostiles, ils auraient atterri et monté leur ménage, comme nous allons faire ici.

— Harry, tu ne crois vraiment pas qu'ils sont sortis de l'imagination des gens ou résultent d'erreurs dans les rapports ? Je pensais que cette théorie avait été abandonnée depuis longtemps.

— Regarde donc les faits comme ils sont. Il y avait *quelque chose* qui se promenait dans notre ciel juste avant que nous ne nous envolions dans l'espace. Bien sûr, la plupart des rapports étaient faux, mais certains étaient vrais. Il faut croire aux faits quand ils se présentent à toi, sinon l'univers est une immense fantaisie. Tu ne penses tout de même pas que les êtres humains soient les seuls à construire des vaisseaux spatiaux ?

— Eh bien... Peut-être que non. Mais si quelqu'un d'autre l'avait fait, il y a longtemps que les personnes en question nous auraient rendu visite.

— C'est une simple question d'arithmétique, mon vieux. L'univers est énorme et nous en formons une infime partie. Ils sont peut-être déjà venus. C'est mon opinion. Ils nous ont examinés, mais n'ont pas trouvé ce qu'ils voulaient. Peut-être à cause de nous, ou du climat. Alors les OVNI sont repartis. — Il réfléchit. — Peut-être sont-ils restés le temps de faire le plein de carburant ?

C'est tout ce que j'obtins de ma fonction dans l'équipe scientifique. Quand Harry soumit mon nom sur sa liste, le capitaine le raya. « Aucun communicateur spécial ne doit quitter le vaisseau. »

L'affaire était classée. Le capitaine avait une volonté de fer. Van put sortir parce que son frère s'était tué dans un accident quand nous étions en pointe de vitesse. Alors j'appelai Pat, lui parlai de Van et lui proposai de mourir à son tour. Il ne trouva pas la plaisanterie de très bon goût.

Le *Elsie* amerrit sur un océan suffisamment profond, puis on utilisa les moteurs auxiliaires pour rapprocher le vaisseau du rivage. Elle flottait bien au-dessus du niveau des flots, car les deux tiers de ses réservoirs étaient vides. L'eau s'était complètement désintégrée en nous propulsant jusqu'à la vitesse de la lumière, puis lors de la décélération. Les ingénieurs commençaient déjà à réviser la torche avant même que nous ayons amarré. Pour autant que j'en sache, aucun d'entre eux ne s'est porté volontaire dans la première sortie. Je crois que pour la plupart des ingénieurs l'arrêt sur Constance se bornait à être une occasion d'accumuler de la pression pour le lancement et d'effectuer les réparations qu'ils n'avaient pu faire pendant la traversée. Peu leur importait le lieu où ils se trouvaient et le but du voyage tant que la torche et toutes les machines

fonctionnaient. Le docteur Devereaux m'a dit que le métallurgiste en chef avait été six fois à Pluton mais n'avait jamais mis les pieds sur aucune autre planète que la Terre.

— C'est normal ? Demandai-je en pensant aux chichis que le docteur Dev avait fait pour tout le monde, dont moi.

— Pour ce type d'hommes, c'est un signe de robuste santé mentale. Mais quant à tout autre, je l'enfermerai à double tour et lui passerai ses repas à travers un guichet.

Sam Rojas était aussi irrité que moi par la discrimination dont nous autres télépathes faisons l'objet. Il avait compté mettre le pied sur des terres étrangères comme Balboa, Colomb et Lundy. Il vint me voir.

— Tom, as-tu l'intention de te résigner ?

— Eh bien, je ne veux pas... Mais que pouvons-nous *faire* ?

— Je viens de parler à certains autres. C'est simple. Nous ne pouvons pas.

— Nous ne pouvons pas quoi ?

— Hum... Nous ne pouvons pas, c'est tout. Tom, depuis que nous avons ralenti, j'ai détecté un affaiblissement de mes facultés télépathiques. Cela semble nous affecter tous... Enfin ceux à qui j'en ai parlé. Et toi ?

— Eh bien, je n'ai pas...

— Réfléchis bien, interrompit-il. Tu dois sûrement l'avoir remarqué. Je ne crois pas être en mesure de correspondre avec mon jumeau à l'instant même. C'est peut-être à cause de l'endroit où nous sommes... Ou de quelque radiation étrange provenant de Tau Ceti. Cela vient peut-être de Connie. Qui sait ? De toute façon, qui est en mesure de vérifier nos dires ?

Je commençais à voir le tableau. Je ne répondis rien ; l'idée était tentante.

— Si nous ne pouvons pas communiquer, continua-t-il, nous devrions pouvoir servir à autre chose... À la sortie de reconnaissance, par exemple. Dès que nous serons hors du rayon de cette influence mystérieuse, nous devrions être capables de renvoyer des messages vers la Terre comme avant. Ou bien encore certaines des filles qui ne veulent pas sortir pourraient arriver à transmettre des rapports... À condition que nous autres, les monstres, nous ne soyons pas discriminés.

— Ce n'est pas bête.

— Penses-y. Tu verras ton habilité s'amenuiser petit à petit. Moi, je suis déjà complètement sourd.

Il s'en alla.

Je caressai l'idée. Je savais que le capitaine reconnaîtrait une grève au premier coup d'œil... Mais que pouvait-il *faire* ? Nous traiter

de menteurs, nous pendre par les pieds jusqu'à ce qu'on cède ? Comment pouvait-il être sûr que nous n'avions pas perdu nos facultés ? La réponse était fatalement incertaine ; seul le télépathe sait où il en est. Personne sauf lui ne peut affirmer s'il est ou non en train de communiquer. Il n'avait pas douté de notre bonne foi lorsqu'au moment de la pointe de vitesse nous avons perdu le contact. Il l'avait accepté à l'époque. Quoi qu'il pense, il devrait faire de même maintenant.

Il devait tenir compte de nous ; nous étions indispensables.

Papa était un délégué chargé de l'arbitrage dans son syndicat local. Je me rappelle l'avoir entendu dire une fois que la seule grève digne de ce nom était celle où les ouvriers devaient être dans une telle position de force qu'ils la gagnaient sans arrêt de travail. C'était bien notre situation vis-à-vis du capitaine. Il *ne pouvait pas* se passer de nous. Il n'y avait pas de briseurs de grèves à moins de onze années-lumière à la ronde. Il n'oserait donc pas se montrer trop brutal avec nous.

À moins que l'un d'entre nous ne brise le mouvement. Voyons, Van et Cas Warner étaient hors du coup. Leurs jumeaux étaient morts et ils ne correspondaient avec personne d'autre. La sœur de Pru, Patience, était encore vivante, mais ce télécouple n'avait plus réussi à se rejoindre après la pointe. Patience avait refusé de subir l'hypnose quotidienne et d'être soumise à des drogues dangereuses. Elles n'avaient plus réussi à reprendre contact. Miss Gamma ne comptait pas, parce que ses sœurs se trouvaient dans des vaisseaux encore en phase de pointe. Nous étions donc coupés de nos relais directs avec le reste de la flotte, jusqu'à ce que l'un d'entre eux n'entre en décélération. En excluant Sam et moi, qui restait-il ? Pouvait-on compter sur eux ? Il y avait Rupe, Gloria, Anna, et Dusty... Oncle Alf, bien sûr. Et Mei-Ling.

Ils n'étaient pas des lâcheurs. Le fait d'être considérés comme des monstres au début du voyage nous avait tous solidement unis. Même si un ou deux n'étaient pas d'accord, personne ne laisserait les autres tomber. Pas même Mei-Ling qui avait épousé un étranger. Cela pouvait marcher, si Sam réussissait à les convaincre.

Je désirais sortir par tous les moyens... C'était peut-être le pire, mais cela ne m'empêchait pas de le vouloir à tout prix.

Cette histoire n'était pas très nette, quand même. C'était comme dépenser l'argent de la collecte pour l'École du Dimanche.

Sam devait avoir mis tout le monde de son côté pour le lendemain à midi, parce que c'était l'heure de l'unique tour de garde de la journée. Il n'était plus nécessaire de communiquer continuellement. Il y avait plus de travail à effectuer à bord, puisque nous préparions la sortie de reconnaissance. Je classai l'affaire et

descendis étiqueter les rats utilisés par l'équipe scientifique.

Mais le lendemain, oncle Alf nous appela tous ensemble ce soir-là, sauf Miss Gamma, Van, Pru et Cas. Nous nous sommes entassés dans sa chambre à coucher. Il nous parcourut du regard d'un air triste et mélancolique et s'excusa parce que nous ne pouvions pas tous nous asseoir, mais il ne nous garderait pas longtemps. Puis il nous expliqua qu'il nous considérerait tous comme ses enfants, qu'il nous aimait et que nous resterions toujours ses enfants, quoi qu'il arrive. Puis il dériva sur la dignité des êtres humains.

— Un homme paie ses dettes, reste honnête, respecte autrui et tient parole. Personne ne lui en sera reconnaissant. Il doit le faire pour garder de bonnes relations avec lui-même. Il faut bien plus pour gagner le paradis.

Il s'arrêta puis reprit :

— Mais surtout il tient ses promesses. – Il jeta un coup d'œil et ajouta : – C'est tout ce que j'avais à dire. Oh, je peux bien vous l'annoncer puisque vous êtes tous là. Rupe a dû modifier la liste des tours de garde.

Son regard se posa sur Sam Rojas.

— Sam, je veux que tu prennes le prochain demain à midi. C'est d'accord ?

Il y eut un silence pesant durant trois secondes, puis Sam répondit lentement :

— Eh bien, oui, oncle Alf, si tu veux vraiment que je le fasse.

— Je t'en serais reconnaissant. D'une façon ou d'une autre, je ne voulais mettre personne d'autre sur ce tour... Je n'avais pas envie de le faire moi-même, au cas où tu n'aurais pas pu. J'aurais été obligé d'aviser le capitaine qu'il n'y avait personne de disponible. Je suis vraiment content que tu le prennes.

— Euh, mais évidemment. Ne t'inquiète pas.

Ce fut la fin de la grève.

Mais oncle Alf n'en avait pas terminé avec nous.

— Je vous ai parlé des changements dans la liste pour éviter à Rupe de se promener pour vous la faire signer. Mais je ne vous ai pas appelé seulement pour ça. L'équipe de reconnaissance ne va pas sortir avant un bon moment. Constance a beau paraître enchantée, d'après ce que j'ai compris, l'expédition pourrait s'avérer dangereuse... À cause de maladies inconnues, d'animaux susceptibles de nous tuer de manière inattendue ; n'importe quoi peut se produire. Il m'a semblé que nous pourrions nous rendre utiles. Nous pourrions envoyer l'un d'entre nous avec l'expédition et en garder un autre de garde sur le vaisseau. Nous pourrions organiser un relais par téléphone pour leurs répondants. Ainsi nous serions toujours en contact avec l'expédition, même si les radios tombent en panne. Cela

fera beaucoup de travail supplémentaire et pas de gloire... Mais ça vaudrait la peine, ne serait-ce que pour sauver une vie humaine.

— À qui penses-tu pour accompagner l'expédition de reconnaissance, oncle Alf ? demanda Sam soudain.

— Je ne sais pas. Personne ne nous demande de le faire, et nous ne toucherons aucune prime spéciale de risques. Je n'ai donc pas l'intention d'ordonner à quelqu'un de le faire... Je doute que le capitaine me soutienne. Mais j'espérais suffisamment de volontaires de façon à pouvoir alterner fréquemment ceux qui communiquent de l'extérieur.

Il cligna des yeux et parut incertain.

— Personne n'est obligé de se porter volontaire. Il vaudrait mieux que vous m'informiez de votre décision séparément.

Il n'eut pas besoin d'attendre. Nous étions tous volontaires. Même Mei-Ling qui se fâcha et pleura parce que oncle Alf lui fit remarquer gentiment qu'elle devrait avoir le consentement de son mari. Elle n'allait certainement pas l'obtenir, car la famille Travers attendait l'arrivée d'un troisième membre.

Oncle Alf alla discuter avec le capitaine le lendemain matin. Je voulais rester dans les parages pour connaître l'issue, mais j'avais trop de travail. Je fus surpris une demi-heure plus tard d'être appelé par le haut-parleur dans le laboratoire. Je me lavai les mains et me hâtai vers la cabine du capitaine.

Oncle Alf avait l'air maussade et le capitaine sévère. J'essayai de l'appeler sur la fréquence de Pain d'Épice, mais pour la première fois il ne me répondit pas. Le capitaine me regarda avec froideur et dit :

— Bartlett, M. McNeil m'a soumis un projet dans lequel les membres de votre département seraient prêts à vous rendre utiles dans l'expédition de reconnaissance. Je vous préviens tout de suite que j'ai refusé cette offre. Elle est appréciée, mais je n'ai pas plus l'intention de risquer d'autres personnes dans votre spécialité que d'utiliser la torche du vaisseau pour stériliser la vaisselle des repas. Il ne faut pas mélanger les priorités !

Il tambourina sur son bureau.

— Toutefois la suggestion mérite une certaine considération. Je ne vais pas risquer un département tout entier... Mais un seul télépathe pour augmenter la sécurité de l'expédition de reconnaissance. Il m'est venu à l'esprit que nous avons un télécouple dans le vaisseau même, sans avoir à utiliser de relais avec la Terre. Vous et M. McNeil. Eh bien ? Qu'avez-vous à répondre ?

J'allais m'écrier « Oui ! » puis je réfléchis. Si c'était moi qui en faisais partie après tout ce qui s'était passé, Sam allait me regarder d'un sale œil... Tous les autres aussi d'ailleurs. Ils pourraient croire que j'avais tout préparé.

— Alors ? Parlez donc !

Bon sang, quoi qu'ils pensent, je ne pouvais pas refuser une occasion pareille.

— Vous savez très bien, mon capitaine, que je me suis porté volontaire pour l'expédition il y a quelques jours.

— Effectivement. Très bien. Je considère votre consentement comme acquis. Mais vous m'avez mal compris, vous ne sortez pas. Ce sera le travail de M. McNeil. Vous resterez ici et garderez le contact avec lui.

J'étais tellement surpris que je faillis ne pas comprendre les paroles suivantes du capitaine. Je lançai une remarque à oncle Alf sur notre ligne privée :

(« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Les autres vont croire que tu les as doublés. »)

Cette fois-ci, il me répondit d'une voix affligée :

« *Je le sais, mon garçon. Il m'a pris de court.* »

(« Que vas-tu faire ? »)

« *Je ne sais pas. Quoi que je fasse, j'ai tort.* »

Soudain Pain d'Épice intervint :

« *Hé ! Qu'est-ce qui vous préoccupe, vous deux ?* »

« *Ne t'en mêle pas, ma jolie* », lui dit oncle Alf gentiment. « *C'est une affaire d'hommes.* »

« *Ça alors !* » rétorqua-t-elle, mais elle ne nous coupa plus. Elle écouta peut-être.

Le capitaine continuait :

— ... Dans tout poste occupé par deux hommes, nous ne risquons jamais le plus jeune quand l'aîné peut être utilisé. Cette règle est appliquée pour tout le monde, y compris pour le capitaine Urqhardt et moi-même. La mission passe avant toute autre contingence. Bartlett, votre durée prévue d'aptitude au service s'élève à quarante ans. Elle est bien plus longue que celle de M. McNeil qui doit donc être choisi pour courir des risques. Ce sera tout, messieurs. Vous recevrez mes instructions plus tard.

(« Oncle Alf, qu'est-ce que tu vas dire à Sam ? Toi, tu es peut-être d'accord, mais pas moi ! »)

« *Laisse-moi tranquille, s'il te plaît.* »

Puis il continua tout fort :

— Non, mon capitaine.

Ce dernier le regarda ébahi.

— Espèce de vieux chenapan ! Êtes-vous donc si attaché que cela à votre peau ?

Oncle Alf lui répondit du tac au tac :

— C'est la seule que j'ai. Mais cela n'a rien à voir avec l'affaire qui nous occupe. Vous avez peut-être été un peu trop rapide à

m'insulter.

— Quoi ?

Le capitaine devint cramoisi.

— Je suis désolé, McNeil. Je retire ce que j'ai dit. Mais vous me devez une explication pour votre conduite.

— La voici. Nous sommes vieux tous les deux. Nous pouvons très bien vivre sans mettre les pieds sur cette planète. Mais les jeunes voient les choses différemment. Vous savez parfaitement qu'ils se sont portés volontaires pour l'expédition de reconnaissance, non parce qu'ils sont des anges, des scientifiques, ou des philanthropes... Mais parce qu'ils veulent sortir sur la terre ferme. Vous l'avez dit vous-même il y a dix minutes. Si vous êtes honnête vous reconnaîtrez qu'aucun de ces adolescents ne se serait engagé dans ce voyage en soupçonnant un seul instant qu'il resterait enfermé à bord, qu'on ne lui permettrait pas d'avoir une « aventure ». Ce n'est pas l'appât du gain qui les a tentés, mais les horizons lointains. Maintenant vous les privez de leurs justes espérances.

Le capitaine n'était pas content. Il serra puis desserra le poing et répliqua :

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, mais c'est moi qui dois prendre les décisions. Je ne peux les déléguer à personne. Je n'ai pas changé d'avis. Vous sortez et Bartlett reste.

(« Dis-lui que nous ne transmettrons plus aucun message ! »)

Oncle Alf ne me répondit pas.

— Je ne crois pas, mon capitaine. Cette contribution n'étant pas obligatoire... Je ne me porte pas volontaire.

— Je ne suis pas sûr que vous ayez besoin de le faire. Mon autorité suffit à définir les tâches d'un homme. J'ai plutôt tendance à croire que vous manquez à vos devoirs.

— Ce n'est pas tout à fait exact, mon capitaine. Je n'ai pas dit que je n'exécuterai pas vos ordres. Mais je veux qu'ils soient écrits et je les signerai avec la mention : « Acceptés sous la menace. » Je demanderai en outre qu'une copie en soit transmise à l'Institut. Je ne me porte pas volontaire.

— Mais enfin ! Vous vous êtes bien porté volontaire avec les autres. C'est en tant que tel que vous êtes ici. Je vous ai choisi.

Oncle Alf secoua la tête.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi, mon capitaine. Le groupe s'est porté volontaire. C'est lui que vous avez rejeté. Si je vous ai donné l'impression que j'étais volontaire de toute autre façon, je suis désolé... Mais la situation se présente ainsi. Je vous prie de m'excuser. Je vais leur annoncer que vous ne voulez pas de nous.

Le capitaine rougit de nouveau. Puis il éclata d'un rire sonore. Il se leva brusquement et passa un bras autour des épaules étroites

d'oncle Alf.

— Espèce de vieux coquin ! Parce que vous êtes un vieux gredin, un Noir rebelle. Vous me faites regretter, le temps du fouet et du régime au pain sec et à l'eau. Rasseyez-vous, nous allons trouver une solution. Bartlett, vous pouvez disposer.

Je quittai la pièce à contrecœur et restai à l'écart des autres télépathes pour ne pas avoir à répondre à leurs questions. Mais oncle Alf était pensif. Il m'appela sur notre fréquence privée dès la fin de son entrevue pour me raconter le résultat. Ils avaient adopté une solution de compromis. Lui, Rupe, Sam et moi, nous devions alterner les tours pendant la sortie. Il ferait la première, considérée comme la plus dangereuse. Les filles et Dusty à cause de son âge seraient nos relais à bord du vaisseau. Mais un os leur était jeté. Dès que la médecine et la science auraient déclaré la planète saine, ils auraient le droit de faire du tourisme, un par un.

« *J'ai dû lui forcer la main pour ce dernier point* », admit-il. « *Mais il a accepté.* »

En fait d'aventures, ce fut plutôt décevant. Connie aussi dangereuse que le Kansas. Avant d'exposer un homme enfermé dans une combinaison spéciale, on lâcha à l'air libre des rats, des canaris et des hamsters. Ils parurent ravis. Quand la première équipe aborda la terre ferme toujours dans des combinaisons mais en respirant l'air de la planète préalablement filtré par deux condensateurs électrostatiques, deux animaux expérimentaux l'accompagnèrent : Bernhard Van Houten et Perceval le cochon.

Van était déprimé depuis la mort de son frère jumeau. Il s'était porté volontaire et le docteur Devereaux avait insisté auprès du capitaine pour qu'il le laisse sortir. Quelqu'un devait le faire de toute façon. On peut faire toutes les expériences chimiques et miniaturisées possibles, le jour arrive fatalement où l'homme doit s'exposer lui-même pour découvrir si la planète est accueillante. Comme dit le docteur Babcock, on finit par grimper à l'arbre. Van sortit sans combinaison, en short, avec une chemise et des chaussures. Il avait l'air d'un chef de troupe scoute.

Perceval le cochon n'était pas volontaire, mais il apprécia le pique-nique. On l'enferma dans des broussailles naturelles avec la permission de fouiller le sol et de manger tout ce qui lui semblerait bon pour cet usage. Un cochon est un animal expérimental intéressant. Il avale n'importe quoi, comme les rats et les hommes, et son métabolisme ressemble beaucoup au nôtre. Il attrape les mêmes maladies que nous. Si Perceval prospérait, il en serait presque certainement de même pour nous. D'autant plus que Percy ne recevait pas le sérum superprotecteur qui était censé nous immuniser contre

les maladies dont l'humanité n'avaient pas encore été atteinte.

Percy grossit en mangeant de tout et en buvant l'eau des ruisseaux. Van prit un coup de soleil, puis se mit à bronzer. Ils étaient tous deux en bonne santé, et les membres de l'équipe pionnière ôtèrent leurs combinaisons. Puis presque tout le monde (même le cochon) eut une fièvre de trois jours et une pointe de diarrhée. Mais bientôt tous guérissent et personne ne fut atteint deux fois.

Après cela, ils alternèrent tous avec d'autres personnes à bord, sauf oncle Steve, Harry et quelques membres choisis dans la première équipe. On inocula à la moitié de la deuxième un sérum composé à partir du sang de ceux qui avaient guéri de la fièvre, et la plupart d'entre eux furent immunisés. Les autres furent mis en quarantaine sur un pont temporaire monté sur la partie supérieure du vaisseau.

Cette planète n'était tout de même pas comme un parc urbain. On peut arriver à se faire tuer, même dans le Kansas. Il y avait un grand carnivore avec l'aspect d'un lézard qui n'était vraiment pas un cadeau. L'un d'entre eux envoya Lefty Gomez dans l'autre monde la première fois que nous sommes tombés dessus. La bête en aurait tué deux autres si Lefty n'avait pas révélé un désir obstiné de survivre. Je n'avais jamais imaginé Lefty en héros. Il était assistant pâtissier et magasinier des réserves alimentaires du vaisseau. Mais oncle Steve prétend que le courage est la vertu humaine la plus commune et que dans des circonstances exceptionnelles sept personnes sur dix sont dignes de la Croix de Guerre.

Peut-être bien. Moi, je dois être un des trois qui restent. Je n'aurais probablement pas résisté héroïquement en agitant une broche sous le nez de l'animal.

Enfin, après l'avoir repéré et compris ce qu'il était, le *tyrannosaurus ceti* n'était pas assez dangereux pour faire condamner la planète. Un gros chat l'aurait été beaucoup plus, parce que les chats sont intelligents, et lui, il était idiot. Il suffisait de tirer le premier, car une balle explosive en faisait une carpette. Il n'avait pas vraiment de défense contre les hommes et ceux-ci l'extermineraient un jour.

L'expédition campait sur le rivage de la splendide baie de Babcock, bien en vue du vaisseau. Deux hélicoptères patrouillaient chaque jour, toujours ensemble de façon à ce que l'un puisse secourir les hommes de l'autre s'il tombait. Ils couvraient un rayon de quelques centaines de kilomètres seulement de la base. Les patrouilles à pied ne s'éloignaient pas plus que de quelques dizaines de kilomètres. Nous ne nous efforçons pas de conquérir le pays, mais seulement de découvrir si la conquête et son maintien étaient possibles. Ça l'était... En tout cas, dans la zone de la baie de Babcock... Là où les hommes posent leur pied, il est difficile de le leur faire enlever.

Mon tour arriva à la quatrième relève. À ce moment-là, ils

laissaient même sortir les femmes. Les inquiétudes étaient levées.

Quand on est dehors, la sensation la plus étrange est produite par l'atmosphère naturelle. Pendant deux ans, je n'avais connu que l'air conditionné ; j'avais oublié la pluie, le vent et le soleil caressant le visage. À bord, un ingénieur était chargé d'équilibrer la température et la teneur en humidité et en ozone de l'air ; il les modifiait au hasard parce que c'était soi-disant bon pour nos métabolismes. Mais ce n'était pas la même chose ; cela faisait autant d'effet que de cracher en l'air.

La première goutte de pluie me fit sursauter. Je ne savais plus ce que c'était. Puis je me suis mis à courir comme un gosse en essayant d'attraper les gouttes dans la bouche. De la pluie, de la vraie, c'était merveilleux !

Je ne pus pas dormir cette nuit-là. Tout m'en empêchait : la brise sur mon visage, les divers sons émis par les dormeurs autour de moi, les bruits lointains des choses vivantes qui se manifestaient au-delà de nos barrières protectrices, et l'obscurité qui n'était pas totale. Un vaisseau aussi est vivant ; il a ses bruits, bien différents de ceux d'une planète.

Je me levai silencieusement et sortit sur la pointe des pieds. Devant les quartiers des hommes à une quinzaine de mètres environ, je pouvais voir la sentinelle de garde. Il ne me remarqua pas, penché sur ses cadrans et ses affichages qui lui indiquaient le fonctionnement des barrières intérieures, extérieures, et de l'écran au-dessus de nous. Je n'avais pas envie de parler, et contournai sa cabane en restant derrière elle, hors de portée de la faible lueur de ses instruments. Puis je m'arrêtai et levai les yeux.

C'était la première fois que je regardais le ciel depuis notre départ de la Terre. La nuit était claire. Je me tenais là, à la fois ébloui et un peu grisé.

Puis je me mis à chercher les constellations.

Ce n'était pas difficile. Onze années-lumière représentaient le bout de la rue pour la plupart des étoiles. La Grande Ourse était juste au-dessus. Elle paraissait un peu plus cabossée que vue de la Terre, mais on la reconnaissait facilement. Orion brillait près de l'horizon devant moi, mais Procyon s'était éloigné de beaucoup. Quant à Sirius, il était invisible, car il se trouvait beaucoup plus près de la Terre que Tau Ceti. Notre position le transportait de l'autre côté du ciel. J'essayai de tracer mentalement un triangle sphérique en commençant par la fin afin de savoir où chercher Sirius. Mais j'eus le vertige et renonçai.

Puis je tentai de repérer le Soleil. Je savais quelle devait être sa situation, dans Boötes, entre Arcturus et la Vierge. Mais il fallait trouver Boötes avant de chercher le Soleil.

Boötes était derrière moi, aussi près de la ligne d'horizon

qu'Orion de l'autre côté. Arcturus s'était déplacé en abîmant la forme allongée de Boötes, mais tout était en place.

Il était là ! Une étoile entre le blanc et le jaune, de la couleur de Capella, moins brillante, d'une magnitude deux. Je ne pouvais pas me tromper. C'était sûrement le Soleil. Il n'y avait pas eu d'autre étoile aussi scintillante à cet endroit-là, quand Pat et moi nous avons étudié le cours d'astrogation pour le badge d'honneur.

Je le regardai, non sans une mélancolie rêveuse, plus douce que triste. Je me demandai ce que Pat était en train de faire ? De promener le bébé, probablement. Ou peut-être pas. Je n'arrivais pas à me rappeler l'heure de Greenwich en cet instant. Pourtant il devait avoir trente ans, deux enfants et la meilleure part de son existence dans son dos... Et moi, si j'étais à la maison, je serais dans ma deuxième année de fac.

Non, j'aurais l'âge de Pat.

Mais, je *n'avais pas trente ans*.

Je me réconfortai en pensant que j'avais la bonne place après tout. Je soupirai et flânai un peu, sans la moindre inquiétude en tête, même pas à propos de ces grands lézards. Ils ne pouvaient pas approcher de notre campement sans déchaîner la foudre et les éclairs devant leurs yeux. S'ils en avaient. L'enclos de Percy n'était pas loin. Il m'entendit et s'approcha de la clôture. Je m'approchai et lui grattai le groin. « Un beau coin, pas vrai ? » Je pensai que quand le *Elsie* rentrerait à la maison, je ne croyais plus aux prédictions d'oncle Steve, j'aurais encore moins de vingt-cinq ans, le bel âge pour émigrer. Connie me paraissait un bel endroit pour y faire sa vie.

Percy répondit d'un grognement nasillard que j'interprétais comme : « Tu ne m'as rien apporté à manger ? En voilà des façons de traiter un copain ! » Nous étions de vieux amis. C'est moi qui le nourrissais sur le vaisseau, ainsi que ses frères, les hamsters et les rats.

— Percy, tu es un porc.

Il ne discuta pas, mais continua à renifler dans ma main vide. Je pensais qu'onze années-lumière ne représentaient pas une telle distance. C'était parfait. On voyait toujours les bonnes vieilles mêmes étoiles.

Relations inapplicables

Au-delà de Bêta Hydri : je dois mettre ce journal à jour ou le jeter. Je n'ai pratiquement plus jamais le temps d'écrire maintenant. Nous sommes tellement à court de personnel. Je ne sais pas ce que nous avons attrapé sur Constance, probablement à cause d'entrepôts mal désinfectés, mais nous avons été particulièrement touchés dans mon département. Nous ne sommes plus que six pour tout le trafic : oncle Alf, moi, Mei-Ling, Anna, Gloria et Sam. Dusty a survécu mais il ne communique plus avec son frère qui n'a pas eu d'enfants pour former une équipe secondaire. Ils se sont séparés à la dernière pointe et ne se sont pas retrouvés.

Je dépends désormais de ma petite nièce Kathleen et de Molly, sa mère. Je peux encore parler à Pat, mais seulement avec leur aide. Si nous essayons tout seuls, cela revient à essayer de se comprendre dans un atelier mécanique. On sait que l'autre est en train de dire quelque chose, mais plus on s'efforce, moins on entend. Pat à cinquante-quatre ans, nous en sommes restés là au moment de la pointe de vitesse. Nous n'avons plus rien en commun. Depuis la mort de Maudie, rien ne l'intéresse en dehors des affaires et moi ça ne m'intéresse pas.

Oncle Alf est le seul qui n'a pas l'impression de dérapier par rapport à sa partenaire d'origine. Célestine a quarante-deux ans. Ils semblent se rapprocher au lieu de se séparer. Je l'appelle toujours « Pain d'Épice » ce qui la fait glousser. C'est dur de réaliser qu'elle a le double de mon âge. Elle devrait avoir des tresses et un trou au milieu des dents.

Nous avons perdu en tout trente-deux personnes à cause de l'épidémie. Je l'ai eue, mais je m'en suis tiré. Le docteur Devereaux l'a eue aussi, mais ne s'en est pas remis, ni Prudence, ni Rupe. Nous avons dû resserrer les rangs et faire comme s'ils n'avaient jamais été avec nous. Le bébé de Mei-Ling en est mort ; un moment nous avons cru perdre Mei-Ling aussi, mais maintenant elle prend ses tours de garde, fait son travail et il lui arrive même de rire. Je crois que celle qui nous manque le plus, c'est Mama O'Toole.

Quoi d'autre d'important ? Mais que peut-il se passer sur un vaisseau ? Rien. Bêta Hydri s'est révélé un fiasco. Non seulement il n'y avait rien qui ressemblât à une planète de type terrien, mais pas d'océans remplis d'eau. Pour nous réapprovisionner, nous avions le

choix entre l'ammoniaque et le méthane. L'ingénieur en chef et le capitaine tinrent de longs conciliabules avant d'opter pour l'ammoniaque. Théoriquement le vaisseau brûle n'importe quoi. Il suffit de donner au convertisseur de masse quelque chose à se mettre sous la dent pour que la vieille équation « e égale mc^2 » fonctionne de nouveau. La torche crache la masse sous forme de radiation à la vitesse de la lumière, et des neutrons presque à la vitesse de la lumière. Mais si cela ne change rien pour le convertisseur, il n'en va pas de même pour l'équipement auxiliaire qui est construit pour traiter un liquide, de préférence de l'eau.

Puis il fallut trancher entre l'ammoniaque déjà liquide, et une planète plus éloignée composée surtout de glace, à zéro degré. Alors ils ont touché du bois, fait atterrir l'engin sur un océan d'ammoniaque et remplit les réservoirs de la brave bête. On appela la planète Inferno et des noms plus méchants par la suite. Nous avons dû y passer quatre jours à deux gravités. Il faisait un froid de canard, malgré le chauffage monté au maximum de sa puissance dans le vaisseau.

Je ne retournerai certainement pas au système Bêta Hydri. Des créatures douées d'un métabolisme différent du mien peuvent s'en emparer s'ils veulent, je le leur cède avec plaisir. Harry Gates était le seul à se réjouir. L'agencement des planètes confirmait la Loi de Bode. Elles auraient pu se trouver en V, que je ne m'en soucierais pas davantage.

La seule autre chose qui me revienne à l'esprit (entre tous les événements !) fut les démêlés politiques. Notre dernière pointe, de vitesse commença au moment où la guerre éclata entre la Fédération Afro-européenne et les Estados Unidos du Sud. Cela n'aurait pas dû nous toucher. La plupart d'entre nous d'ailleurs restaient indifférents ou n'exprimaient pas leurs sympathies. Mais M. Roch, notre ingénieur en chef, venait de la Fédération, et son premier assistant était né à Buenos Aires. Quand Buenos Aires fut bombardé ainsi que des parents de M. Regato, il en rendit son patron responsable. C'était idiot, mais que peut-on y faire ?

Après cet incident, le capitaine donna des ordres pour vérifier lui-même les nouvelles en provenance de la Terre avant l'impression. Il rappela les consignes spéciales aux communicateurs sur la non-divulgaration des messages concernant la sécurité du vaisseau. Je crois que j'aurais été assez malin pour soumettre celui-là au capitaine avant de le faire imprimer, mais je n'en suis pas sûr. Nous avons toujours eu une presse libre dans le *Elsie*.

Heureusement nous avons atteint la pointe juste après, c'est ce qui nous a sauvés. Quand nous en sommes sortis quatorze ans plus tard, les Argentins avaient fait la paix avec leurs anciens ennemis, mais étaient en discorde avec le reste de l'Amérique du Sud. Après

quelque temps M. Roch et M. Regato se sont remis à jouer aux échecs, comme si le capitaine n'avait pas eu à les empêcher de se sauter à la gorge.

Tout ce qui se produit sur la Terre me paraît un peu irréel. Pourtant je continue à recevoir les nouvelles quand nous ne nous trouvons pas en pointe. L'esprit s'adapte à une nouvelle situation : Le *Elsie* voyage... Les années passent et tout a changé. La Ligue Planétaire s'appelle le « Système Unifié ». Ils affirment que la nouvelle constitution a rendu la guerre impossible.

Pour moi, c'est toujours la Ligue Planétaire, et de mon temps aussi la guerre était censée être impossible. Je me demande ce qu'ils ont changé en dehors des noms.

Je ne comprends pas la moitié des nouvelles. Kathleen raconte que dans sa classe ils ont fait une collecte pour offrir un Fardie à son école à l'occasion de leurs examens de fin d'études. Elle était pressée parce qu'ils allaient le lâcher pour la première fois avant le début des exercices et elle avait été chargée de cette opération. Cela s'était passé lors du dernier tour de garde. Mais je ne sais pas ce qu'est un « Fardie », ni pourquoi il fallait le déplacer.

Je ne comprends pas non plus les informations techniques qui nous parviennent, mais au moins je sais que quelqu'un à bord est en mesure de le faire. Les relativistes sont excités à cause des données que nous transmettons, mais elles sont tellement techniques qu'elles doivent être retransmises et confirmées avant d'être délivrées, et ceci avec Janet Meers derrière votre dos cherchant à arracher les bandes du magnétophone. M. O'Toole aussi est emballé mais on ne le voit que par le bout de son nez devenu rose. Le docteur Babcock ne montre jamais ses sentiments, mais il n'a pas paru aux repas pendant deux jours après que j'eus copié une monographie appelée : « De Sumner, sur Certains Aspects de l'Inapplication. » À la fin, je dus en renvoyer une à l'IRP écrite par le docteur Babcock. Celle-là aussi était bourrée de formules mathématiques indigestes. Je crois que le docteur Babcock traitait poliment le professeur Sumner d'imbécile.

Janet Meers essaya de me l'expliquer, mais j'ai seulement compris que le concept de simultanéité obligeait à examiner la physique sous un nouvel aspect.

— Jusqu'à présent, me dit-elle, nous nous sommes attachés aux aspects relatifs du continuum espace-temps. Vous autres, télépathes, ce que vous faites est *inapplicable* à l'espace-temps. Sans le temps, il n'y a pas d'espace et vice versa. Sans espace-temps il ne peut y avoir de conservation de l'énergie-masse. Mon Dieu, il n'y a rien. Ce principe a rendu fou certains savants de la vieille école. Mais maintenant nous commençons à voir comment vous, les télépathes, vous arrivez à vous intégrer dans la physique, dans la nouvelle, je

veux dire. Tout a tellement changé.

J'avais déjà eu tant de mal avec la physique traditionnelle que l'idée d'avoir à en apprendre une nouvelle me donnait mal à la tête.

— À quoi sert-elle ?

Elle parut scandalisée.

— La physique n'a pas besoin de *servir* à quelque chose. Elle se contente d'*être*.

— Eh bien, je ne sais pas. L'ancienne était utile. Prenons la torche, par exemple...

— Oh, ça ! Ce n'est pas de la physique, mais de la technologie.

J'eus l'impression d'avoir fait une gaffe.

Je ne comprendrai jamais Janet. C'est peut-être une bonne chose qu'elle ait promis d'être « une sœur pour moi ». Elle affirme que ce n'est pas le fait d'être plus jeune qu'elle qui l'ennuie, mais elle ne croit pas pouvoir considérer avec respect un homme incapable de résoudre de tête une équation du quatrième degré. «... Et, une femme doit toujours considérer son mari avec respect, n'est-ce pas ? »

Nous effectuons les lancements à 1,5 gravités. Quant au dérapage, les poussées maximum et minimum durent chacune quatre mois, temps du vaisseau, même si les décollages sont plus longs. Pendant le lancement, je pèse cent dix kilos et je commence à utiliser des chaussures à cambrure accentuée. Ce n'est probablement pas mauvais d'avoir de temps en temps cinquante pour cent de poids supplémentaire. On est obligé de faire un peu d'exercice physique, ce qui est rare à bord.

L'IRP a cessé d'utiliser des drogues pour nous aider à communiquer en période de pointe de vitesse. Le docteur Devereaux serait content ; il désapprouvait cette pratique. Maintenant le partenaire rentre en contact grâce aux seuls effets de l'hypnose et de la suggestion, sinon la communication n'a pas lieu. C'est ainsi que Kathleen et moi, nous avons traversé la dernière pointe. Mais nous perdons des équipes dans l'ensemble de la flotte, surtout parmi ceux qui n'ont pas réussi à former des équipes tertiaires. Je ne sais où en serait mon équipe sans Kathleen. Dans le lac, probablement. Quant aux autres, le *Niña* et le *Henry Hudson* n'en ont plus que deux et les, quatre autres vaisseaux toujours en contact avec la Terre ne sont pas en meilleur état. Nous sommes sans doute les mieux lotis, mais nous ne recevons pas beaucoup de nouvelles de la flotte depuis que miss Gamma n'est plus en liaison avec ses sœurs. Ou bien elle les a perdues : le *Santa Maria* est signalé « manquant », mais le *Marco Polo* n'est que « hors de contact ». Le vaisseau approchait de la vitesse de pointe quand nous en avons, entendu parler pour la dernière fois. Il n'en sortira pas avant plusieurs années Greenwich.

Nous nous dirigeons vers une petite étoile de type G, à peine

visible de la Terre, si faible qu'elle ne porte ni nom, ni lettre de l'alphabet grec, rien qu'un numéro de catalogue. Elle se trouve en Phénix, entre Hydrus le Serpent de Mer et Cetus la Baleine. (« Hydrus », et non pas « Hydra » qui se trouve à six heures en ascension directe plus au nord.) Oncle Alf a appelé cette constellation « Arrêt Facultatif », et nous avons fait de même, parce qu'on ne peut pas parler du lieu où l'on va en récitant chaque fois un numéro du catalogue Palomar. Elle recevra bien sûr un nom solennel si elle s'avère aussi propice que Connie. En passant, Connie va être colonisée en dépit de l'épidémie que beaucoup d'entre nous avaient ramassé sur place. Les premiers vaisseaux de colons sont en route. Quel que soit le microbe qui nous a attaqués (il a très bien pu venir de la Terre), il n'est pas pire qu'une demi-douzaine d'autres maladies que les hommes ont combattu et vaincu en fin de compte. Enfin, c'est l'opinion officielle et les pionniers partent en pensant qu'ils vont l'attraper et en triompher.

Personnellement, je pense que cette façon de mourir en vaut une autre. Quand on est mort, on est mort, même si ce n'était « rien de sérieux ». Après tout, l'épidémie ne m'a pas tué. « Arrêt Facultatif » ne valait pas le détour. Nous sommes repartis en direction de Bêta Ceti à soixante-trois années-lumière de la Terre.

Je regrette que Dusty ne puisse plus communiquer avec son frère, parce que j'aurais voulu avoir un portrait de mon arrière-petite-nièce Vicky. Je sais comment elle est : cheveux tirant sur le carotte, des taches de rousseur sur le nez, des yeux verts, une grande bouche ornée d'un appareil dentaire. En ce moment, elle a un atout supplémentaire, un œil au beurre noir qu'elle a ramassé en se battant à l'école parce qu'on l'avait traitée de monstre. J'aurais bien aimé assister au pugilat ! Oh, je vois très bien de quoi elle doit avoir l'air, mais tout de même une photo m'aurait fait plaisir.

C'est drôle comme les filles ont pris le relais dans notre famille. Non, ce n'est pas vrai, si je fais le compte en ajoutant tous les descendants de mes sœurs et de mon frère, on arrive à un compte rond. Maudie et Pat ont eu deux filles et pas de garçon. Moi, je ne me suis pas marié, le nom Bartlett va donc disparaître.

Vraiment je regrette de ne pouvoir obtenir la moindre image de Vicky. Elle a sûrement un air de famille ; elle doit aussi être jolie, plutôt du genre garçon manqué qui a toujours des écorchures sur les genoux parce qu'elle ne veut pas jouer aux jeux de fille. Elle reste toujours un moment après que nous ayons terminé de transmettre le courrier, et nous bavardons. Elle est probablement seulement polie. Elle doit me considérer comme son arrière-grand-père Bartlett, même si sa mère lui a dit que je n'étais pas aussi vieux. Enfin, ça dépend où

on se trouve. Je devrais en être à la fin de ma deuxième année de fac ; mais elle sait que je suis le frère jumeau de Pat.

Si ça lui chante de me voir avec une longue barbe blanche, ça m'est bien égal parce que j'aime bien sa compagnie. Elle était pressée ce matin, sans oublier d'être aimable.

« Excuse-moi, oncle Tom, j'ai une interrogation écrite en algèbre. »

(« Vrai de vrai ? »)

« Vrai de vrai. Sans mentir, j'aimerais rester. »

(« Vas-y, Roussette. Dis bonjour de ma part aux parents. »)

« Salut ! Je t'appellerai plus tôt demain. »

Elle est vraiment une gamine sympa.

14

Elysia

Bêta Ceti est une grande étoile dans la séquence spectrale principale, assez grande pour être considérée une géante, enfin une petite géante, trente-sept fois plus brillante que le Soleil. On la voit si bien de la Terre qu'on lui a donné un nom, Deneb Kaitos, mais nous ne l'appelons jamais ainsi parce que « Deneb » rappelle Alpha Cygni, un vrai géant qui se trouve dans une autre partie du ciel, à environ seize cents années-lumière.

Comme Bêta Ceti est beaucoup plus brillante que le Soleil, la planète que nous cherchons, si elle existe, est censée se situer à six cents millions de kilomètres, à une distance supérieure à celle entre Jupiter et le Soleil.

Nous en avons trouvée une à cinq cents quatre-vingts millions de kilomètres. Encore mieux, elle est la plus petite planète dans un système qui semble n'avoir que des tailles exceptionnelles. La suivante est plus grande que Jupiter.

J'ai organisé la majeure partie de l'exploration aérienne d'Elysia, sous la surveillance distraite d'Harry Gates. Harry ne pense qu'à terminer son chef-d'œuvre avant d'avoir à expédier la besogne pour diriger l'expédition au sol. Il veut la transmettre à la Terre et laisser son nom dans le panthéon des hommes de science. Il n'a jamais prétendu cela, ce n'est pas son genre. Mais il croit avoir élaboré une cosmogonie pour les systèmes solaires qui inclue la Loi de Bode. Il affirme que s'il a raison, n'importe quelle étoile dans la séquence spectrale principale a des planètes.

Peut-être... Je ne sais pas. Mais je ne vois pas l'intérêt d'une étoile dépourvue de planètes. Je ne crois pas que cet univers complexe soit venu là par hasard. Les planètes sont faites pour être utiles.

Ce n'était pas difficile de jouer le rôle de Vendredi pour Harry. Je n'avais qu'à fouiller dans les microfilms et les archives de l'expédition préliminaire sur Connie et recopier le même programme, mais modifié à cause de la réduction du personnel. Tout le monde voulait donner un coup de main, parce que (pour autant que j'en sache) nous sommes le seul vaisseau à explorer deux planètes, et un des quatre à en trouver même une. Nous avons amerri et nous attendons l'accord de la médecine pour l'expédition au sol. Je n'ai plus autant de travail, alors j'ai essayé d'appeler Vicky pour bavarder ce

soir. Mais c'était aussi le soir à la maison, elle avait un rendez-vous et m'a poliment envoyé promener.

Elle a grandi depuis la dernière pointe de vitesse. Elle s'intéresse aux garçons et n'a plus beaucoup de temps à passer avec son vieil oncle.

(« C'est George ? ») Lui ai-je demandé quand elle a voulu savoir s'il y avait urgence.

« *Eh bien, s'il faut que tu le saches, c'est bien George !* »

(« Ne t'excite pas, Roussette. Je posai la question, c'est tout. »)

« *Eh bien, je t'ai répondu.* »

(« Ça va, ça va. Amuse-toi bien, ma belle, et ne rentre pas trop tard. »)

« *Tu parles comme Papa.* »

Cela devait être vrai. En fait, George ne m'intéresse guère. Je ne l'ai jamais vu, ne le verrai sans doute jamais et ne sais de lui que ce que Vicky m'en dit. Il est, paraît-il, « à la puissance dix » et « le premier des pires » bien qu'il soit « pénible aux entournures ». Je n'ai pas compris ce qu'elle a voulu dire, mais je pense qu'elle doit faire le poids avec lui.

En fait, j'ai même interprété ses expressions comme une approbation modérée et qu'elle espère le voir devenir parfait, ou plutôt « complètement mordu », après lui avoir refait une éducation. J'imagine qu'il doit être le jeune casse-pieds ignorant et boutonneux que j'étais et que je n'ai jamais pu supporter, dans le genre Dusty Rhodes en ce moment mais sans son cerveau phénoménal.

On dirait que je suis jaloux d'un garçon que je ne verrai jamais à cause d'une fille que je n'ai jamais vue, c'est ridicule. Mon intérêt à son égard est paternel, ou fraternel, même si nous ne sommes plus vraiment parents. Mes parents étaient deux de ses seize arrière-grands-parents. Ce lien de parenté est tellement éloigné que la plupart des gens ne pensent même pas aux ancêtres aussi distants.

Ou alors c'est la théorie insensée de Van qui se réalise et nous sommes tous en train de devenir des vieillards chenus avec des corps qui restent jeunes. Mais c'est idiot. Soixante-dix années de Greenwich ont beau avoir passé, cela fait seulement moins de quatre ans pour moi que j'ai quitté la Terre. Le temps qui s'écoule est rythmé par la faim et le sommeil. J'ai dormi quatorze cents fois dans le *Elsie*, mangé trois repas et un ou deux casse-croûte pour chaque sommeil. Cela fait quatre ans, et non soixante-dix.

Je crois que je suis déçu parce que pour ma première soirée libre depuis quelque semaines, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que d'écrire ce journal. Mais il vaudrait mieux que je dorme parce que si les médecins sont d'accord, la première équipe va accoster et j'aurai du travail. Je n'en ferai pas partie, mais il faudra tout préparer pour

leur départ.

Nous sommes vraiment dans un très sale pétrin. Je me demande ce que nous pourrons faire désormais.

Je ferai mieux de commencer depuis le début. Elysia répondit positivement à tous les contrôles préliminaires : atmosphère respirable, climat s'apparentant à celui de la Terre, plus tempéré même, présence d'eau, d'oxygène et de dioxyde de carbone, pas de dangers inhabituels. Aucun signe de vie intelligente, sinon nous serions repartis. C'était un monde très aquatique, dans une bien plus grande proportion que la Terre. La planète se composait : environ quatre-vingt-dix pour cent d'océans. On suggéra de l'appeler « Acquaria », au lieu d'Elysia, puis quelqu'un fit remarquer que c'était absurde de choisir un nom qui découragerait les colons, alors qu'il semblait y avoir autant de terres exploitables que sur notre bonne vieille planète.

Alors nous nous sommes installés sur une île aussi, grande que Madagascar, qui semblait presque un continent pour Elysia. Nous pensions couvrir toute l'île et envoyer un rapport détaillé sur son exploration pour que l'IRP y envoie une colonie aussi vite que possible. Nous savions que sur Connie il y avait déjà du monde et nous voulions faire de même pour celle-ci. Cela ferait deux réussites coup sur coup au palmarès du *Elsie*.

Je donnai donc une tape amicale à Percy, lui dit de repérer la configuration du coin et de me rapporter s'il avait découvert quelque truie dans les parages. Oncle Lucas mena la garde à terre, puis l'équipe scientifique suivit le même jour. Il était évident que l'Elysia n'allait pas poser plus de problèmes que Connie. C'était un cadeau presque aussi beau sauf si nous tombions sur un virus incurable.

Cela se passait il y a deux semaines.

Je commençai le travail routinier sans problème. Percy et les autres animaux expérimentaux prospérèrent grâce au régime d'Elysia. Van n'attrapa qu'une démangeaison et se mit à essayer lui aussi la nourriture locale. Il y avait d'affreux oiseaux à quatre ailes qui grillaient parfaitement. Il disait qu'ils lui rappelaient la dinde rôtie avec un arrière-goût de cantaloup. Mais Percy le cochon ne voulut pas toucher à certains poissons que nous avions pêchés. Les rats moururent d'en avoir mangé et les produits de la mer furent écartés jusqu'à plus ample enquête. Les poissons ne ressemblaient pas aux nôtres. Ils étaient plats dans le mauvais sens, comme un flet. Ils avaient des crampons pareils à ceux du poisson-chat, mais emmêlés au bout au lieu d'être épineux. Harry Gates pensait que c'était des organes de perception et peut-être aussi de manipulation.

L'île semblait dépourvue des grands lézards carnivores qui

avaient tué Lefty Gomez. Toutefois on ne savait rien des autres. Les masses de terre étaient tellement isolées les unes des autres que différents cycles d'évolution auraient pu être remarqués dans chaque groupe d'îles. Dans notre rapport, nous recommandions de coloniser d'abord l'île Devereaux puis d'explorer le reste avec prudence.

Je devais aller à terre avec la troisième relève. Oncle Alf y avait été la première semaine, puis s'était reposé la deuxième, et maintenant s'apprêtait à prendre son tour de garde et à communiquer avec moi depuis le rivage. Mais à la dernière minute, j'acceptai de céder ma place à Anna qui était impatiente d'y aller. Je n'avais pas envie de le faire, mais depuis la mort de Rupe j'étais chargé de la liste des tours de garde, alors c'était difficile de refuser. Gloria y allait aussi parce que son mari faisait partie du roulement. Mais elle ne comptait pas car son partenaire était en vacances sur la Terre.

Quand ils partirent, j'étais sur le toit du *Elsie* et je les regardais tristement embarquer dans les bateaux. On avait monté un pont artificiel à l'extérieur du sas. C'était un excellent endroit pour observer le chargement des embarcations plus bas. Les techniciens avaient terminé les contrôles, les révisions et le remplissage des réservoirs du vaisseau qui s'était affaissé dans l'eau. Avec les sabords de chargement à trois mètres au-dessus du niveau de l'océan, les opérations étaient facilitées. Quand nous avons envoyé la première équipe, les réservoirs étaient vides, il avait fallu descendre les embarcations à une centaine de mètres et les passagers avaient dû emprunter des échelles de corde. C'était un exercice pénible pour ceux qui avaient le vertige, et ils étaient nombreux. Mais ce jour-là tout allait pour le mieux.

Le sas était assez grand pour laisser passer des gens. Mais tout le reste devait passer par les sabords. On pouvait les utiliser comme sas, c'est ce que nous avons fait sur *Inferno* autour de Bêta Hydri ; mais quand l'air était respirable, nous les utilisions comme des portes. Ils se trouvaient au niveau du pont de chargement, sous celui de la salle à manger et au-dessus des espaces occupés par les machines auxiliaires. Nos trois bateaux et nos deux hélicoptères y avaient été transportés. Les bateaux avaient été largués à l'aide de longs bossoirs, mais les hélicoptères devaient être accrochés aux garants, et largués. Puis les garants du pont artificiel les prenaient en charge par le haut et les hissaient le long du côté incurvé du vaisseau sur le pont supérieur temporaire où ses rotors à réaction étaient attachés.

M. Regato maudissait l'équipement chaque fois qu'il l'utilisait. Il l'appelait une « bouffonnerie mécanique ».

— Je n'ai jamais vu un constructeur de vaisseau qui ne soit fier de son dessin, mais il ne pense jamais à l'imbécile qui devra *utiliser* son joli dessin.

Toujours est-il que ce système permettait de décharger les

hélicoptères avec un minimum de machines spéciales risquant de tomber en panne. Lors du réarmement des vaisseaux, l'un des objectifs principaux avait été d'éviter ce genre de risques. Mais ce fameux jour, les hélicoptères étaient déjà prêts dehors. L'un d'entre eux se trouvait au campement et l'autre près de moi sur le pont artificiel. Il ne nous restait qu'à charger les bateaux.

Les embarcations avaient la forme d'une baleine en verre et en téflon. Elles ne pouvaient pas couler à cause de la mousse plastique qui remplissait tous les espaces vides. Il était possible de les défoncer, mais leur dureté ne permettait de les trouser qu'à l'aide d'une perceuse ou d'une torche. Quatre hommes suffisaient pour les porter à vide. On pouvait les conduire sans risque vers une plaque rocheuse où on les déchargeait et les tirait facilement à l'intérieur. Elles marchaient à l'alcool, comme les hélicoptères, mais elles avaient aussi des rames et des voiles. Nous n'avons jamais utilisé les rames, mais tous les hommes avaient dû s'entraîner sous l'œil vigilant d'oncle Steve.

Les bateaux étaient revenus la veille remplis de spécimens pour le département de recherches. Maintenant ils allaient emmener des gens et en ramener d'autres. Je les voyais attendre sur la plage. Deux des embarcations étaient déjà à l'eau, la troisième était presque prête. Chacune contenait environ dix-huit personnes, les quelques paquets réquisitionnés par Harry Gates pour son usage professionnel et une semaine de provisions pour toute l'équipe.

Je perçus un mouvement derrière moi. En me retournant je vis le capitaine émerger par l'ouverture du sas.

— Bonjour, mon capitaine.

— Bonjour, Bartlett. — Il regarda autour de lui. — Belle journée.

— Oui, mon capitaine... Et un bel endroit aussi.

— Oui, c'est bien vrai. — Il jeta un coup d'œil vers le rivage. — Je crois que je vais trouver une excuse pour aller faire un tour à terre avant notre départ. Je suis resté enfermé trop longtemps.

— Vous avez raison. Cet endroit est aussi hospitalier que le paradis. Contrairement à Inferno.

— Oui.

Il se détourna, et moi aussi. On ne continue pas à bavarder avec le capitaine s'il ne semble pas le désirer. Le troisième bateau était chargé et largué. Ils s'étaient éloigné de cinquante mètres et formaient une colonne en se rapprochant. Je fis un signe à Gloria et à Anna.

Une longue corde mouillée, de l'épaisseur de ma taille, traversa les bateaux et roula dans l'eau de l'autre côté. Je hurlai :

— Hé, capitaine, *regardez !*

Il pivota. Les embarcations se retournaient et coulaient. Elles étaient *entraînées* vers le fond. J'entendis quelqu'un crier. Des corps luttèrent dans l'eau.

Le capitaine se pencha vers moi par-dessus la rambarde, regarda le massacre et dit sur un ton ordinaire :

— Savez-vous faire démarrer cet engin ?

— Euh, je crois, mon capitaine.

Je n'étais pas pilote d'hélicoptère, mais j'en connaissais le fonctionnement.

— Alors allez-y. – Il se pencha plus loin et vociféra : – Fermez la porte du sabord !

Il se précipita dans l'écouille. Je vis l'espace d'un instant ce qui l'avait fait hurler. Une autre de ces cordes mouillées se glissait vers le sabord de chargement.

Le démarrage de l'hélicoptère s'avéra plus compliqué que prévu, mais il y avait une notice explicative sur le tableau de bord. J'en étais au point quatre : mettre en marche l'hélicoptère, lorsque Ace Wenzel, un des responsables de la torche et pilote de l'engin, me poussa sur le côté. Il fit quelque chose avec ses deux mains, les pales se mirent à tourner en faisant des ombres sur notre visage. Il cria :

— Lâchez-le !

Je fus tiré dehors par le capitaine qui rentrait. Je tombai sur le pont, frappé par la turbulence. Je me relevai et regardai autour de moi.

Il n'y avait rien dans l'eau, *rien*. Pas un corps, pas une personne luttant pour rester à la surface, aucun signe des bateaux. Pas un paquet ne flottait. Pourtant certains d'entre eux ne pouvaient pas couler ; j'étais bien placé pour le savoir puisque c'est moi qui les avais emballés.

Janet se tenait à côté de moi, secouée de sanglots nerveux. Je lui demandai stupidement :

— Que s'est-il passé ?

Elle essaya de reprendre son sang-froid et dit d'une voix tremblante :

— Je ne sais pas. J'en ai vu un attraper Otto. Il a seulement... Seulement...

Elle se mit de nouveau à crier et se détourna.

Il n'y avait rien à la surface, mais maintenant je voyais quelque chose sous l'eau. Les flots étaient calmes, et on pouvait voir en dessous les choses disposées en ordre de bataille autour du vaisseau. Ces choses ressemblaient à des baleines, enfin à la façon dont j'imagine une baleine, je n'en ai jamais vue.

Je commençais à faire comprendre à mon esprit troublé que j'observais bien les créatures qui avaient détruit les bateaux, quand quelqu'un hurla en montrant du doigt la plage. Ceux qui devaient rentrer n'étaient plus seuls sur la plage : ils étaient cernés. Les monstres avaient approché le rivage et s'étaient flanqués des deux

côtés du groupe. Je ne voyais pas très bien ce qui se passait à cause de la distance, mais les créatures marines étaient tellement plus grandes que nous. Elles n'avaient pas de jambes, mais cela ne les empêchait pas d'être rapides, très *rapides*.

Nos compagnons étaient précipités dans la mer.

On ne pouvait rien y faire. *Rien*. Sous nos pieds, nous avions un vaisseau qui était le fruit de siècles de progrès technologiques, une torche qui pouvait anéantir une ville en un clin d'œil. Sur la plage, les soldats avaient des armes capables de donner à un homme la puissance d'une armée traditionnelle, et il y avait encore beaucoup d'armes semblables à bord ? Mais à ce moment-là, je ne savais même pas où se trouvait le magasin, quelque part sur le pont auxiliaire. On peut vivre très longtemps dans un vaisseau sans l'avoir visité entièrement.

J'imagine que j'aurais dû être sur le pont auxiliaire en train de chercher l'armurerie, mais je restais cloué sur place à contempler le spectacle avec une douzaine d'autres.

Mais quelqu'un de plus vif que moi, deux personnes en fait, passèrent à travers l'écouille avec deux mitrailleuses qu'ils branchèrent frénétiquement. Puis ils déchirèrent les paquets de munitions... Ils auraient pu s'abstenir de faire l'effort. Au moment où ils étaient prêts à viser l'ennemi, la plage et la surface de l'eau étaient vides. Nos compagnons avaient été acculés et tirés vers le fond. L'hélicoptère planait au-dessus de l'endroit, l'échelle de sauvetage pendait en dessous, mais personne ne s'agrippait dessus.

L'engin se tourna vers l'intérieur de l'île, puis traversa le campement et regagna le vaisseau.

Tandis qu'il s'apprêtait à atterrir, Chet Travers monta l'échelle en toute hâte. Il jeta un coup d'œil circulaire et demanda :

— Tom, où est le capitaine ?

— Dans l'hélicoptère.

— Oh, je vois. — Il fronça le sourcil. — Donne-lui ceci. C'est urgent. Je dois redescendre.

Il me fourra le papier dans la main et disparut. C'était un message officiel. Je vis le nom de l'expéditeur et saisit le bras du capitaine qui descendait de l'appareil.

Il me repoussa brutalement.

— Laissez-moi passer !

— Capitaine, vous devez... C'est un message de l'île, du commandant Lucas.

Il s'arrêta, me l'arracha, puis chercha ses lunettes que je voyais dépasser d'une poche. Il me rendit le papier avant de m'avoir laissé le temps de l'aider.

— Lis-le-moi, mon garçon.

Je m'exécutai.

— De la part du commandant du bataillon du vaisseau. Au commandant du vaisseau *Lewis and Clark*. — Neuf heures trente et une. À neuf heures cinq, le campement a été attaqué par des habitants indigènes, présumés amphibies. Après avoir subi de lourdes pertes préliminaires, l'attaque a pu être repoussée. Je me suis retiré avec sept survivants au sommet d'une colline au nord du campement. Nous avons été obligés d'abandonner l'appareil d'exploration numéro deux. À l'heure de l'attaque, l'équipe relevée attendait sur la plage. Nous avons perdu le contact avec eux et nous ignorons leur situation qui vraisemblablement doit être désespérée.

« Débat : L'attaque a été préparée intelligemment et menée au moyen d'armes, dont la principale semble être un jet d'eau de mer à très haute pression, mais ils emploient aussi des armes individuelles pour poignarder et trancher. On peut supposer qu'ils en ont d'autres, également mais sous réserves qu'ils sont aussi intelligents que nous, aussi disciplinés, et peut-être aussi bien armés pour la circonstance. Le fait d'être supérieurs en nombre leur donne un avantage qui compenserait même une absence d'armes.

« Recommandations : Mon groupe de survivants peut tenir à l'endroit où nous sommes contre les armes que nous avons déjà rencontrées. Par conséquent nous recommandons des mesures immédiates se limitant à secourir l'équipe sur la plage. Le vaisseau pourrait être ensuite placé en orbite où un plan serait élaboré et de nouvelles armes improvisées de façon à délivrer ce qui reste du bataillon sans mettre en péril le vaisseau. — S. Lucas, commandant. À trois heures trente-six. »

Le capitaine prit le message et sans mot dire se dirigea vers l'écoutille. Il y avait environ une vingtaine de personnes rassemblées mais aucune ne parla. J'hésitai puis je vis que les autres descendaient et je suivis aussi.

Il s'arrêta devant le bureau des communications. La porte était ouverte, mais je n'entrai pas. Chet Travers était penché au-dessus de l'instrument dont il se servait pour communiquer avec le camp. Le commandant Frick se tenait au-dessus de lui, l'air anxieux. Le capitaine déclara :

— Appelez-moi le commandant Lucas.

Le commandant Frick leva la tête.

— C'est ce que nous essayons de faire. La liaison s'est interrompue pendant qu'il nous transmettait la liste des pertes.

Le capitaine se mordit la lèvre et parut exaspéré.

— Continuez à essayer, ajouta-t-il. Puis il se tourna et me vit.

— Bartlett !

— Oui, capitaine !

— Un de vos camarades doit se trouver là-bas. Appelez-le.

Je réfléchis rapidement, en m'efforçant de me rappeler l'heure de Greenwich pendant que je cherchais Vicky. Si elle était à la maison, elle appellerait l'IRP directement, qui préviendrait le partenaire de Sam Rojas et Sam lui-même. Ainsi le capitaine serait relié à oncle Steve aussi vite qu'en utilisant la radio.

(« Vicky ! Viens ! C'est urgent ! »)

« Oncle Tom ? Que se passe-t-il ? Je dormais. »

— Je ne crois pas que ça va marcher, déclara le commandant Frick. Rojas n'est pas sur la liste des survivants. Il faisait partie de la relève. Il devait être sur la plage.

Mais oui, mais oui ! Sam était sur la plage. J'avais dû le voir se faire pousser dans l'eau !

« Que se passe-t-il, oncle Tom ? »

(« Attends une minute, chérie. Reste à l'écoute. »)

— Alors trouvez-moi quelqu'un d'autre, rétorqua le capitaine.

— Il n'y a personne d'autre, répondit Frick. Voici la totalité des survivants. Rojas était le seul mons... communicateur spécial à terre.

Le capitaine jeta un coup d'œil à la liste.

— Rassemblez immédiatement le personnel de garde dans la salle à manger.

Il se tourna et marcha droit sur moi comme s'il ne me voyait pas. Je dus faire un bond de côté pour l'éviter.

« Que se passe-t-il, oncle Tom ? Tu sembles préoccupé ? »

Je fis un effort pour maîtriser le ton de ma voix.

(« C'était une erreur. Laisse tomber et essaie de te rendormir. Excuse-moi. »)

« D'accord. Mais tu sembles toujours préoccupé. »

Je me précipitai derrière le capitaine. La voix du commandant Frick résonnait dans les haut-parleurs du vaisseau tandis que tout le monde se pressait pour descendre les échelles. Il n'atteignit la salle à manger que quelques secondes après moi. Quelques instants plus tard, nous étions tous rassemblés... Juste une poignée parmi tous ceux qui avaient quitté la Terre : une quarantaine à peu près. Le capitaine jeta un regard circulaire et s'adressa à Cas Warner :

— Tout le monde est là ?

— Je crois, mon capitaine, excepté les techniciens de garde.

— J'ai laissé Travers à l'écoute, ajouta Frick.

— Très bien.

Il se tourna et nous fit face.

— Nous allons porter secours aux survivants sur le rivage. Que les volontaires fassent un pas en avant.

Personne n'a fait un pas, nous nous sommes tous précipités en masse. J'aurais aimé dire que j'étais en avance d'un cheveu à cause

d'oncle Steve, mais ce n'était pas vrai. M^{me} Gates portait le jeune Harry dans ses bras, et elle avait été aussi rapide que moi.

— Je vous remercie, fit le capitaine avec raideur. Que les femmes aillent se placer du côté du garde-manger de façon à ce que je puisse choisir les hommes.

— Capitaine ?

— Oui, capitaine Urqhardt ?

— Je vais diriger l'expédition.

— Il n'en est pas question. C'est moi qui le ferai. Prenez quelques femmes et descendez en bas nous ramener, ce dont nous aurons besoin.

Urqhardt hésita à peine.

— Oui, mon capitaine.

— Cette règle que nous appliquons en cas de danger est valable pour tout le monde. Je vous rappelle que dans chaque poste occupé par deux hommes, le plus âgé est choisi. Dans les autres cas, si l'homme n'est pas indispensable, il s'en va, sinon il reste. — Il regarda autour de lui. — Docteur Babcock !

— Présent, capitaine !

— Un instant, interrompit M. O'Toole. Je suis veuf et le docteur est beaucoup plus...

— *Taisez-vous.*

— Mais.

— Bon sang, messieurs, va-t-il falloir discuter chaque décision avec chacun d'entre vous alors que chaque seconde compte ? Allez rejoindre les femmes.

Rouge de colère, M. O'Toole obéit à l'ordre.

— M. Warner, M. Roch, docteur Severin... continuait le capitaine.

Il fit sortir ceux qu'il voulait et renvoya le reste du côté du garde-manger. Oncle Alfred McNeil s'efforça de se redresser.

— Vous m'avez oublié, mon capitaine. Je suis le plus vieux dans mon département.

Le visage du capitaine s'adoucit à peine.

— Non, M. McNeil, je ne vous ai pas oublié. Mais l'hélicoptère ne peut pas contenir tout le monde et nous devons ramener sept personnes. Je dois donc vous omettre.

Les épaules d'oncle Alf retombèrent. Je crus qu'il allait pleurer, mais il s'éloigna du groupe des élus. Dusty Rhodes surprit mon regard. Il avait l'air fier et hautain : on l'avait choisi. Il ne paraissait pourtant pas avoir plus de seize ans. Je crois qu'il ne s'était encore jamais rasé. C'était sans doute la première fois de sa vie qu'on le traitait en homme.

Malgré la façon dont les autres s'étaient laissés évincer, je ne

pouvais me résigner. Je m'avançai et touchai la manche du capitaine.

— Capitaine... : Vous devez me laisser venir. Mon oncle est là-bas.

J'ai cru qu'il allait exploser mais il se contint.

— Je comprends vos sentiments. Mais vous êtes un communicateur spécial et nous n'en avons pas en trop. Je dirai au commandant Lucas que vous avez essayé.

— Mais...

— Maintenant taisez-vous et obéissez aux ordres... Avant que je ne vous envoie valser de l'autre côté de la pièce.

Il tourna les talons comme si je n'existais pas.

Cinq minutes plus tard, on avait sorti les armes et nous étions tous amassés pour les voir partir. Ace Wenzel fit démarrer l'hélicoptère tout doucement et sortit. Ils rentrèrent à huit, y compris le capitaine. Dusty avait un fusil en bandoulière à chaque épaule et une mitrailleuse dans chaque main. Il en ricanait d'excitation. Il me fit un clin d'œil en disant :

— Je t'enverrai une carte postale.

Le capitaine s'arrêta un instant.

— Capitaine Urqhardt.

— Oui.

Les deux officiers supérieurs conférèrent. Je ne pouvais pas les entendre ; c'était sans doute fait exprès. Puis le capitaine Urqhardt déclara tout haut :

— À vos ordres, mon capitaine. Ce sera fait.

— Très bien.

Puis le vieux capitaine rentra dans l'appareil, claqua la portière et s'installa aux commandes. Je me préparai au tourbillon des hélices.

Ensuite ce fut l'attente.

Je faisais la navette entre le pont artificiel et le bureau des communications. Chet Travers n'arrivait toujours pas à atteindre oncle Steve, mais il restait en contact avec l'hélicoptère. J'essayais d'apercevoir les monstres marins, mais ils semblaient avoir disparus.

En descendant une dernière fois au bureau des communications, je vis le visage radieux de Chet.

— Ils les ramènent ! cria-t-il. Ils ont décollé ! J'allais lui demander des précisions mais il s'était déjà retourné pour annoncer la nouvelle à travers le haut-parleur du vaisseau. Je me précipitai en haut pour apercevoir l'engin.

Il était près du sommet de la colline, à environ deux kilomètres. Il approchait rapidement. Bientôt nous vîmes les gens à l'intérieur. Lorsqu'il fut tout près, quelqu'un ouvrit la fenêtre de notre côté.

Le capitaine ne savait pas vraiment piloter un hélicoptère. Il s'efforçait de le faire atterrir tout droit, mais son évaluation du vent

n'était pas correcte. Il dut faire demi-tour et recommencer. La manœuvre amena l'appareil si près du vaisseau que l'on pouvait voir nettement les passagers. Je vis oncle Steve ; il me vit aussi et me fit un signe, juste un signe sans rien dire. Dusty Rhodes se trouvait à côté de lui ; il m'aperçut aussi, et ricana en criant :

— Hé, Tom, j'ai ramené ton copain !

Il se tourna, puis la tête et les quatre sabots de Percy apparurent dans l'encadrement. Dusty le tenait d'une main et l'indiquait de l'autre. Ils souriaient tous les deux.

— Merci ! Salut, Percy !

L'appareil tourna à quelques centaines de mètres du vaisseau, fit de nouveau face au vent.

Il venait droit sur nous et s'apprêtait à atterrir lorsque quelque chose émergea des flots juste en dessous de lui. Certains déclarèrent que c'était une machine... Moi, il m'a semblé voir une énorme trompe d'éléphant. Elle cracha un jet d'eau, si puissant et si brillant qu'on aurait cru une coulée d'acier. L'extrémité d'un rotor fut touchée et l'hélicoptère vacilla.

Le capitaine inclina l'appareil en avant et en perdit le contrôle. Le jet le suivit, s'abattit violemment contre le fuselage et frappa de nouveau un rotor. L'engin complètement déséquilibré se mit à tomber.

Généralement je ne suis pas efficace en cas d'urgence. C'est toujours beaucoup plus tard que je réalise ce que j'aurais dû faire. Mais cette fois-ci je ne réfléchis pas. Je me précipitai en bas de l'échelle sans même effleurer les échelons pour me trouver immédiatement sur le pont de chargement. La porte sur le côté était fermée depuis les ordres du capitaine. Je pressai le bouton et elle commença à basculer. Puis je regardai autour de moi : les garants des bateaux gisaient enroulés mais pas encore fixés. J'en saisis un bout et le tirait vers l'horizontale.

L'hélicoptère naufragé flottait devant moi et des gens se débattaient dans les flots.

« Oncle Steve ! Criaï-je. *Attrape !* »

Je jetai la corde le plus loin possible. En fait je ne l'avais pas vu quand je l'ai appelé. Je pensais plutôt à lui. Lorsque je l'aperçus, il était très loin du filin, mais je l'entendis me répondre :

— J'arrive, Tom !

Il se mit à nager vigoureusement vers le vaisseau.

J'étais tellement abasourdi que j'étais sur le point de ramener la corde pour la lancer. Soudain je réalisai que quelqu'un pouvait la saisir. Je hurlai de nouveau :

— Harry ! Juste derrière toi ! Agrippe-toi !

Harry Gates se retourna dans l'eau et empoigna le filin. Je commençai à le tirer vers le vaisseau.

Je le perdis presque au moment où il s'approchait du bord. Un de ses bras s'ankylosa et il faillit perdre prise. Mais avec les autres, nous avons réussi à le remonter jusqu'en haut à travers l'ouverture grâce à l'immersion profonde du vaisseau. Il s'effondra à l'intérieur et resta étendu à la fois haletant et en larmes.

J'arrachai le garant de son poing encore serré et me tournai pour le jeter vers oncle Steve.

Il n'y avait plus d'hélicoptère, ni d'oncle Steve. Il ne restait rien, excepté Percy, qui la tête hors de l'eau, nageait vers nous d'un air résolu.

Je vérifiai qu'il n'y avait personne d'autre dans les parages. Puis je réfléchis à ce que je pourrais faire pour lui.

Le pauvre petit cochon ne pouvait rien saisir. Mais je pourrais essayer de l'attraper au lasso. Je tâtonnai pour faire un nœud coulant avec l'épais cordage. Je venais juste d'y arriver, lorsque Percy poussa un cri perçant. Je tournai brutalement la tête pour le voir entraîner vers le fond.

Ce n'était pas une bouche qui l'avait eu. Je ne crois pas.

« Accomplissez la mission ! »

Je ne sais pas ce que j'espérais après l'attaque des béhémoths. Nous errions tous dans un état d'hébétément. Certains d'entre nous restaient sur le pont artificiel à guetter jusqu'à ce qu'un des monstres apparaisse de nouveau et fasse presque tomber l'un d'entre nous. Le capitaine Urqhardt ordonna à tous les membres de l'équipage de rester à l'intérieur et l'écoutille fut fermée.

Je ne m'attendais pas du tout au message qui nous parvint après le dîner. Ce n'était pas vraiment un dîner, car certains se faisaient des sandwiches. Je devais me présenter immédiatement pour une réunion des chefs de département.

— C'est toi, n'est-ce pas, Tom ? S'enquit Chet Travers. On m'a dit qu'oncle Alfred est sur la liste des malades ; sa porte est fermée.

— Je crois bien que c'est moi.

Oncle Alf était très affecté. Le seul médecin qui restait à bord, le docteur Pandit l'avait mis au lit avec un somnifère.

— Alors, monte en vitesse.

J'allais d'abord à la cabine du capitaine Urqhardt. Il n'y avait personne, puis une idée lumineuse me traversa l'esprit et je me dirigeai vers celle du capitaine. La porte était ouverte. Quelques personnes étaient déjà assises autour de la table.

— Département des communications spéciales, capitaine.

— Asseyez-vous, Bartlett.

Harry arriva juste après moi, puis Urqhardt se leva pour fermer la porte. Je regardai les autres en pensant à l'étrange rassemblement de chefs de département que nous formions. Harry Gates était le seul chef qui l'avait été depuis le départ. M. Eastman remplaçait le commandant Frick. Mama O'Toole était morte depuis longtemps, mais Cas manquait aussi maintenant. M. Krishnamurti, qui était responsable de l'air conditionné et de l'aquaculture, représentait l'écologie. M. O'Toole avait pris la place du docteur Babcock M. Regato celle M. Roch, et le sergent Andreeli qui était mécanicien, celle d'oncle Steve. Il était le seul membre du bataillon toujours vivant, parce qu'on l'avait renvoyé sur le vaisseau avec un bras cassé deux jours plus tôt. Le docteur Pandit remplaçait le docteur Devereaux.

Moi j'étais juste un bouche-trou. Oncle Alf était à bord. Mais le pire, c'était le capitaine Urqhardt, assis à la place du capitaine.

Ce dernier commença :

— Je ne vais pas faire le détail de la situation, tout le monde ici la connaît. Nous ne procéderons pas non plus aux rapports habituels des différents départements. Je pense que l'exploration de cette planète a été aussi complète que possible, compte tenu du personnel et du matériel à notre disposition... Il faudra envoyer un rapport supplémentaire mentionnant le péril que nous avons rencontré aujourd'hui, de façon à ce que la première expédition de colons soit préparée à se défendre. Y a-t-il des objections ? Docteur Gates, voulez-vous continuer vos recherches ?

Harry parut surpris et répondit :

— Non, capitaine. Pas dans les circonstances actuelles.

— Commentaires ?

Il n'y en eut pas.

— Très bien, continua Urqhardt. Je propose de se mettre en route pour Alpha Phoenicis. Nous célébrerons le service des morts demain à neuf heures et nous décollerons à midi. Commentaires ? M. O'Toole ?

— Comment ? Vous voulez savoir si les chiffres seront prêts ? Je pense que oui, si Janet et moi nous nous y mettons tout de suite.

— Faites-le dès que nous aurons terminé. M. Regato ?

Regato eut l'air effaré.

— Je ne m'attendais pas du tout à cela, capitaine.

— Cela ne vous laisse pas beaucoup de temps, je le sais. Mais pouvez-vous être prêt ? Je crois que vous avez suffisamment d'énergie à bord.

— Ce n'est pas le problème, capitaine. La torche sera parée. Mais je croyais que nous ferions le dernier grand voyage vers la Terre.

— Qu'est-ce qui vous a amené à cette conclusion ?

— Eh bien, euh...

Le nouvel ingénieur en chef hésita et passa presque du jargon de la Ligue Planétaire à l'espagnol.

— L'état de l'équipage, mon capitaine. Le département technique devra faire des tours de garde continus avec un personnel très réduit. Je ne peux pas parler pour les autres départements, mais ils ne sont sûrement pas dans une meilleure situation.

— Non, effectivement, et je ne vous demande rien à ce sujet. Êtes-vous paré sur le plan mécanique ?

Regato avala sa salive.

— Oui, mon capitaine. Mais les gens sont aussi fragiles que les machines.

— Devriez-vous prendre des tours continus si nous nous dirigeons vers le Soleil ?

Urqhardt n'attendit pas la réponse évidente et continua :

— Je ne devrais pas avoir à vous le rappeler, mais nous ne sommes pas ici pour notre plaisir, mais en mission commandée... Comme vous le savez tous d'ailleurs. Aujourd'hui même, juste avant son départ le capitaine Swenson m'a dit : « Je vous transmets la responsabilité du vaisseau. Accomplissez sa mission. » J'ai répondu : « À vos ordres, mon capitaine. » Je vous la rappelle donc : nous avons été chargés de l'expédition d'exploration que nous avons menée jusqu'ici, avec l'ordre de la prolonger tant que nous serons en contact avec la Terre. Quand nous ne communiquerons plus avec elle, nous serons libres d'y retourner si cela s'avère possible. Messieurs, nous sommes toujours en liaison, notre objectif suivant est Alpha Phoenicis. Est-ce suffisamment clair ?

Mes pensées résonnaient tellement fort dans ma tête que j'entendis à peine les paroles du capitaine. Pour qui se prend-il, ce type ? Christophe Colomb ? Ou le Hollandais volant ? Il restait seulement un peu plus de trente personnes à bord, alors qu'au départ nous étions deux cents. Nous n'avions plus de bateaux, d'hélic... Je faillis manquer ses dernières paroles.

— Bartlett ?

— Capitaine ?

— Où en est votre département ?

Il m'apparut soudain que *nous* représentions le nœud du problème, nous, les monstres. Quand *nous* perdriions le contact, il serait *obligé* de rentrer à la maison. J'eus la tentation de dire que nous étions tous devenus sourds, mais je savais que ça ne marcherait pas. Alors je gagnai du temps.

— Comme vous l'avez déclaré, nous sommes en liaison avec la Terre.

— Très bien.

Il se tourna vers le docteur Pandit.

— Un instant, capitaine, insistai-je. Je voudrais ajouter quelque chose.

— Comment ? Eh bien, parlez.

— Le prochain voyage durera à peu près trente ans, n'est-ce pas ? Temps Greenwich.

— Dans cet ordre d'idées.

— « Dans cet ordre d'idées. » Il ne reste plus que trois communicateurs spéciaux : moi-même, oncle... M. McNeil et Mei-Ling Travers. Je crois que l'on peut exclure oncle Alf.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est toujours relié à sa partenaire d'origine. Maintenant elle est aussi vieille que lui. Croyez-vous qu'il vivra encore trente ans ?

— Mais cela ne fera pas trente ans pour lui... Oh, pardon ! Je

vois ce que vous voulez dire. Elle aurait plus de cent ans si elle arrivait à cet âge, et serait probablement sénile.

— Sans doute. Ou plus certainement morte.

— Très bien, ne comptons pas M. McNeil. Il reste vous deux. C'est plus que suffisant pour des communications urgentes.

— J'en doute. Il ne faut pas trop compter sur elle non plus. Elle fait partie d'une équipe secondaire mais sa partenaire a plus de trente ans et pas d'enfants. En jugeant d'après les autres télécouples, je pense qu'ils ont très peu de chances de rester en rapport après une autre pointe... En tout cas pas une qui dure trente ans.

— Mais nous avons encore vous.

Je pensai soudain que si j'avais le cran de passer l'arme à gauche, ils pourraient tous rentrer à la maison. Mais ce ne fut qu'un éclair fugitif. Je ne mourrai certainement pas suicidé.

— Je ne suis pas tellement mieux loti. Ma partenaire a environ...
– Je dus m'arrêter pour compter, puis la réponse me sembla incorrecte. – Dix-neuf ans. Pas d'enfants, et pas d'espoir qu'elle en ait avant que nous entrions en phase de pointe de vitesse... De toute façon, je ne pourrai pas rentrer en liaison avec un nouveau-né. Elle sera dans la cinquantaine quand nous en sortirons. Pour autant que j'en sache, il n'y a jamais eu dans toute la flotte de cas où deux télépathes se retrouveraient après une si longue période de rupture.

Il attendit quelques instants avant de répondre.

— Avez-vous des raisons valables de croire que c'est impossible ?

— Eh bien... Non. Mais c'est très improbable.

— Hum... Vous considérez-vous une autorité en la matière ?

— Moi ? Non, capitaine. Je suis télépathe, c'est tout.

— Je crois qu'il a sans doute raison, intervint le docteur Pandit.

— Êtes-vous une autorité, docteur ?

— Moi, capitaine ? Comme vous savez, je suis spécialisé dans les maladies exotiques. Mais...

— Dans ce cas, nous consulterons les autorités sur la Terre. Ils suggéreront peut-être un moyen d'améliorer nos chances. Sans doute, dans les circonstances actuelles, l'Institut autorisera de nouveau l'usage des drogues de façon à réduire les possibilités des communicateurs spéciaux de perdre contact pendant la pointe de vitesse. Ou autre chose.

J'allais lui rétorquer que Vicky n'allait pas prendre l'habitude de se droguer. Puis je réfléchis qu'elle le ferait peut-être, puisque Pat s'y était soumis.

— Ce sera tout, messieurs. Lancement demain à midi. Ah, encore un détail... L'un de vous a sous-entendu que le moral est plutôt bas à bord. C'est vrai et j'en suis peut-être encore plus conscient que vous.

Mais il faudra se reprendre, et c'est en nous remettant vite au travail que nous oublierons le mieux les pertes subies. J'ajouterai enfin que vous tous, officiers supérieurs de ce vaisseau, vous devez donner l'exemple sur ce point. Je suis sûr d'ailleurs que vous le ferez.

Ces dernières paroles prononcées, il se leva.

Je ne sais comment les nouvelles font pour traverser un vaisseau, mais quand nous avons regagné la salle à manger, tout le monde savait que nous décollions le lendemain... Et pas en direction du Soleil. On entendait un bourdonnement ponctué de plaintes. Je me sauvai parce que je n'avais aucune envie d'en discuter. J'étais partagé. D'un côté, le capitaine s'entêtait sur un dernier voyage dont il n'était pas sûr de pouvoir transmettre les résultats, s'il y en avait. À cela s'ajoutait une forte probabilité de ne jamais pouvoir rentrer à la maison. Mais d'un autre côté, j'admirais la fermeté avec laquelle il nous montrait nos obligations en rejetant toute panique. Il avait vraiment du courage.

Le Hollandais volant avait du cran lui aussi, mais aux dernières nouvelles, il était toujours en train de contourner le cap sans succès.

Le capitaine... Enfin, le capitaine Swenson ne se serait pas montré aussi tête de mule.

Est-ce bien sûr ? D'après Urqhardt, le capitaine lui aurait rappelé, comme dernière chose, d'accomplir la mission. Tous les membres de l'équipage avaient été soigneusement triés (sauf nous, les monstres). Le capitaine et son collègue de réserve avaient été choisis en premier lieu pour leur obstination à toute épreuve, la qualité par excellence qui avait fait avancer Christophe Colomb quand l'eau s'est mise à manquer et que la révolte grondait dans son équipage. Oncle Steve m'en avait parlé une fois.

Je décidai d'aller en discuter avec lui... Puis je me rappelai, et cette réalité me fit vraiment mal. Quand mes parents étaient morts deux pointes plus tôt, j'étais très déprimé parce que je n'étais pas aussi triste que j'aurais dû l'être. Quand cela se produisit, ou plutôt quand je l'appris, bien longtemps après leur mort, ils n'étaient plus que des visages sur une photographie. Mais oncle Steve, je l'avais vu tous les jours... *Aujourd'hui même*. J'avais pris l'habitude d'aller me décharger de mes problèmes sur lui quand ils devenaient trop lourds pour moi.

Je me sentis soudain perdu. Je subis le choc de sa perte à retardement. En fait le coup se fait sentir lorsqu'on se ressaisit et on réalise qu'on a mal.

Heureusement quelqu'un frappa à ma porte à ce moment-là, sinon je me serais effondré.

C'était Mei-Ling et son mari, Chet. Je les invitai à s'asseoir sur le lit. Chet aborda d'emblée le sujet qui les amenait.

— Tom, quelle est ta position sur cette question ?

— Quelle question ?

— Sur cette histoire idiote de vouloir continuer l'expédition avec le spectre d'un équipage.

— Ma position n'a aucune importance. Je ne commande pas ce vaisseau.

— Mais si au contraire !

— Comment ?

— Ce n'est pas exactement ce que je veux dire, mais tu peux mettre un terme à ces bêtises. Écoute, Tom, tout le monde sait ce que tu as dit au capitaine et...

— Qui a parlé ?

— Hein ? Peu importe. Si cela ne vient pas de toi, c'est de quelqu'un d'autre présent à la réunion. Tout le monde est au courant. Tu as parlé le langage du bon sens, et il en résulte une chose, c'est qu'Urqhardt dépend de toi et de toi seul pour rester en liaison avec l'Institut. C'est toi qui as l'atout maître. Tu peux l'arrêter.

— Quoi ? Enfin, écoute. Je ne suis pas le seul. Si on considère qu'il ne compte plus sur oncle Alf, il reste Mei-Ling ?

Chet secoua la tête.

— Elle ne va pas transmettre quoi que ce soit pour lui.

— Chet, je n'ai rien dit de tel, répliqua sa femme.

Il la regarda avec tendresse.

— Allons, ne sois pas archi-idiote, mon amour. Tu sais qu'il n'y a pas l'ombre d'une chance pour que tu puisses servir de nouveau après la pointe de vitesse. Si notre brave capitaine Urqhardt ne s'est pas fourré cette idée dans le crâne, il faudra qu'il y arrive... Sinon je me verrais contraint de le lui expliquer avec des grossièretés.

— Mais il est *possible* que je reste en contact.

— Certainement pas... Ou je défonce ta jolie tête. Nos enfants grandiront sur la Terre.

Elle le considéra calmement et tapota sa main. Les Travers n'attendaient pas d'enfant, mais tout le monde savait qu'ils espéraient. Je commençai à comprendre pourquoi Chet était aussi intransigeant... Et j'étais presque sûr que Mei-Ling ne transmettrait plus après une pointe de vitesse, pas après une discussion avec son mari. Ses désirs lui importaient beaucoup plus que les ordres du capitaine ou un vague devoir envers l'Institut.

— Penses-y, Tom, continua-t-il. Tu verras que tu ne peux pas laisser tomber tes compagnons. Nous savons tous sauf le capitaine que cette histoire de prolonger le voyage est proprement suicidaire. C'est à toi de décider.

— J'y réfléchirai.

— Fais-le sans faute. Mais ne perds pas trop de temps. Sur ces mots ils s'en allèrent.

Je me couchai sans pouvoir trouver le sommeil. Le pire c'est que Chet avait certainement raison... Aussi en ce qui concernait la certitude que Mei-Ling ne communiquerait plus avec sa partenaire après une pointe, car elle commençait déjà à déraper. Je transmettais tous les documents mathématiques et techniques qui auraient dû lui revenir depuis la dernière pointe, parce que sa liaison devenait irrégulière. Chet n'aurait pas besoin de l'assommer. Elle perdait bel et bien le contact.

D'un autre côté...

Après avoir répété ces mots fatidiques une vingtaine de fois, je me levai, m'habillai et partis en quête d'Harry Gates. Puisqu'il était le seul véritable chef de département présent à la réunion, je pouvais en tout bien tout honneur en discuter avec lui.

Il n'était pas dans sa chambre. Barbara me suggéra d'aller voir au labo. Je l'y trouvai en train de défaire des spécimens qu'il avait envoyés la veille. Il leva les yeux.

— Eh bien, Tom, comment ça va ?

— Pas terrible.

— Je sais. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te remercier. Veux-tu que je t'écrive une lettre ou le cri du cœur te suffira-t-il ?

— Euh, je te crois sur parole.

— Je ne l'avais pas compris sur le coup, parce que l'épisode de son sauvetage m'était vraiment sorti de la tête. Je n'avais guère eu le temps d'y penser.

— Comme tu dis, mais je ne l'oublierai pas. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— D'accord. Écoute, j'ai besoin d'un conseil.

— Vraiment ? J'en ai de toutes les tailles. Ils sont gratuits mais ne valent pas plus que leur prix, je crains.

— Tu étais à la réunion ce soir.

— Toi aussi.

Il parut préoccupé.

— Oui.

Je lui racontai tout ce qui m'avait agité, puis après avoir réfléchi ajoutai tout ce que Chet avait dit.

— Que dois-je faire, Harry ? Il a raison. Le risque que comporte un autre voyage ne vaut pas le coup de le tenter. Même si nous trouvons une planète valable, ce qui est loin d'être garanti vu les résultats de l'ensemble de la flotte, enfin même si ça marche, nous ne pourrions très certainement pas faire un rapport sauf en retournant sur terre deux siècles après notre départ. C'est ridicule et, comme dit Chet, suicidaire avec ce qui nous reste. D'un autre côté, le capitaine a raison, nous nous sommes engagés pour cela. Les instructions nous ordonnent de continuer.

Harry déballa soigneusement un paquet d'échantillons avant de me répondre.

— Tommie, tu devrais m'en poser des plus faciles. Demande-moi si tu dois te marier et je te répondrai sur-le-champ. Ou n'importe quoi d'autre. Mais aucun homme ne peut dire à un autre où est son devoir. C'est toi qui dois décider tout seul.

Je réfléchis à ses paroles.

— Enfin, bon sang, Harry, qu'en penses-tu *Toi* ?

— Moi ? – Il suspendit ses gestes. – Tom, je ne sais pas au juste. Personnellement... Je n'ai jamais été aussi heureux que dans ce vaisseau. J'ai ma femme et mes enfants avec moi, je fais le travail qui me plaît. Mais pour les autres, c'est peut-être différent.

— Et tes enfants ?

— Voilà le hic. Un homme avec une famille... – Il fronça les sourcils. – Je ne suis pas en mesure de te conseiller. Si je te suggère de ne pas honorer tes engagements, je t'incite à la rébellion... Un crime capital pour nous deux. Si je te dis ce que tu *dois* faire, obéir au capitaine, je suis tranquille sur le plan légal, mais cela peut entraîner la mort pour toi, moi, mes enfants et tout le monde... Parce que Chet a le bon sens de son côté même s'il n'a pas la loi. – Il soupira. – Tom, grâce à toi je m'en suis tiré d'un cheveu aujourd'hui, mais mon jugement est ébranlé. Je ne peux rien te dire. Je suis partie prenante.

Je ne répondis rien, mais souhaitai qu'oncle Steve s'en soit sorti. Il avait toujours réponse à tout.

— Tout ce que je peux faire, continua Harry, c'est une suggestion qui peut servir d'échappatoire.

— Hein ? Laquelle ?

— Tu pourrais aller voir le capitaine et lui confier tes inquiétudes en privé. Cela pourrait modifier sa décision, en tout cas, il devrait savoir ce qui est le mieux.

Je le remerciai et retournai dans ma chambre. Je me couchai et finis par m'endormir. Je fus réveillé au milieu la nuit par les secousses du vaisseau. Il oscillait toujours un peu quand il était immergé, mais pas autant, pas sur Elysia.

Cela s'arrêta puis recommença... De nouveau s'arrêta... Et repartit de plus belle. Je me demandai ce qui... Quand soudain le vaisseau trembla d'une manière tout à fait différente. Je la reconnus : la torche réagissait ainsi au moment crucial. Les ingénieurs appelaient cette opération « lui racler la gorge ». Ce genre de révision et de contrôle s'effectuait régulièrement. J'en conclus que M. Regato devait travailler tard et ne m'en préoccupai plus. Les chocs ne se reproduisirent plus.

Je découvris au matin que les béhémoths nous avaient attaqués en essayant de faire quelque chose, personne ne savait quoi, contre le

vaisseau... Le capitaine avait donc ordonné d'employer la torche contre eux. Désormais nous savions une chose importante sur eux : ils n'étaient pas protégés contre la vapeur chauffée à blanc et une très forte radioactivité.

L'accrochage avec les monstres marins me fit reprendre le dessus. Je décidai d'aller parler au capitaine comme Harry me l'avait conseillé.

Il me fit rentrer sans me faire attendre plus de cinq minutes. Puis il resta silencieux et me laissa parler autant que je le voulais. Je lui brossai le portrait de la situation en omettant d'attribuer quoi que ce soit à Chet ou à Harry. Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression, alors je lui peignis un tableau très noir : il fallait en exclure oncle Alf et Mei-Ling. Quant à moi, mes chances de pouvoir communiquer après une autre pointe étaient si minces qu'il prenait de très gros risques vis-à-vis du vaisseau et de son équipage.

Après avoir terminé, je ne savais toujours pas ce qu'il pensait et il ne répondit pas directement.

— Bartlett, hier soir pendant cinquante-cinq minutes vous avez reçu deux membres de l'équipage dans votre chambre en gardant votre porte fermée.

— Comment ? Oui, mon capitaine.

— Leur avez-vous parlé de ceci ?

Je voulus mentir.

— Euh... Oui, mon capitaine.

— Ensuite vous avez cherché un autre membre de l'équipage et vous êtes resté avec lui très tard... Ou très tôt, devrais-je dire. Avez-vous discuté avec lui du même sujet ?

— Oui, mon capitaine.

— Très bien. Je vous arrête sous deux chefs d'inculpation : vous êtes soupçonné d'incitation à la rébellion et de tentative de rébellion. Une enquête sera ouverte. En attendant vous êtes aux arrêts. Regagnez votre chambre et restez-y. Pas de visite.

Ma gorge se serra. Puis je me rappelai quelque chose que m'avait dit oncle Steve. Il connaissait très bien le droit de l'espace et aimait beaucoup en parler.

— À vos ordres, mon capitaine. Mais je veux avoir un avocat de mon choix... Et une audience publique.

Le capitaine hocha la tête comme si je lui avais dit qu'il pleuvait.

— Bien sûr. Vos droits légaux seront respectés. Mais cette affaire devra attendre. Nous nous préparons à décoller. Mettez-vous aux arrêts dans votre cabine.

Il se détourna et me laissa me retirer. Il ne paraissait même pas en colère.

Alors je reste seul dans ma chambre. J'ai dû dire à oncle Alf et

plus tard à Chet de ne pas rentrer. Je ne peux pas croire à ce qui m'est arrivé.

« Une simple abstraction mathématique »

La matinée me sembla durer un million d'années, Vicky m'appela à l'heure habituelle, mais je lui dis que la liste des tours de garde avait été remaniée de nouveau et que nous transmettrions plus tard.

« *Quelque chose ne va pas ?* »

(« Non, chérie, nous effectuons juste une petite réorganisation à bord. »)

« *D'accord. Mais tu as l'air préoccupé.* »

Non seulement je ne lui parlai pas du pétrin dans lequel j'étais, mais pas davantage du désastre. Il valait mieux lisser le temps passer dessus, à moins qu'elle n'apprenne nouvelles officiellement. Entre-temps il n'y avait aucune raison de bouleverser une fille aussi gentille avec des événements auxquels elle ne pouvait rien.

Vingt minutes plus tard, M. Eastman apparut.

— Je n'ai pas le droit d'avoir de visite. Désolé.

Il ne partit pas.

— Je ne suis pas en visite, mais sur ordre du capitaine.

— Oh.

Je le fis entrer. Il avait une boîte à outils qu'il posa en entrant :

— Les départements de communications régulières et spéciales ont été réunis depuis que nous sommes si peu nombreux. Je suis donc ton chef. Cela ne changera rien, je dois faire une liaison avec ton enregistreur, de façon à ce que tu puisses enregistrer directement dans le bureau des communications.

— Oui, mais pourquoi ?

Il parut gêné.

— Eh bien... Tu es censé être de garde depuis un quart d'heure. Nous allons arranger pour que tu puisses prendre tes tours dans ta chambre. Le capitaine était irrité que je ne l'ai pas fait plus tôt.

Il se mit à dévisser la tablette de l'enregistreur. Je restai sans voix, puis je me souvins de ce qu'avait dit oncle Steve.

— Hé, attends une minute !

— Comment ?

— Oh, et puis allez-y, revissez-le. Je m'en fiche. Mais je ne

prendrai aucun tour de garde.

Il se redressa avec un air préoccupé.

— Ne dis pas cela, Tom. Tu as assez d'ennuis comme ça. N'aggrave pas ton cas. Faisons semblant que tu ne l'aies jamais dit. D'accord ?

M. Eastman a toujours été un brave homme et le seul des électroniciens à ne jamais nous traiter de monstres. Je crois qu'il se faisait vraiment du souci pour moi. Mais je lui répondis :

— Je ne vois pas comment ma situation pourrait être pire. Dites au capitaine que ces tours de garde il peut se les...

Je m'arrêtai. Oncle Steve n'aurait certainement pas dit une chose pareille.

— Pardon. S'il vous plaît, dites-lui plutôt ceci : « Le communicateur Bartlett présente ses respects au capitaine et regrette de ne pouvoir remplir ses obligations aux arrêts. » C'est clair ?

— Écoute, Tom. Ce n'est pas bien d'agir ainsi. Tu as sûrement raison au regard de la loi. Mais nous sommes si démunis. Tout le monde doit aider. Ce n'est pas juste pour les autres.

— Vraiment ?

J'exultai devant l'occasion rêvée de pouvoir répondre coup pour coup.

— Le capitaine ne peut pas voir tous ses désirs exaucés. Un homme aux arrêts ne remplit pas ses obligations. C'est le règlement et ça le restera. Dites-lui seulement ça.

Il termina silencieusement de brancher la liaison en quelques gestes rapides et précis.

— Tu es sûr que c'est bien ce que je dois lui transmettre ?

— Tout à fait.

— D'accord. De toute façon, à travers cet appareil, ajouta-t-il en montrant du pouce l'enregistreur, tu peux me joindre si tu changes d'avis. À bientôt.

— Encore une chose...

— Quoi ?

— Le capitaine n'y a peut-être pas pensé, puisqu'il a une salle de bains privée. Mais je suis ici depuis plusieurs heures. Qui m'emmène dans le couloir et quand ? Même un prisonnier a droit à une hygiène régulière.

— Je pense que c'est à moi de le faire. Viens.

Ce fut l'événement sensationnel de la matinée. Je pensais que le capitaine Urqhardt se précipiterait chez moi tout feu tout flamme. J'avais déjà préparé quelques discours soigneusement élaborés de façon à rester dans les limites de la légalité et du respect. Je savais que je le tenais.

Mais l'attente fut vaine. Il ne se montra pas, personne en fait. Il

fut bientôt près de midi. Quand la consigne ne fut pas passée de se tenir prêt pour le décollage, je m'allongeai sur mon lit avec cinq minutes d'avance.

Elles furent longues.

À midi un quart, je renonçai et me levai. Pas davantage de déjeuner. J'entendis le gong à midi et demi, mais pour moi toujours rien, ni personne. Je décidai de sauter un repas avant de me plaindre, parce que je ne voulais pas qu'il élude le sujet en déclarant que j'avais enfreint les arrêts. Je pouvais appeler oncle Alf pour lui signaler la défaillance aux cuisines. Mais plus j'attendrai longtemps, plus il se mettrait dans son tort.

Environ une heure après que tout le monde eut fini de manger, M. Krishnamurti apparut avec un plateau. Le fait qu'il l'ait apporté lui-même au lieu d'envoyer quelqu'un d'autre de service, me confirma dans l'idée que j'étais un prisonnier de marque. En particulier parce qu'il semblait très désireux d'éviter tout contact avec moi. Il glissa le plateau à l'intérieur de la cabine en disant :

— Mets-le dans le couloir quand tu auras fini.

— Merci, Kris.

Il y avait un mot caché dans la nourriture : « Courage ! Ne te laisse pas abattre et nous taillerons les ailes de cet oiseau têtue. Tout le monde te soutient. » Il n'était pas signé et je ne reconnus pas l'écriture. Il ne s'agissait pas de Krishnamurti ; je connaissais la sienne depuis le temps où je faisais un désastre dans ses cultures. Ni celle des Travers, et certainement pas celle de Harry.

Finalement je laissai tomber, le déchirai, et mâchai les morceaux comme, le Masque de Fer ou le Comte de Monte-Cristo. Je ne suis pas exactement un héros romantique, parce que je ne les ai pas avalés, seulement mâchés et crachés. Mais le mot avait disparu, car si je tenais à ignorer qui en était l'auteur, personne ne devait même soupçonner son existence.

Pourquoi donc ? Ce mot me mettait mal à l'aise. Il m'inquiétait. Oh, il m'avait remonté le moral pendant deux minutes. Je m'étais senti grand, le champion des opprimés.

Puis j'en réalisai la signification...

La mutinerie.

C'est le mot le plus laid du langage de l'espace. N'importe quelle autre catastrophe est préférable.

C'était l'une des premières choses qu'oncle Steve m'avait... nous avait apprise à Pat et à moi, lorsque nous étions tout petits : « Le capitaine a raison même quand il a tort. » Il m'a fallu des années pour la comprendre, et surtout l'occasion de vivre dans un vaisseau. Mon cœur l'a comprise en lisant ces paroles encourageantes. Je réalisai alors que quelqu'un à bord essayait sérieusement de renverser

l'autorité du capitaine... Et j'étais le symbole de leur résistance.

Un vaisseau n'est pas seulement un petit monde, il ressemble plutôt à un corps humain. On ne peut pas y vivre sous le régime de la démocratie, même si les manières du capitaine sont très aimables et très démocratiques. Si on est dans le pétrin, on n'attend pas les propositions des bras, des jambes, et de l'estomac pour découvrir ce que veut la majorité. Heureusement qu'on ne le fait pas ! C'est le cerveau qui prend la décision et l'être tout entier l'exécute.

Un vaisseau dans l'espace fonctionne et doit fonctionner ainsi. En fait oncle Steve voulait dire que le capitaine avait intérêt à ne pas se tromper, qu'il fallait prier pour qu'il ait raison même si on n'était pas d'accord avec lui... Parce que cela ne nous sauvera pas d'avoir raison s'il a tort.

Mais un vaisseau n'est pas un corps humain ; c'est un ensemble de personnes travaillant ensemble et portées par un degré de désintéressement qu'il m'est difficile d'atteindre. Mais nous étions tous réunis par quelque chose de vague qu'on appelle le moral et dont on ne perçoit l'existence que lorsque le vaisseau l'a perdu. Je réalisai alors que le *Elsie* avait perdu le sien depuis un certain temps. Il y avait d'abord eu la mort du docteur Devereaux, puis celle de Mama O'Toole, deux êtres chers. Maintenant c'était le tour du capitaine et de la plus grande partie de l'équipage... Le *Elsie* se désagrégeait complètement.

Ce capitaine n'avait peut-être pas inventé la poudre mais il essayait d'enrayer le mouvement. Je compris que les vaisseaux ne périssaient pas seulement à cause d'une panne mécanique, ou d'une attaque par des indigènes hostiles, mais la pire des calamités venait sans doute d'un jeune idiot qui se croyait plus malin que le capitaine et qui réussissait à en persuader un nombre suffisant de ses camarades. Je me demandai combien sur les huit autres vaisseaux hors de contact avaient disparu en démontrant que leur capitaine se trompait et que quelqu'un comme moi avait raison.

Cela ne servait à rien.

J'étais tellement bouleversé que j'avais presque envie d'aller voir Urqhardt lui déclarer que j'avais tort et lui proposer mon aide. Mais ce n'était pas possible non plus. Il m'avait dit de rester dans ma chambre, et pas de « si » ou de « mais ». C'était un ordre. Il était plus important que toute autre chose de soutenir le capitaine et de respecter son autorité. Il ne me restait donc qu'une chose à faire : obéir.

Je le fis.

Kris m'apporta mon dîner presque à l'heure. Tard dans la soirée, les haut-parleurs lancèrent l'avertissement habituel. Je me couchai et le *Elsie* décolla d'Elysia. Mais nous n'avons pas continué, le vaisseau s'est placé en orbite, parce qu'après nous sommes entrés en chute libre. J'ai passé une nuit agitée. Je ne dors pas bien quand je suis en

apesanteur.

Je fus réveillé par la pression basse, environ une gravité et demie, qui régnait dans le vaisseau. Kris apparut avec mon petit-déjeuner. Je ne lui demandai rien et il ne me fournit aucune explication. Vers le milieu de la matinée, le haut-parleur annonça : « Communicateur Bartlett au rapport chez le capitaine. » Je réalisai qu'il s'agissait de moi lorsqu'il répéta l'appel une deuxième fois... Je me levai d'un bond, me rasai à toute allure, décidai que mon uniforme ne pouvait être mieux et me hâtai vers la cabine.

Après m'être présenté, je le vis lever les yeux.

— Ah oui, Bartlett. Après enquête je retire vos deux motifs d'inculpation. Vous êtes libéré et apte à reprendre votre service. Allez voir M. Eastman.

Il piqua du nez sur son bureau. J'étais furieux. J'avais été tiraillé entre un sentiment de loyauté à toute épreuve envers le vaisseau et le capitaine qui en était la tête, et un désir tout aussi puissant d'envoyer mon pied dans l'estomac d'Urqhardt. Un mot aimable de lui et j'étais son homme, advienne que pourra. Mais son attitude m'avait mis en colère.

— Capitaine !

— Oui ? S'enquit-il en levant la tête.

— Je crois que vous me devez des excuses.

— Vraiment ? Ce n'est pas mon avis. J'ai agi dans l'intérêt du vaisseau tout entier. Toutefois, si cela vous intéresse, sachez que je ne garde aucun ressentiment à votre égard.

Il retourna à son travail en me renvoyant... Comme si *ma* rancune n'avait absolument aucune espèce d'importance.

Alors je sortis et me présentai à M. Eastman. Il n'y avait visiblement rien d'autre à faire.

Mei-Ling était dans le bureau des communications en train de transmettre des groupes de chiffres. Elle me regarda et je vis ses traits tirés.

— Salut, me fit M. Eastman. Je suis content que tu sois là. Nous avons besoin de toi. Peux-tu appeler ton partenaire, s'il te plaît ?

C'est un gros avantage quand un télépathe s'occupe lui-même de la liste spéciale des tours de garde, parce que les autres ne réalisent pas qu'il existe un partenaire à l'autre bout qui n'est pas un esprit désincarné. Il mange, dort, travaille et élève une famille. Ils ne peuvent pas répondre aux appels quand quelqu'un décide d'envoyer un message.

— Est-ce un cas d'extrême urgence ? Demandai-je en jetant un coup d'œil à l'heure Greenwich et à celle du vaisseau.

Vicky ne se manifesterait pas avant une demi-heure. Elle se trouvait peut-être à la maison et ne faisait rien de spécial, mais ce

n'était pas sûr.

— Peut-être pas extrême, mais c'est Urgent.

Alors j'appelai Vicky qui déclara simplement que ça lui était égal.

(« Des groupes de chiffres, Roussette. Allume ton appareil enregistreur. »)

« Il frémit, oncle Tom. Prêt à obéir aux ordres. »

Pendant trois heures, nous avons transmis des chiffres. Rien ne peut être plus ennuyeux. Je pensais que ce devait être le rapport du capitaine sur les événements survenus à Elysia, ou plus probablement un deuxième plus détaillé à demande de l'IRP. Ce n'était pas la peine de le coder, ce qui me concernait. Mais ils ne voulaient sans doute pas que nos partenaires soient au courant avant que l'IRP l'ait formellement décidé. Cela me convenait très bien, car je n'aurais pas aimé transmettre tout ce sang et cette tuerie en langage clair à la petite Vicky.

Pendant qu'ils travaillaient, le capitaine entra et s'assit à côté de M. Eastman. Je voyais bien qu'ils étaient en train de concocter d'autres groupes de chiffres. Le capitaine dictait et M. Eastman s'affairait sur un encodeur. Mei-Ling était partie depuis longtemps. Vicky me déclara finalement d'une voix faible :

« Oncle Tom, ces anagrammes sont-elles vraiment urgentes ? Maman m'a appelée pour dîner il y a une demi-heure. »

(« Attends une minute, je vais me renseigner. »)

Je me tournai vers les deux hommes sans savoir à qui m'adresser. Mais je trouvai le regard de M. Eastman et je lui posai la question.

— Est-ce que tout ceci est très pressé ? Nous voulons...

— Ne nous interrompez pas, coupa le capitaine. Continuez à transmettre. L'urgence de ces messages ne vous regarde pas.

— Vous ne comprenez pas. Je ne parle pas pour moi. J'allais...

— Faites votre travail, un point c'est tout.

Je dis à Vicky :

(« Reste en ligne une seconde. »)

Puis je me renversai sur ma chaise et déclarai :

— À vos ordres, mon capitaine. Je suis prêt à envoyer des chiffres pendant toute la nuit. Mais il n'y aura personne pour les recevoir.

— Que voulez-vous dire ?

— Ma partenaire a dépassé le temps de travail réglementaire, et c'est l'heure de son dîner. Si vous voulez qu'elle effectue un service extraordinaire, il faut l'organiser avec le bureau des communications de l'IRP. Il me semble que quelqu'un s'est embrouillé dans la liste des tours de garde.

— Je vois.

Comme d'habitude son visage ne révélait aucune expression. Je commençais à me demander s'il n'était pas un robot, avec des fils à la place des veines.

— Très bien. Monsieur Eastman, appelez M. McNeil pour qu'il vienne relever Bartlett.

— Oui, mon capitaine.

— Excusez-moi, capitaine...

— Oui, Bartlett ?

— Vous ne savez probablement pas que la partenaire d'oncle Alf vit dans la zone Greenwich moins deux heures ; pour elle, c'est le milieu de la nuit en ce moment. Elle est une vieille dame qui a plus de soixante-quinze ans. Je pensais que vous souhaiteriez le savoir.

— C'est vrai, Eastman ?

— Je crois que oui.

— Annulez le dernier ordre. Bartlett, votre partenaire accepterait-il de continuer après une coupure d'une heure pour manger ? Sans en parler à l'IRP ?

— Je vais voir.

Je lui exposai l'affaire, Vicky hésitait.

(« Que se passe-t-il, Roussette ? Un rendez-vous avec George ? Dis-le et je dirai au grand homme que tu n'es pas disponible. »)

« Oh, ça va. Je passerai un coup de fil à George. Je souhaite seulement qu'ils aient autre chose à nous donner en dehors de cette purée de chiffres. Bon, d'accord, dans une heure. »

(« C'est ça. Va grignoter ta salade. Fais attention à ta ligne. »)

« Ma ligne est très bien comme elle est, merci. »

— C'est d'accord, capitaine.

— Très bien. Remerciez-le de ma part.

Il était tellement indifférent que j'ajoutai une note personnelle.

— Ma partenaire est une jeune fille et non un garçon. Sa mère a mis un couvre-feu de deux heures, sinon il faut en référer à l'IRP.

— Ah bon, très bien. — Il se tourna vers Eastman. — N'est-il pas possible de coordonner tous ces tours de garde ?

— Je fais tout mon possible, capitaine. Mais c'est si nouveau pour moi... Nous n'avons plus que trois communicateurs spéciaux.

— Une garde à trois ne doit pas être trop difficile à organiser. Pourtant il semble toujours y avoir une raison pour nous empêcher de transmettre. Commentaire ?

— Eh bien, vous avez vu la difficulté à l'instant même. C'est le problème de la coordination avec la Terre. Euh, je crois que les communicateurs spéciaux s'arrangeaient entre eux. Ou l'un d'eux s'en chargeait.

— Lequel ? M. McNeil ?

— Je crois que c'était Bartlett.

— Eh bien, Bartlett ?

— C'est exact.

— Parfait. Vous réintégrez votre poste. Établissez un tour de garde continu.

Il se leva pour partir.

Comment annonce-t-on au capitaine qu'il ne peut pas obtenir ce qu'il veut ?

— À vos ordres, capitaine. Mais un instant...

— Oui ?

— Dois-je comprendre que vous m'autorisez à établir une garde continue en accord avec l'IRP ? Avec votre signature et votre chiffre ?

— Évidemment.

— Que dois-je faire s'ils n'acceptent pas de trop longues heures pour la vieille dame ? En demander davantage pour les deux autres ? Dans le cas de ma partenaire, vous serez confronté à l'opposition des parents. Elle est très jeune.

— Ah bon, mais je ne comprends pas pourquoi le bureau sur terre a engagé ces gens.

Je ne répliquai rien. S'il ne savait pas que les télépathes ne se trouvaient pas à tous les coins de rue, je n'allais certainement pas le lui expliquer.

Mais il persista :

— Commentaires ?

— Aucun, capitaine. Vous ne pouvez obtenir d'aucun d'entre eux plus de trois ou quatre heures par jour, sauf en cas d'extrême urgence. Si ça l'est, je peux arranger les choses sans déranger le bureau central.

Il ne répondit pas directement.

— Organisez la meilleure liste possible. Consultez avec M. Eastman.

Comme il se détournait, je surpris dans son regard une lassitude indicible. Soudain j'eus pitié de lui. En tout cas je n'avais aucune envie d'échanger mon poste contre le sien.

Vicky prit la relève au milieu de la nuit, en dépit des objections de sa mère. Kathleen voulait la prendre elle-même, mais nous ne pouvions plus travailler facilement sans l'aide de Vicky, en tout cas pas sur quelque chose d'aussi difficile que des groupes de chiffres.

Le capitaine ne se montra pas au petit déjeuner. Quant à moi j'arrivai en retard. Je trouvai une place à côté de Janet Meers. Nous ne prenions plus nos repas assis par département, mais autour d'une grande table en forme de fer à cheval. Nous avions arrangé le reste de la salle à manger en salle de séjour pour la faire paraître moins vide.

J'allais mordre dans une tartine de levure brouillée, lorsque M. Eastman se leva et tapota son verre pour attirer l'attention de tous.

Il semblait éreinté par des nuits sans sommeil.

— Un peu de silence, s'il vous plaît. J'ai un message du capitaine.

Il sortit une feuille de papier et se mit à lire tout haut :

— « Avis à tout le personnel à bord : par ordre de l'Institut de Recherches Prospectives, la mission du vaisseau a été modifiée. Nous allons rester dans le voisinage de Bêta Ceti en attendant le rendez-vous avec un vaisseau de l'Institut, le *Serendipity*, qui doit avoir lieu approximativement dans un mois. Tout de suite après nous nous mettrons en orbite en direction de la Terre. »

« F. X. Urqhardt, commandant du *Lewis and Clark*. »

Je restai bouche bée. Eh bien, quel faux jeton ! Tandis que je lui jetais la pierre mentalement, il négociait l'annulation de nos ordres par le bureau central... Pas étonnant qu'il ait utilisé un code. On ne dit pas en langage clair que le vaisseau est pitoyable et l'équipage parti à la dérive. Certainement pas si on peut l'éviter. Je ne lui en voulais même pas de ne pas nous avoir fait confiance, à nous autres monstres, pour garantir le secret des communications. Je ne me serais fié à personne non plus dans les mêmes circonstances.

Les yeux de Janet brillaient... Comme une femme amoureuse, ou plutôt comme une mathématicienne relativiste qui vient juste de trouver une nouvelle façon de résoudre une équation.

— Ils ont réussi ! Proféra-t-elle d'une voix émue.

— Réussi quoi ?

Elle en faisait vraiment tout un plat. Je ne pensais pas qu'elle était si impatiente de rentrer.

— Tommie, enfin tu ne comprends pas ? Ils ont réussi. Ils ont appliqué l'inapplicable. Le docteur Babcock avait raison.

— Hein ?

— Mais, c'est très clair. Quelle espèce de vaisseau peut arriver ici en un mois ? Un vaisseau *inapplicable*, bien sûr, qui va plus vite que la lumière. — Elle fronça les sourcils. — Mais je ne comprends pas pourquoi il a même besoin d'un mois. Il est hors du temps.

— Du calme, Janet. Je suis idiot ce matin. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière. Pourquoi dis-tu que ce vaisseau... euh, le *Serendipity*... est plus rapide que la lumière ? C'est impossible.

— Tommie, Tommie... Écoute, si c'était un engin ordinaire, il aurait dû quitter la Terre il y a soixante-trois ans.

— Eh bien, il l'a peut-être fait.

— Ce n'est pas possible, parce qu'à ce moment-là, personne ne savait que nous serions ici maintenant. Comment auraient-ils pu d'ailleurs ?

Je réfléchis. Il y a soixante-trois années Greenwich... C'était juste avant notre première pointe. Janet paraissait avoir raison. Seule

une personne extrêmement optimiste ou une voyante auraient pu envoyer un vaisseau à notre rencontre ici.

— Je ne comprends pas.

— Mais je te l'ai déjà expliqué, j'en suis sûre. L'inapplication. C'est à cause de vous autres, télépathes, que cette enquête a commencé. Vous avez prouvé que la « simultanéité » était un concept inadmissible... La conséquence logique et inévitable en est que le temps et l'espace n'existent pas.

Je commençais à avoir mal à la tête.

— Vraiment ? Dans quoi prenons-nous notre petit déjeuner alors ?

— Dans une simple abstraction mathématique, mon cher. Rien de plus.

Elle sourit d'un air maternel.

— Pauvre Tommie. Quel sentimental tu fais. Tu t'inquiètes trop.

Janet avait sans doute raison, car nous avons retrouvé le *Serendipity* vingt-neuf jours Greenwich plus tard. Nous avons passé le temps à flâner à une demi-gravité vers un lieu à cinq milliards de kilomètres au nord galactique de Bêta Ceti. Le *Serendipity* ne voulait pas s'approcher de trop près de la grande étoile. Pourtant à soixante-trois années-lumière, cinq milliards de kilomètres constituent une cible... très facile à manquer. Nous avons aussi passé le temps à préparer des échantillons et à recueillir des données. En outre, le capitaine Urqhardt a soudain découvert que nous attendions de la visite et que beaucoup, beaucoup de choses n'avaient pas été nettoyées et cirées depuis longtemps. Il inspecta même les cabines, ce que j'ai trouvé indiscret.

Il y avait un télépathe à bord du *Serendipity*. Ce fut bien utile lorsqu'on arriva tout près du rendez-vous. Il nous rata de près de deux heures-lumière. Puis leur communicateur et moi, relayés par la Terre, nous nous sommes transmis nos coordonnées (Bêta Ceti étant le point de référence), pour nous repérer l'un l'autre en toute hâte. Si nous n'avions eu que le radar et la radio, nous aurions pu nous chercher pendant une semaine... Et peut-être même ne jamais nous trouver.

Mais une fois que c'était fait, le *Serendipity* se révéla un vaisseau rapide, d'une mobilité étonnante.

En apparaissant sur notre radar à courte portée, il se trouvait tout près de nous pendant que je communiquais au capitaine les coordonnées que nous venions juste de recevoir. Une heure plus tard il s'était emboîté à notre porte verrouillée. C'était un vaisseau si *petit*. Le *Elsie* m'avait paru immense de prime abord, puis après quelque temps il était juste de bonne taille, un peu encombré dans certains cas, mais le *Serendipity* n'aurait pas fait une navette convenable entre la Terre et

la Lune.

M. Whipple arriva à bord le premier. C'était un personnage incroyable à rencontrer dans l'espace. Il avait même un attaché-case. Mais il prit immédiatement la situation en main. Deux hommes l'accompagnaient. Ils s'affairèrent dans un petit compartiment près du pont de chargement. Ils savaient exactement lequel ils voulaient. Nous avons dû le débarrasser à toute vitesse des pommes de terre qui s'y trouvaient. Ils travaillèrent une demi-journée à y installer ce qu'ils appelaient « un générateur de champ nul », vêtus de combinaisons étranges faites de fils très fins qui les recouvraient comme des momies. M. Whipple resta sur le seuil à les regarder, tout en fumant un cigare. C'était le premier que je voyais depuis trois ans ; son odeur me rendit malade. Les relativistes ne le quittaient pas et échangeaient des commentaires animés. Les ingénieurs étaient là aussi, mais ils paraissaient déconcertés et légèrement dégoûtés. J'entendis M. Regato dire :

— Peut-être bien. Mais une torche est fiable. On peut compter dessus.

Le capitaine Urqhardt observa toute l'opération, la statue du Commandeur en personne.

À la fin, M. Whipple éteignit son cigare et annonça :

— Eh bien, c'est fait, capitaine. Thompson va rester pour vous ramener. Bjorkensen va retourner avec le *Serendipity*. J'ai peur que vous ne soyez obligé de me supporter, car je rentre avec vous.

Le visage du capitaine était cireux.

— Dois-je comprendre que vous me relevez de mon commandement ?

— Comment ? Mon Dieu, capitaine, mais qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Vous avez l'air d'avoir pris mon vaisseau en main... Sur les ordres du bureau central. Et maintenant vous déclarez que cet homme... Thompson... va nous ramener.

— Mais il n'en est pas question. Je suis désolé. Je n'ai pas l'habitude des subtilités du travail sur le terrain. Je suis resté trop dans un bureau. Considérez Thompson comme... euh, votre navigateur. C'est ça il est votre pilote. Mais personne ne vous remplace. Vous restez en fonction jusqu'au retour et au moment de rendre votre vaisseau. Ensuite bien sûr il sera envoyé à la ferraille.

— Vous avez bien dit « envoyé à la ferraille », M. Whipple ? interrogea M. Regato d'une voix blanche.

Je sentis mon estomac se nouer. Démolir le *Elsie*, non !

— Hein ? J'ai parlé un peu vite. Rien n'a été décidé. On en fera sans doute un musée. En fait, c'est une bonne idée.

Il sortit un calepin sur lequel il nota quelque chose. Puis il le

rangea et annonça :

— Et maintenant, capitaine, je voudrais dire quelques mots à votre équipage.

Sans un mot, Urqhardt le conduisit dans la salle à manger.

Quand nous fûmes tous rassemblés, il nous sourit.

— Je ne suis pas doué pour les discours, mais je veux simplement vous remercier de la part de l'Institut et vous expliquer ce que nous faisons. Je ne vais pas rentrer dans les détails, parce que je ne suis pas un scientifique, mais un administrateur chargé de liquider le Projet Lebensraum dont vous faites partie. Des opérations de sauvetage telles que celles-ci sont indispensables, toutefois l'Institut est impatient d'en libérer le *Serendipity*, et ses frères l'*Inapplicable*, l'*Infini* et le *Zéro*, pour leur faire reprendre leur activité propre, c'est-à-dire l'exploration des étoiles dans l'espace environnant.

— Mais c'est ce que nous faisons ! s'écria quelqu'un.

— Oui, bien sûr. Mais les temps changent. Un des vaisseaux à champ nul peut visiter plus d'étoiles en une année qu'un vaisseau-torche en un siècle. Vous serez contents d'apprendre que le *Zéro* a découvert à lui seul sept planètes du type de la Terre le mois dernier.

Je n'en fus pas content.

Oncle Alfred McNeil se pencha en avant et dit d'une voix douce et tragique qui parlait en notre nom à tous :

— Un instant, monsieur, êtes-vous en train d'affirmer que ce que nous avons fait... n'était pas nécessaire !

M. Whipple eut l'air stupéfait.

— Non, non, non ! Je suis affreusement désolé de vous avoir donné cette impression. Ce que vous avez fait était absolument nécessaire, sinon il n'y aurait pas de vaisseaux nuls aujourd'hui. C'est comme si on déclarait que le voyage de Christophe Colomb était dérisoire, sous prétexte que de nos jours nous traversons les océans comme des flaques d'eau.

— Merci, monsieur, répliqua oncle Alf calmement.

— Personne ne vous a peut-être dit à quel point le Projet Lebensraum était nécessaire. C'est très probable. Il y a eu des remous dans l'Institut depuis un certain temps. J'ai eu tellement peu de sommeil moi-même que je ne sais pas ce que j'ai fait et ce qui est resté en plan. Mais vous réalisez bien, n'est-ce pas, que sans les télépathes parmi vous, tous ces progrès n'auraient jamais été effectués ? — Il regarda alentour. — Où sont-ils ? Je voudrais leur serrer la main. De toute façon... Je ne suis pas un scientifique. Je suis un avocat... Mais si nous n'avions pas prouvé hors de doute l'instantanéité de la télépathie en la mesurant sur de nombreuses années-lumière, nos scientifiques en seraient encore à chercher des erreurs à la sixième décimale près et continueraient à affirmer que les signaux

télépathiques ne se déplacent pas instantanément, mais simplement à une vitesse si grande que son ordre de grandeur exact est dissimulé par les erreurs des instruments. C'est ce que j'ai compris d'après ce qui m'a été expliqué. Vous voyez donc que votre précieux travail a produit des résultats extraordinaires, bien plus d'ailleurs que ceux escomptés, même s'ils ne sont pas exactement ceux que nous cherchions.

Je pensai soudain que si on nous avait dit cela quelques jours plus tôt, oncle Steve serait toujours vivant. Mais il n'a jamais voulu mourir dans son lit.

— Toutefois le fruit de vos efforts, continuait Whipple, ne sont pas apparus tout de suite. Comme pour beaucoup d'autres sujets scientifiques, l'idée doit germer chez les spécialistes... Puis les merveilleux résultats jaillissent et se répandent sur le monde. Je dois dire que si quelqu'un m'avait dit il y a six mois que je serais aujourd'hui au milieu des étoiles en train de faire un cours de vulgarisation sur la nouvelle physique, je ne l'aurais certainement pas cru. Je ne suis pas sûr d'y croire même maintenant. Mais me voilà. En autres choses, je suis là pour vous aider à vous réadapter quand nous serons rentrés à la maison.

Il sourit et s'inclina.

— Euh, M. Whipple ? demanda Chet Travers. Quand arriverons-nous exactement ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? Presque tout de suite... Disons après déjeuner.

À propos du temps et des changements

Je ferais aussi bien de terminer ce journal en l'enterrant dignement. Je n'aurais plus jamais le temps d'écrire de nouveau.

Ils nous ont gardé une semaine en quarantaine à Rio. Si l'homme envoyé par l'IRP n'avait pas été là, nous y serions encore. Mais tout le monde était très gentil avec nous. L'empereur Dom Pedro III du Brésil nous remit la Médaille Richardson au nom du Système Unifié et fit un discours, révélateur sur ses notions incertaines en ce qui nous concernait et du lieu d'où nous venions ; toutefois nos services étaient appréciés.

Mais nous n'avons pas reçu l'accueil que j'avais prévu. Je ne dis pas que la presse nous a ignorés. Ils nous ont pris en photo et nous ont interviewés. Mais le seul article que j'ai vu portait en titre : « LE TROISIÈME LOT DES BELLES AU BOIS DORMANT EST ARRIVÉ AUJOURD'HUI. »

Le journaliste qui avait écrit le papier s'était moqué de nous. J'espère qu'il en crèvera. Il paraît que nos vêtements étaient baroques, nos expressions archaïques ; bref nous étions délicieusement désuets et un rien simples d'esprit. La légende de l'illustration disait : « Chapeaux bas, les copains ! Les grognards sont là. »

Je n'ai pas lu l'article.

Oncle Alf s'en fichait pas mal. Je ne pense même pas qu'il s'en soit aperçu. Il était seulement impatient de voir Célestine.

— J'espère vraiment, me dit-il à moitié sérieux, que la petite fait la cuisine aussi bien que sa mère.

— Tu vas vivre avec elle ?

— Bien sûr. N'avons-nous pas toujours été ensemble ?

C'était tellement évident que je ne trouvais rien à répondre. Puis nous avons échangé nos adresses respectives. C'était logique, mais cela faisait bizarre. La seule adresse que nous avions tous, c'était le *Elsie*. Mais tout de même j'ai pris celle de tout le monde et distribué la mienne. Je me suis fait une note pour me rappeler de chercher le jumeau de Dusty, s'il était encore vivant, et lui dire qu'il pouvait être fier de son frère. J'arriverai peut-être à le retrouver à travers l'Institut.

Quand on nous a libéré, Célestine Johnson arriva et je ne la reconnus pas. Je vis une vieille dame grande et belle se précipiter dans les bras d'oncle Alf, en le soulevant presque de terre. Je me demandai

si je devais lui porter secours.

Mais elle leva la tête, vit mon regard et me sourit.

— Pain d'Épice ! Criaï-je.

Son sourire s'élargit, et je me sentis pénétré de douceur et de tendresse.

« Salut, Tommie. C'est bon de te revoir. »

Je promis de leur rendre visite à la première occasion et les laissai. Ils n'avaient pas besoin de moi pour fêter leurs retrouvailles. Personne n'était venu m'accueillir. Pat était trop vieux pour voyager, Vicky trop jeune pour se déplacer toute seule. Quant à Molly et Kathleen, je crois que leurs maris n'y voyaient aucune raison particulière. Aucun des deux ne m'aimait. Je les comprends, vu les circonstances... Même s'il y a bien longtemps (des années pour eux) que je ne lisais plus les pensées de leurs femmes sans l'aide de Vicky. Mais leur attitude se justifie, car si la télépathie devient une pratique trop répandue, il s'ensuivra beaucoup de tension au sein des familles.

D'ailleurs, j'étais en contact avec Vicky quand je le désirais. Je lui ai dit de ne plus y penser et de ne pas faire d'histoires. Je préférais qu'on ne vienne pas à ma rencontre.

En fait, excepté oncle Alf, pratiquement tout le monde était accueilli par des agents de l'IRP. Après plus de soixante et onze ans, il n'y avait personne pour venir les chercher. Mais le capitaine Urqhardt me faisait de la peine. Je le vis isolé tandis que nous attendions nos interprètes à l'extérieur de la quarantaine. Personne d'autre n'était seul. Nous étions tous en train de nous saluer avant de nous séparer. Mais lui il n'avait pas d'amis. Je suppose qu'il ne pouvait pas se le permettre, même quand il n'exerçait pas encore sa fonction.

Il avait l'air si pâle, si solitaire, si malheureux que je me dirigeai vers lui en tendant la main.

— Je voulais vous dire au revoir, capitaine. Ce fut un honneur de servir sous vos ordres... et un plaisir.

Le dernier mot n'était pas un mensonge, je le pensais sincèrement.

Il eut l'air surpris, puis son masque s'élargit en un sourire, comme une fêlure. J'ai cru que son visage allait craquer. Visiblement il n'y était pas habitué. Il empoigna ma main.

— Ce fut un plaisir aussi pour moi, Bartlett. Je vous souhaite toute la chance possible de la terre. Euh... Quels sont vos projets ?

Il avait parlé avec animation et je me rendis compte soudain qu'il avait envie de bavarder, comme ça en passant.

— Je n'ai pas encore de projets fixes, capitaine. Je rentre d'abord chez moi, puis j'irai à l'école. Je veux aller à l'université, mais je crois que je devrai d'abord rattraper certaines choses. Il y a eu beaucoup de changements.

— Oui, des changements, approuva-t-il solennellement. Nous allons tous devoir rattraper.

— Euh, quels sont vos projets à vous ?

— Aucun. Je ne sais pas ce que je peux faire.

Il l'avait dit en toute simplicité, en constatant un fait. Je réalisai soudain avec compassion que c'était vrai. Il était capitaine d'un vaisseau-torche ; on ne trouve pratiquement pas de métier plus spécialisé... Maintenant les torches n'existaient plus. C'était comme si Christophe Colomb était revenu de son premier voyage en ne retrouvant que des bateaux à vapeur. Aurait-il pu retourner en mer ? Il n'aurait pas été en mesure de trouver le pont, encore moins ce qu'il pouvait y faire.

Le capitaine Urqhardt n'avait plus de place ; il était un anachronisme. Un dîner d'honneur, merci et bonsoir.

— J'imagine que je pourrais me retirer. — Il continua en détournant son regard. — J'ai pensé au montant de mon salaire. Il s'élève à une somme considérable.

— Sans doute, capitaine.

Je n'avais pas réfléchi au mien. Pat l'avait ramassé pour moi.

— Bon sang, Bartlett ! Je suis trop jeune pour me retirer.

Je le regardai. Je ne l'avais jamais considéré en vieil homme. Il ne l'était pas, à côté du capitaine, enfin le capitaine Swenson. Mais il devait avoir la quarantaine environ, temps du vaisseau.

— Dites, capitaine, pourquoi ne retournez-vous pas non plus à l'école ? Vous pouvez vous le permettre.

Il sembla affligé.

— Je devrais peut-être le faire. Ou encore laisser tomber et émigrer. Il paraît qu'il y a l'embarras du choix pour trouver un endroit aujourd'hui.

— Je ferai sans doute la même chose en fin de compte. À mon avis, les gens sont tassés les uns sur les autres ici. J'ai pensé à Connie et à la jolie baie de Babcock.

Je l'avais vraiment envisagé pendant toute la semaine de quarantaine. Si toute la Terre ressemblait à Rio, elle était tellement peuplée qu'il n'y avait même plus la place pour tomber. Nous nous trouvions en plein dans le district de Santos, tout le monde pourtant s'obstinait à dire que c'était Rio.

— Si nous allions à la baie de Babcock, nous serions les plus anciens colons.

— Je le ferai peut-être. Oui, je le ferai.

Mais il n'en avait pas moins l'air perdu.

Nos interprètes avaient reçu des instructions pour nous emmener chez nous, ou au lieu de notre choix, mais je libérerai la mienne dès que je reçus mon billet de retour. Elle était très gentille, mais elle

m'agaçait. Elle me traitait à mi-chemin entre le grand-père qu'il faut aider à traverser et l'enfant qu'il faut instruire. Non que je n'avais pas besoin d'information.

Mais une fois dans des vêtements pareils à ceux des autres, je voulais être indépendant. Elle m'apprit suffisamment de Langage Systématique en une semaine pour que je puisse m'en tirer dans des situations courantes. J'espérais que mes erreurs seraient imputées à un accent étranger. En fait, cette nouvelle langue, qui me faisait rire aux larmes, n'était en réalité que le jargon de la Ligue Planétaire avec des terminaisons supprimées et des mots en plus. En d'autres termes, de l'anglais simplifié et élargi pour en faire une langue commerciale.

Alors je remerciai la señorita Guerra, la saluai et agitai mon billet sous le nez d'un portier endormi. Il me répondit en portugais. Quand il vit mon air stupide, il changea immédiatement :

— Dehors descendre en bas tout droit. Demander de là-bas.

J'étais sur le bon chemin.

Toutefois tout le monde sur le vaisseau semblait savoir que j'étais une « Belle au Bois Dormant ». L'hôtesse voulut à tout prix m'aider à changer à White Sands. Mais ils étaient amicaux et ne se moquèrent pas de moi. Un type me demanda des renseignements sur Capella VIII et ne comprit pas pourquoi je n'y avais pas été, puisque j'avais voyagé dans l'espace pendant tout ce temps. J'ai bien essayé de lui expliquer que Capella était tout à fait de l'autre côté, à plus de cent années-lumière de là où j'étais, mais je ne crois pas l'avoir convaincu.

Mais je commençai à comprendre pourquoi nous n'avions pas fait sensation dans la presse. Les planètes colonisées étaient très à la mode. On en découvrait une par jour, alors pourquoi s'intéresserait-on à l'une d'entre elles trouvée soixante ans plus tôt. Ou bien une autre visitée quelques mois plus tôt que l'on ne pouvait comparer à celles explorées aujourd'hui ? Quant aux vaisseaux spatiaux, je vous renvoie aux dernières nouvelles sur les départs quotidiens.

Nous serions un bref paragraphe de l'histoire et une note en bas de page dans les ouvrages scientifiques. Il n'y avait pas de place pour nous dans la presse. Mais je trouvai finalement qu'une note suffisait largement.

Par contre ; je me mis à réfléchir à mon recyclage personnel qui devait être approfondi, car les changements avaient été plus grands que je ne m'y attendais. La mode féminine, par exemple. Je ne suis pas puritain, mais les filles ne savent plus s'habiller. En tout cas, pas comme quand j'étais enfant. Elles se promènent sans rien sur la tête... Têtes nues, comme des bêtes.

Heureusement Papa n'est plus là pour le voir. Il n'aurait jamais permis à nos sœurs de venir à table sans chapeau, même en présence

de Pat et de moi seulement.

Ou bien le temps. Je savais que l'IRP étudiait les phénomènes météorologiques, mais je ne pensais pas que leurs recherches aboutiraient. Je me demande si les gens ne trouvent pas ennuyeux à la longue qu'il pleuve seulement la nuit. Ou encore, les camions. Bien sûr, ils sont juste censés transporter des marchandises d'un endroit à un autre, mais ils ont vraiment l'air en équilibre instable, dépourvus de roues.

Je serais curieux de savoir depuis combien de temps les roues ont disparu sur la Terre.

Il faudrait que je m'habitue à tout cela. L'hôtesse s'approcha de moi et posa quelque chose sur mes genoux. Quand je le pris, l'objet me *parla*. C'était un souvenir du voyage.

La maison que Pat possédait en ville était huit fois plus grande que l'appartement dans lequel nous habitions à sept. Il devait vraiment avoir gagné beaucoup d'argent. Un robot domestique prit ma cape et mes bottes, puis me conduisit chez lui.

Il ne se leva pas. Je ne crois pas qu'il le pouvait. Je savais qu'il était vieux, mais je ne l'avais pas réalisé avant de le voir. Il avait... quatre-vingt-neuf ans. C'est ça, notre quatre-vingt-dixième anniversaire approchait.

J'essayai de garder un air désinvolte.

— Salut, Pat.

— Salut, Tom.

Il toucha le bras de son fauteuil qui roula vers moi.

— Ne bouge pas. Laisse-moi te regarder. – Il me dévisagea de haut en bas, puis dit d'un air songeur :

— Je savais intellectuellement que tu n'avais pas changé durant toutes ces années. Mais te voir et le réaliser ainsi, c'est une autre affaire, n'est-ce pas ? Le portrait de Dorian Cray.

Sa voix était celle d'un vieillard.

— Où est la famille ? Demandai-je pas très à l'aise.

— J'ai dit aux filles d'attendre. Je veux d'abord voir mon frère seul. Si tu penses aussi à Hans et à Gregory, tu les verras sans faute ce soir au dîner. Mais ne t'occupe pas d'eux, mon garçon, laisse-moi refaire connaissance avec toi ; cela fait si longtemps.

Je pouvais voir des larmes dans ses yeux, les larmes de la vieillesse. J'étais gêné.

— Oui, c'est vrai.

Il se pencha en avant, les mains agrippées aux bras de son fauteuil.

— Dis-moi simplement une chose. Tu t'es bien amusé ?

Je réfléchis. Puis se présentèrent à mon esprit le docteur

Devereaux... Mama O'Toole... La pauvre petite Pru qui n'avait pas vécu assez longtemps pour s'épanouir. Oncle Steve. Mais je les chassai pour lui donner la réponse qu'il attendait.

— Oui, beaucoup.

Il soupira.

— C'est bien. J'ai cessé de regretter depuis des années. Mais quel gaspillage, si tu n'en avais pas profité.

— J'en ai profité.

— Je voulais te l'entendre dire. Je vais appeler les filles dans un instant. Demain je te ferai visiter l'entreprise et te présenterai aux principaux dirigeants. Je n'escompte pas bien sûr que tu prennes les rênes tout de suite. Prends de longues vacances, si tu veux. Mais pas trop longues, Tom... Je me fais vieux. Je ne peux plus contrôler les affaires comme autrefois.

Soudain je me rendis compte qu'il avait tout prévu, *comme autrefois*.

— Une minute, Pat. Je serais ravi... Et honoré que tu me fasses visiter ton usine. Mais ne décide rien en ce qui me concerne. Je veux d'abord aller à l'école. Ensuite, eh bien, nous verrons.

— Quoi ? Ne fais pas l'imbécile. Et ne parle pas de « mon » usine. C'est la « Bartlett Frères Inc. ». Il en a toujours été ainsi. Tu en es aussi responsable que moi.

— Ne t'énerve pas. Je disais seulement...

— Silence ! – Sa voix était cassée mais perçante et possédait encore la même intonation de commandement. – Je ne tolérerai pas ces bêtises. Tu as fait ce que tu as voulu. Tu es parti dans une longue excursion. Je ne vais pas critiquer les moyens que tu as utilisés pour y arriver, c'est du passé. Mais maintenant, il faut que tu t'y mettes et que tu fasses ton devoir au regard des affaires familiales.

Il s'arrêta puis continua plus doucement, comme pour lui-même :

— Je n'ai pas eu de fils, ni de petit-fils. J'ai dû porter le fardeau tout seul. Maintenant, mon frère, mon propre frère...

Sa voix s'éteignit.

Je me levai, posai une main sur son épaule, puis la lâchai brutalement. Les os étaient pointus et frêles comme des allumettes. Mais il valait mieux régler la question une fois pour toutes. Je me suis dit que ce serait plus gentil.

— Écoute, Pat. Je ne veux pas avoir l'air d'un ingrat, mais tu dois comprendre ceci. Je veux vivre ma vie à ma façon. C'est clair. « Bartlett Brothers » peut en faire partie, mais pas nécessairement. Très probablement, ce ne sera pas le cas. Mais c'est moi qui déciderai. Je ne veux plus jamais qu'on me dise ce que j'ai à faire.

Il fit mine d'écarter le sujet.

— Tu ne sais pas toi-même ce que tu veux. Tu n'es qu'un gamin. Peu importe, nous en reparlerons demain. Aujourd'hui est un jour de fête.

— Non, Pat, je ne suis pas un gamin. Je suis un homme. Tu dois accepter ce fait. Je ferai mes propres erreurs, mais personne ne me régentera.

Il ne me regarda pas. J'insistai :

— Je suis sérieux, tellement sérieux que si tu ne peux pas l'admettre et prendre sur toi, je m'en vais sur-le-champ. Et je ne reviendrai pas.

Il leva les yeux.

— Tu ne me ferais pas ça, à moi ?

— Si.

— J'imagine que tu le ferais, continua-t-il en cherchant mon regard. Tu as toujours été mesquin. Tu m'as donné beaucoup de tracas.

— Je suis resté mesquin... si c'est ainsi que tu veux m'appeler.

— Euh... Mais tu ne ferais pas une chose pareille aux filles ? Pas à la petite Vicky ?

— Oui, si tu me forces la main.

Il soutint mon regard une seconde, puis ses épaules s'affaissèrent et il enfouit son visage dans ses mains. J'ai cru qu'il allait pleurer. Je me fis l'effet d'un scélérat en train de malmenier ainsi un vieillard. Je tapotai son épaule en souhaitant d'avoir cédé, plutôt que d'avoir fait pression.

Je me rappelai que cet homme fragile avait risqué sa santé physique et mentale pour rentrer en contact avec moi lors de la première pointe. S'il le voulait tant que ça, je pouvais bien le ménager. Après tout, il n'avait plus longtemps à vivre.

Non !

Ce n'était pas juste d'imposer sa volonté à autrui par la force, ou même par la faiblesse. J'étais moi-même... De toute façon, j'allais repartir de nouveau. Soudain cette certitude m'apparut clairement. J'irai peut-être à l'université d'abord... mais je partirai sûrement. Je devais à ce vieil homme de la reconnaissance... mais certainement pas ma vie. Elle m'appartenait.

Je lui pris la main.

— Je suis désolé, Pat.

— D'accord, reprit-il sans lever les yeux. Agis comme tu l'entends. De toute manière je suis heureux de t'avoir à la maison... À tes propres conditions.

Puis nous avons bavardé quelques instants de tout et de rien. Le robot domestique apporta du café pour moi, et du lait pour lui. Enfin il annonça :

— Je vais appeler les filles.

Il pressa un bouton sur le bras de son fauteuil. Une lumière s'alluma et il parla.

Molly arriva suivie de Kathleen. J'aurais pu les reconnaître n'importe où, bien que je ne les aie jamais vues. Molly, encore belle, approchait des soixante-dix ans. Kathleen allait sur la quarantaine, mais portait très bien son âge. Molly se dressa sur la pointe des pieds, en me prenant les mains, et m'embrassa.

— Bienvenue à la maison, Tommie.

— Nous sommes heureuses que tu sois là, reprit Kathleen.

Ses mots firent écho dans mon esprit. Elle m'embrassa aussi.

— Voici donc mon vénérable et toujours jeune grand-oncle Tom, tu me donnes envie d'avoir un garçon. Tu n'es pas un oncle et je ne t'appellerai plus jamais ainsi.

— Eh bien, je ne me sens pas très « oncle ». Sauf pour Molly peut-être.

Elle eut l'air surprise, puis se mit à rire comme une petite fille.

— D'accord, oncle Tom. Je vais me souvenir de ton âge... Et te traiter avec respect.

— Où est Vicky ?

« *Je suis là, oncle Tom. J'arrive tout de suite.* »

(« Dépêche-toi, ma belle. »)

Kathleen me regarda sévèrement, mais ne fit aucun commentaire. Je suis sûr qu'elle n'avait pas fait exprès d'écouter.

— Vicky descend tout de suite, répondit-elle. Elle devait se faire une beauté. Tu sais comment sont les filles.

Je me demandais si je le savais. Mais Vicky était déjà là.

Elle n'avait plus de taches de rousseur, plus d'appareil dentaire. Sa bouche n'était plus aussi grande, mais parfaitement proportionnée. Ses cheveux carotte qui lui avaient donné tant de soucis étaient d'un roux flamboyant.

Elle ne m'embrassa pas, mais vint droit sur moi comme si nous étions seuls. Elle saisit mes mains et me regarda.

« *Oncle Tom. Tom.* »

(« Roussette... »)

Je ne sais pas combien de temps nous avons joué aux statues. Finalement elle dit :

« *Après le mariage, il n'y aura pas d'histoire de séparation à des centaines d'années-lumière l'un de l'autre... C'est clair ? Je vais où tu vas. À la baie de Babcock, si tu veux. Mais je viens.* »

(« Hein ? Quand as-tu décidé de m'épouser ? »)

« *Tu parais oublier que je lis tes pensées depuis l'enfance, et de façon beaucoup plus approfondie que tu ne le crois ! Je le fais toujours.* »

(« Et George ? »)

« Il n'y a plus de George. Il n'était qu'un expédient. Je croyais que tu ne reviendrais pas avant que je ne sois une vieille dame. N'y pense plus. »

(« D'accord. »)

Nos « fiançailles » avaient duré en tout vingt secondes. Sans lâcher mes mains, Vicky annonça tout haut :

— Tom et moi, nous allons en ville nous marier. Nous serions contents que vous veniez.

Et il en fut ainsi.

J'ai vu Pat me dévisager après la cérémonie en jugeant la nouvelle situation et en se demandant quel parti il pourrait en tirer. Mais visiblement il ne comprend pas : si quelqu'un me régente, ce ne sera pas lui. Vicky affirme que je serai bientôt « complètement mordu ». J'espère que non, mais elle y arrivera. Enfin, je pense que je pourrai m'en accommoder... Je me suis habitué à des circonstances plus étranges.

Fin